

FÉVRIER 1937

LA COPIE 14 SOUS

REVUE

mediane

88

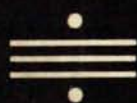
PAGES

12

ARTICLES

60

ILLUSTRATIONS



PORTRAIT PLEINE PAGE
DU FRÈRE ANDRÉ

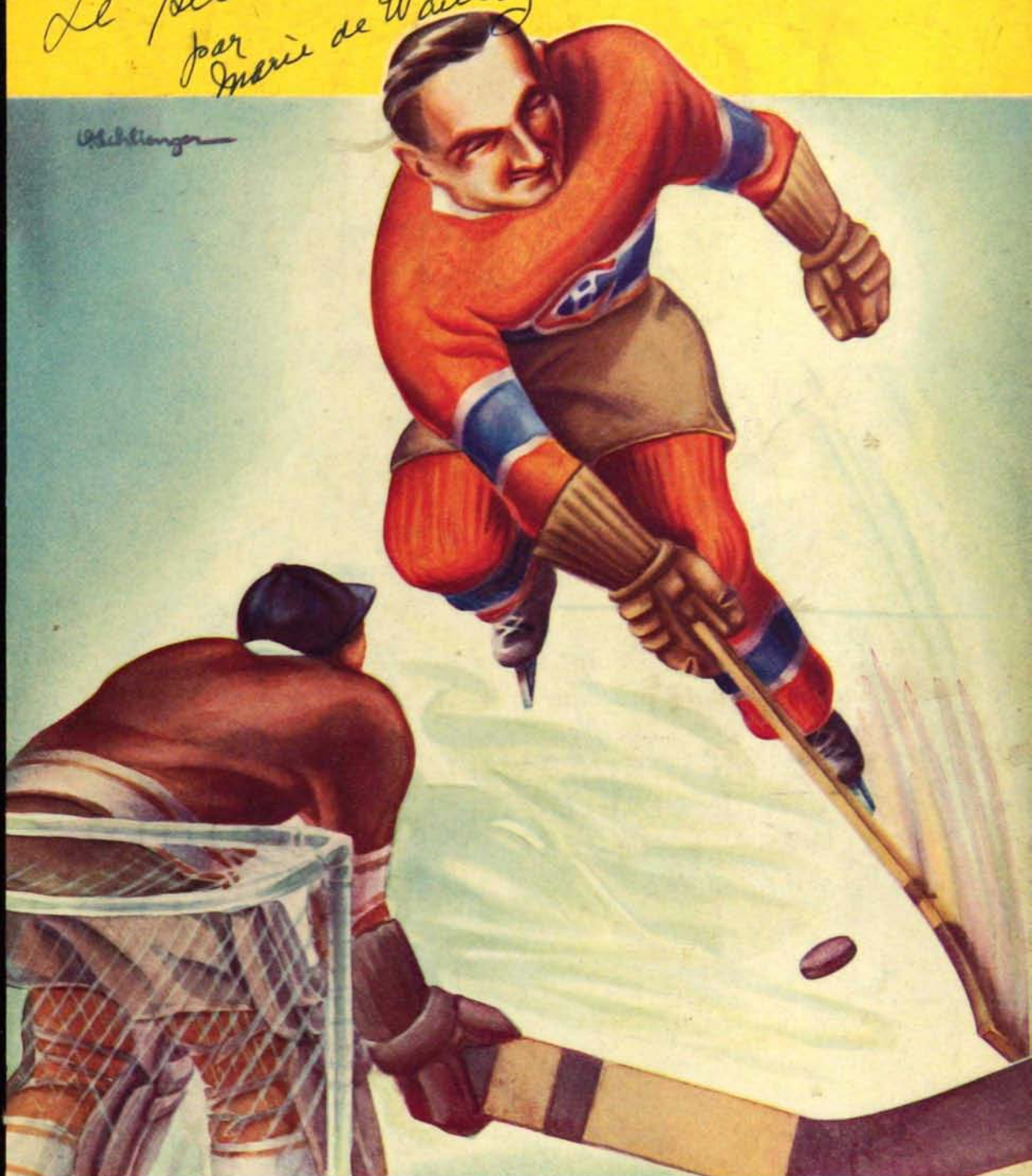


RUBRIQUES
RÉGULIÈRES



ROMAN COMPLET
EN SUPPLÉMENT

*Le secret de Boisselles
par Marie de Wailley*



1937

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO
GRAND REPORTAGE ILLUSTRÉ
SUR LE QUARTIER
CHINOIS



NOMBREUX ARTICLES
NOUVELLES RUBRIQUES

La meilleure
VALEUR
depuis des années



"... et ce qu'elle accomplit
à encore plus de prix que
la laveuse même"... Disent
LES MÉNAGÈRES
QUI ONT UNE LAVEU-
SE WESTINGHOUSE
à "coussin liquide"

VOICI enfin une laveuse de conception nouvelle,
au dessin moderne souligné de chrome brillant,
dont les qualités au lavage sont toute une révé-
lation.

Plus de surveillance ennuyeuse grâce au régulateur
automatique qui règle la durée du lavage. Un commu-
tateur de sûreté élimine les défauts de fusibles et protège
le mécanisme contre les accidents. Pour épargner du
temps, il y a la pompe électrique automatique et l'esso-
reuse Lovell à détente ajustable, qui assurent aussi un
fonctionnement efficace et sûr. Pas d'huilage.

La laveuse à "coussin liquide" Westinghouse lave
plus vite et mieux que toute autre. Le procédé, une
exclusivité Westinghouse, ménage le linge en éliminant
la friction et la torsion communes aux autres machines
tout en donnant le meilleur rendement possible.

Votre marchand "Westinghouse" se fera un plaisir
de vous donner une démonstration.

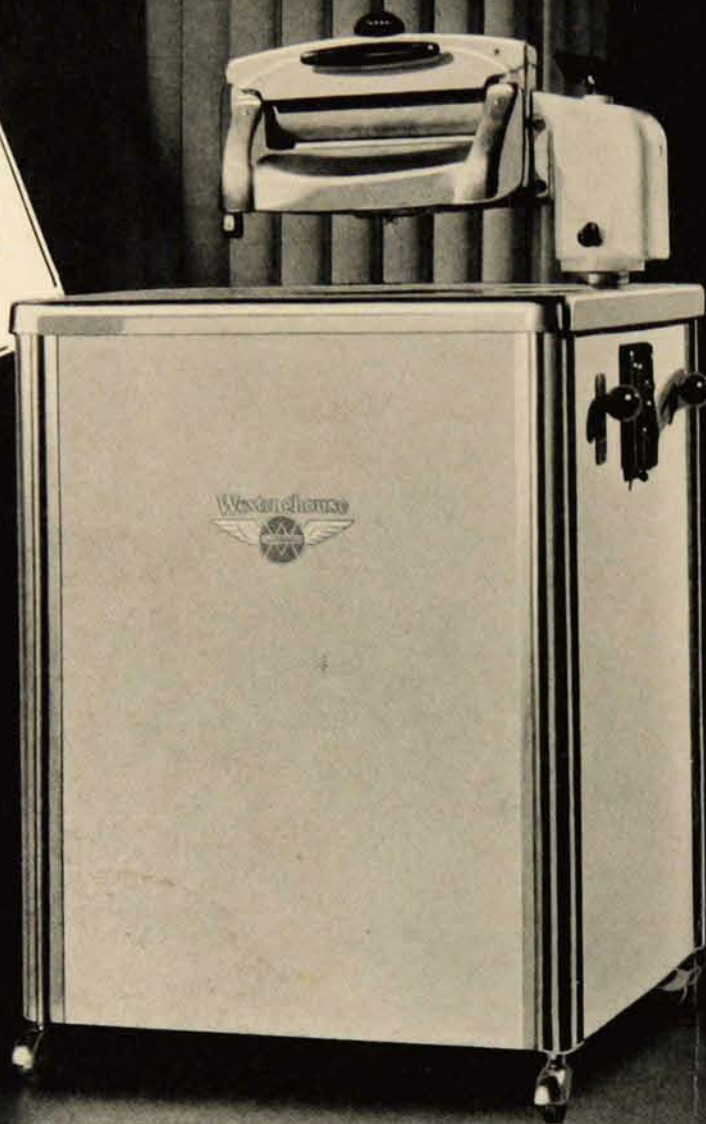
CANADIAN WESTINGHOUSE CO., LIMITED • HAMILTON, CANADA
Succursales dans toutes les principales villes d'un océan à l'autre



COMMANDE CENTRALISÉE

UN panneau, commodément installé,
réunit tous les appareils de commande
de votre laveuse Westinghouse... ré-
gulateur automatique; commande du
girateur; commutateur de sûreté, avec
bouton de mise en marche et d'arrêt;
et commande de la pompe électrique.
Aucune autre laveuse n'a jamais été
aussi simple et facile à utiliser.

LAVEUSES à "coussin liquide"
Westinghouse



6 MODÈLES AU
CHOIX
Prix à
compter de **\$74.50**
Un peu plus dans l'Ouest
et les Maritimes.

S O M M A I R E

18e année

MONTREAL
CANADA

Février 1937 — No 4

Achmed, le Magnanime, nouvelle inédite par Maurice d'Auteuil	4
Joyaux d'un mécène canadien, par Maurice Gagnon	6
Aurons-nous la guerre? par MM. Jean Bruchesi et Paul Renaud	8
Publicité missionnaire, par F. B.	10
Frère André, sa vraie figure, par Fernand Boisseau	12
Onaouada, légende de Percé, par Claude Melançon	14
Où sont les neiges d'antan? par Louis Morneau	16
Vieux comme le monde, par Gabriel Langlais	18
Célibataires, ayez un chez-vous confortable et moderne	20
A la recherche du temps perdu, par Roger Oulmet	22
Nos mots-croisés	26
Quatre beaux livres, par Fernand Lacroix	27
Ce que veut la mode pour 1937	33
Régalons-nous	36
L'imprudence de Francine, conte par Marjolaine	38
Le Courrier du Mois, par Marjolaine	40
Un entre cent	41
Le secret de Boisselles, roman complet et inédit, par Marie de Wailly	en supplément.

LA REVUE MODERNE

(Fondée en 1918)

EDITEE ET IMPRIMEE PAR

LA REVUE MODERNE (Inc.)

320 est, rue Notre-Dame - - - MONTREAL

Président	ALBERT HUDON
Vice-président	AIME PARENT
Secrétaire	SERAPHIN VACHON
Directeurs	CLAUDE MELANÇON J. H. MARCOTTE

Abonnements: Canada, 1 an \$1.50 — Etats-Unis, 1 an \$2.00

Rédigée en collaboration

Directeur et gérant: SERAPHIN VACHON

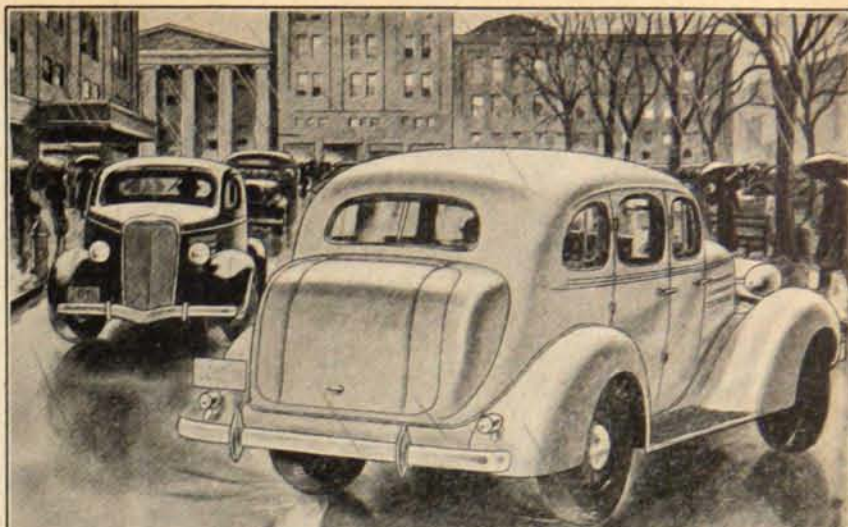
Secrétaire
de la rédaction
JACQUES ROBITAILLE



Directrice
des pages féminines
MARJOLAINE

Illustrateur: ANTOINE ROY

BUREAUX A TORONTO, NEW-YORK, CHICAGO, LONDRES



Pour
mieux
conduire

En cas de dérapage:

- ne pas débrayer;
- ne pas freiner brusquement;
- lâcher l'accélérateur;
- tourner le volant dans la direction du dérapage si la voie est libre.

Quand votre voiture dérape et que vous vous sentez le cœur défaillir, c'est signe que vous dépassez la vitesse permise par la prudence. Ce que vous faites au juste pour retrouver votre stabilité dépend de l'expérience que vous avez du volant, mais les conseils donnés plus haut valent bien la peine d'être retenus.

Un crochet brutal ou un freinage brusqué, quand on va vite, peut amorcer un dérapage même sur un chemin sec. Cependant, même aux allures modérées, un léger crochet ou un virage court peut provoquer un dérapage lorsque la chaussée

est mouillée, glissante ou glacée. Les pneus lisses et l'action inégale des freins sont une cause fréquente de sérieux dérapages. Chaque année, le dérapage occasionne des milliers d'accidents qui font des morts et des blessés.

Comme tant de situations critiques qui se présentent au cours de l'existence, la plupart des dérapages sont évitables. Les vieux du volant tâchent d'éviter les mauvaises situations en prévoyant ces situations. Ils règlent leur vitesse sur les conditions de la marche, observent les signaux et surveillent constamment leur route.

* * * *

Faites venir à titre gratuit "Le carnet de route du vrai chauffeur"

Ce petit livre donne d'utiles conseils pour entretenir l'état de sécurité de votre voiture. Il contient également des pages réglées pour garder note du fonctionnement et des frais de réparation. Ecrivez au Service des brochures 2-R-37.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

BUREAU PRINCIPAL POUR LE CANADA—OTTAWA

FREDERICK H. ECKER
président du conseil

LEROY A. LINCOLN
président



AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872



Maurice d'AUTEUIL

ACHMED Le Magnanime

LORSQU'ACHMED KHAN investit Têlat, le colonel Constantine se mit en devoir de la défendre, comme une forteresse de l'Empereur-Roi doit être défendue, c'est-à-dire jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche.

Ce n'était pas la première rencontre du colonel et du terrible dissident. Ils avaient fait leurs premières armes en Palestine durant la Grande Guerre, l'un sous les drapeaux britanniques, l'autre avec les Turcs. Ni l'un ni l'autre n'étaient fort connus à cette date. Ils s'étaient retrouvés depuis sur tous les fronts où Constantine d'un côté pouvait étendre la domination d'Albion et le Khan faire aux Anglais infidèles et mangeurs de porc tout le mal qu'il pouvait.

Ils s'admiraient mutuellement, comme deux hommes apprennent à s'admirer qui possèdent en commun le monopole des vertus viriles.

La nuit allait tomber quand les éclaireurs du Khan débouchèrent par trois côtés à la fois dans le petit amphithéâtre accroché à flanc de montagne, bordé par un précipice, au milieu duquel se dresse le fort blanc de

Têlat, médiéval de forme, et, de loin pareil, à un bijou neigeux dans son écrin de falaises rougeâtres. De cinq heures de l'après-midi au court crépuscule suffit au dissident pour encercler le fort, le bloquer étroitement, disposer ses avant-postes et allumer ses feux.

Constantine reconnut son vieil ennemi à cette rapidité d'exécution, et la flamme de la lutte éclaira ses prunelles bleues.

Le petit groupe de ses officiers le suivit sur le chemin de ronde d'où il observait la montée de cette masse d'hommes, de chevaux, de bagages. L'examen dura longtemps... Enfin, le colonel rengaina ses lunettes et de son pas martial descendit vers le quartier des officiers. Sur le seuil du mess, il se retourna et dit: "Notre vieil ami Achmed s'est surpassé cette fois. La partie ne manquera pas d'intérêt; allons dîner".

Le Khan vint lui-même parlementer, dès le lendemain. L'atmosphère lumineuse rappelait vaguement l'eau claire d'un lac. Le soleil, oblique encore au-dessus de la plaine, frappait en pleine figure le demi-cercle de monstres

accroupis devant le joujou blanc, qui étaient les montagnes et le fort de Têlat.

Le colonel, à pied, entouré de ses officiers, attendait immobile, devant la Résidence. Les portes, ouvertes, livrèrent passage à une bande de cavaliers barbus, brillamment enturbannés, le teint basané, la pose insolente. Achmed Khan mit pied à terre, devant la tour d'Angle Nord, hérissée de mitrailleuses et de fusils. Tout autour de la place d'armes libre, s'élevaient les murs blanchis à la chaux des quartiers d'habitation, des étables, surmontés par les chemins de ronde à parados d'où jaillissait l'éclair occasionnel d'une baïonnette de guetteur. L'étamine écarlate tachait de sang, devant les yeux du Khan, l'azur pâle du ciel.

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre. Les témoins de cette scène crurent voir deux tigres royaux se mesurer avant un duel à mort. Ils avaient, chose étrange, des yeux pareils, clairs, au regard direct et le corps musclé du Khan, sous ses vêtements flottants, semblait une exacte réplique de la puissante carure du colonel.



Ces deux hommes, qu'un étrange destin opposait depuis vingt ans sous tous les cieux d'Asie, s'arrêtèrent à trois pas l'un de l'autre, comme deux statues.

— Que la paix d'Allah soit sur toi et sur tes enfants, Constantine Sahib, dit lentement le Khan en touchant des doigts son front, sa bouche et sa poitrine.

— Qu'il étende ses bénédictions sur toi et les tiens, jusqu'à la troisième génération, Achmed Khan, répondit gravement le colonel, en tendant la main à l'exilé arabe. Je t'offre, au nom de l'Empereur-Roi, mon maître, le pain et le sel. Le Khan saisit la main tendue; puis, il inclina sa haute stature en signe de regret.

— Je mangerais volontiers le pain et le sel de l'illustre colonel.

— Tu refuses celui de Sa Majesté ?

— L'Empereur-Roi, n'étant pas le maître légitime de Télât, n'y peut offrir le pain et le sel, Constantine-Sahib.

— Tes paroles trahissent la présomption et l'ignorance, Achmed Khan, répondit le colonel. Là où flotte son drapeau, là règne mon maître.

— La couleur du turban ne fait pas le Hadji, déclara sentencieusement le dissident.

— Moi je dis que le drapeau est rouge, et que rouge sera donc Télât.

— Tu l'as dit, Constantine Sahib, Télât la Rouge sera maudite par les tiens jusqu'à la sixième génération. Vois, les guerriers de Mohamed Singh (Achmed commandait les troupes du vieux et débile Khan) et mes propres fidèles couvrent le plateau... Mais nos paroles sont amères comme la morsure du serpent. Quitte, je te prie, ces montagnes, te reposant pour la gloire de ton nom, sur tes exploits passés. Le tigre royal lui-même fuit devant l'inondation, le tremblement de terre ou le feu du ciel.

— L'inondation, le tremblement de terre ou le feu du ciel feraient seuls fuir les soldats

de l'Empereur-Roi. Les jeunes guerriers d'Achmed ne feront guère que crier. Que le Khan, et son maître Mohamed Singh se soumettent et nous leur trouverons des hommes à commander.

— Allah te protège donc, Constantine, à lui de décider.

— A lui de décider Achmed-Khan.

Achmed Khan étant remonté à cheval s'élança au galop vers son camp suivi de ses officiers, et dès son retour s'occupa activement d'aider Allah dans sa décision. Il divisa ses guerriers en groupes, qui durent se relever devant le fort de Télât, selon la coutume des infidèles. D'autres groupes se mirent aussitôt à creuser une large et profonde tranchée en forme de croissant, chaque pointe aboutissant à l'infranchissable précipice. Là où la roche dure affleurait, des manteaux, des burnous, des caftans cousus et remplis de terre servirent de remparts. Le tuyau qui amenait l'eau d'un petit torrent à Télât, dépourvue de sources, fut découvert durant ces travaux et coupé aussitôt. Aux points stratégiques, des mitrailleuses allemandes ou japonaises installées avec célérité, crachèrent leur plomb au moindre signe de vie au-dessus des parapets blancs de Télât. Chaque nuit, des francs-tireurs embusqués derrière les grosses roches éparses sur le plateau, harcelèrent sans relâche la garnison. Et le Khan pressa le transport de quatre pièces de montagne qui retardaient et qu'on avait prises aux Anglais.

Les jours et les nuits passèrent, et la lune qui avait décliné et disparu du firmament, reparut de nouveau.

Cependant, Télât ne donnait aucun signe de vie, et répondait à peine au feu occasionnel des assaillants par quelques coups rares, peu fournis, mais justes. Chaque matin, de sa tente, Achmed Khan pouvait voir monter au grand mât le drapeau rouge, et, chaque soir, au coucher du soleil, il le pouvait voir descendre lentement, pendant que sonnaient les clairons rauques et tristes de la retraite.

Cette tranquillité dédaigneuse réjouissait les révoltés qui la méprisaient pour de la crainte. Elle inquiétait le Khan.

Avec raison. Car la lune, un soir, étant voilée par de lourds nuages et la nuit opaque enserrant le camp des révoltés comme un mur, les Anglais sortirent silencieusement du fort et attaquèrent brusquement, sur trois points à la fois, la tranchée ennemie.

Ce fut une chaude alerte. La noirceur de la nuit qui avait protégé l'attaque, en empêchant seule le succès, les officiers dans l'ardeur de la lutte, perdant contact les uns d'avec les autres. Commencé à minuit, l'assaut fut enfin repoussé par les hommes ralliés du Khan vers deux heures du matin.

L'aube grise se leva, sinistre, sur un champ bouleversé, montrant aux Anglais de combien peu il s'en était fallu qu'ils ne fussent vainqueurs, révélant au Khan une tranchée à demi-détruite, plusieurs mitrailleuses enclouées, et beaucoup de jeunes guerriers empilés par tas presque inextricables où se confondaient les morts, les mourants et les blessés.

Sur Télât la Rouge, l'emblème des Infidèles claquait joyeusement au vent du matin.

Sur l'ordre du Khan, on crucifia devant la tranchée, en bonne vue de la place, dix soldats anglais pris dans la mêlée. Quelques rares blessés furent mutilés, et l'on prolongea jusqu'au soir leur agonie.

Constantine répondit à ce défi par des représailles et trente-deux corps de jeunes guerriers fusillés allèrent décorer les parapets neigeux de la forteresse.

La même nuit, le Khan tenta un assaut brusqué qui fut repoussé à la mitrailleuse d'abord, puis à la grenade. Constantine veillait, sachant que le Khan le croirait inattentif après la bataille de la veille.

Achmed dut se résoudre aux lenteurs d'un blocus. Il recreusa la tranchée, répara ses postes, exécuta deux chefs qui voulaient lever le siège et attendit patiemment que la soif et les pertes inévitables d'un tel siège eussent produit leurs effets sur la garnison britannique.

L'eau ne manquait pas encore. Mais Constantine rationnait déjà ses hommes et beaucoup commencèrent à souffrir de la fièvre derrière leur parapet brûlant sous le soleil de l'Himalaya. Une grande souffrance contractait vers le soir la figure amincie des plus jeunes, et les vétérans buvaient lentement, en la ménageant, l'eau de leurs gourdes. Mais la haine des soldats pour les révoltés s'augmentait de leur soif et plusieurs se mirent à guetter volontairement durant des heures la tranchée ennemie, dans l'espoir d'un coup de fusil.

Au Mess, Constantine le Taciturne, s'efforçait de causer: les capitaines jouaient aux cartes le soir avec l'impassibilité de ceux qui savent la vanité du désespoir, mais les jeunes subalternes, nerveux, s'agitaient, riaient et ne quittaient pas des yeux la figure bronzée et sans expression de leur Chef.

Les blessés et les malades de l'infirmerie, insuffisamment abreuvés, qu'on ne lavait qu'à l'alcool et que la fièvre desséchait, se mirent à mourir. Une moisson de croix de bois fleurit dans la petite cour qui est derrière le mess et la poudrière. On les pouvait compter des fenêtres de la salle à manger, et les sentinelles du parapet Sud, moins actives que les autres, se retournaient quelquefois furtivement pour compter.

Le soixantième jour, les pièces de montagne arrivèrent démontées, à dos de mulet. Dès le lendemain, elles commencèrent leur tir. Dans cette position resserrée, il avait fallu les mettre en batterie à portée de mitrailleuse du fort. Le colonel qui avait demandé en vain de l'artillerie avant l'arrivée du Khan n'avait reçu que six petits mortiers de tranchée. Ils suffirent.

Quand le drapeau glissa le long de sa drisse, le même soir, les pièces de montagne, silencieuses, ne tiraient plus. Constantine avait lui-même pointé les mortiers durant la journée. Un des obus ennemis avait cependant éclaté dans l'infirmerie, tuant le médecin-major et

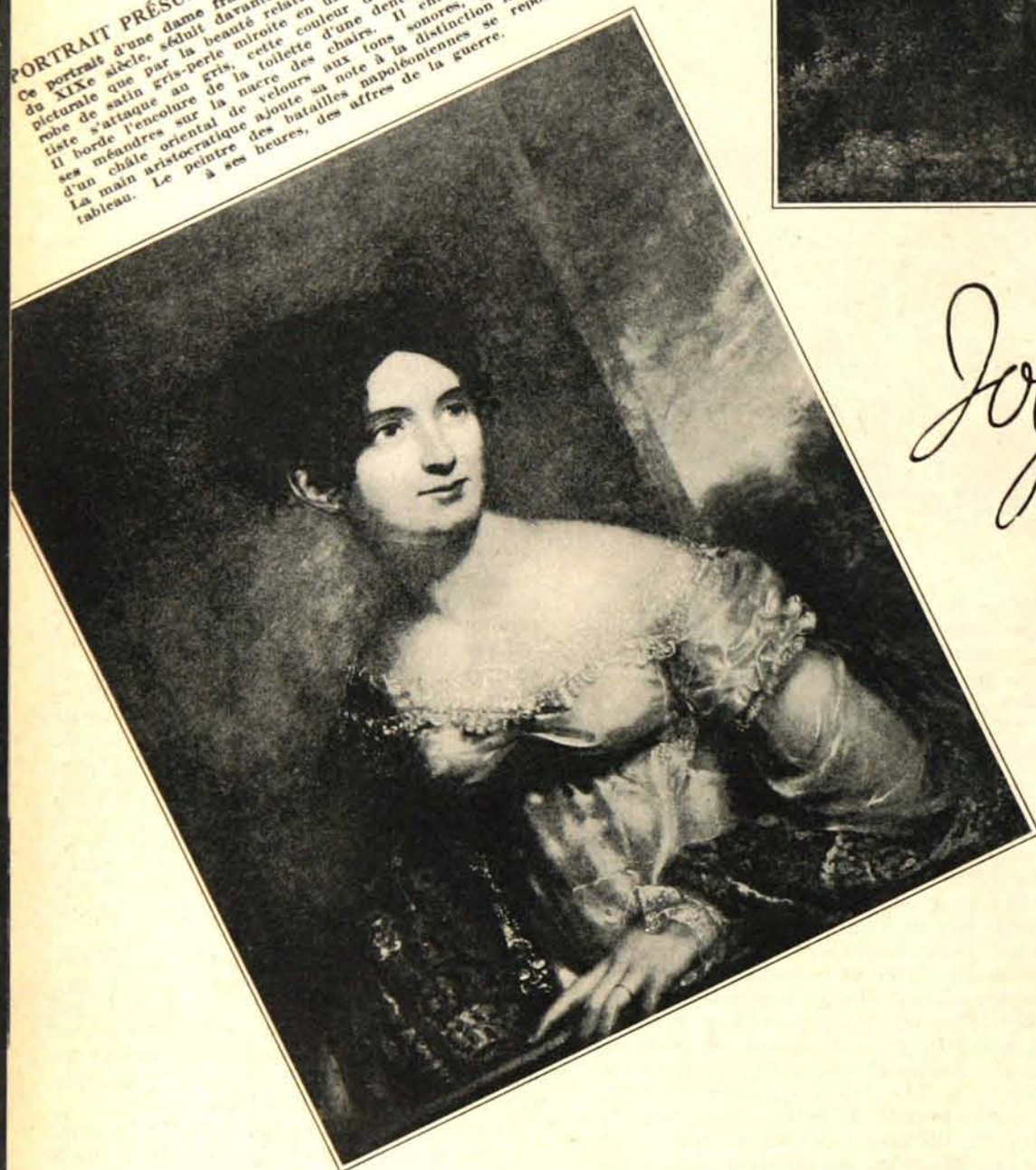
(Suite à la page 26)

PAYSAGE ROMAIN — Gaspard Poussin

Le critique Louis Gillet dit que Gaspard Poussin ne vécut que "des miettes" du grand Nicolas Poussin. En effet, leur vie durant, ces deux artistes travaillèrent côte à côte, l'un exploitant les géniales découvertes de l'autre. Quoi de plus ressemblant que leurs tableaux et quoi de plus différent aussi? Tandis que Nicolas peignait avec une conscience ardue, Gaspard jouissait d'une facilité surprenante, d'ailleurs toujours visible dans ses toiles. Chez l'un l'inspiration guidait chaque coup de pinceau, chez l'autre la virtuosité se passe volontiers de sentiments vraiment vécus et vraiment grands. Le "Paysage romain" de cette collection nous laisse entrevoir, quoique bien faiblement et par de vagues reflets, la splendeur des œuvres du grand classique français.



Portrait présumé de Mme Récamier — Baron Gros
Ce portrait d'une dame française peint par le Baron Gros au début du XIXe siècle, séduit davantage par la somptuosité de la matière picturale que par la beauté relative du type féminin de nuances. La robe de satin gris-bleu, cette couleur d'une dentelle éthérée si difficile à bordé l'encolure sur la nacre aux tons sonores, presque brutaux, ses méandres orientaux ajoutés au note à la distinction marquée de ce d'un main aristocratique des batailles napoléoniennes se reposait ainsi. La main à ses heures, des affres de la guerre.



Joyeux d'un Mécène Montréalais

LA Galerie d'œuvres d'art F.-A. Lallemand, située rue Sherbrooke ouest, a suscité par le passé des admirations légitimes. Différents groupes de l'élite montréalaise et étrangère ont visité cette richissime collection. Il est opportun que le grand public sache qu'il existe au Canada des galeries particulières tout à l'honneur de nos compatriotes. Peu cependant ont réuni des ensembles aussi considérables que celui de la famille Lallemand.

Le lecteur trouvera reproduits en ces pages des exemples tirés des quelques centaines de tableaux qui forment le fonds de ce trésor esthétique. Une variété d'écoles de peinture fort imposante, où le nombre ne le cède qu'à la qualité des tableaux, comprend des œuvres italiennes, françaises, hollandaises, flamandes, allemandes, espagnoles, anglaises, belges et américaines, des primitifs à nos temps modernes. On comprend de quel intérêt peut être, particulièrement au Canada, des apports aussi multiples.

Après avoir joui de l'enchantement qu'éveille en nous l'univers magique de la couleur, le visiteur pourra s'attarder à des sculptures, comme "Le retour de l'Enfant prodigue" par Mozier, grand prix de Rome en 1860; à des bronzes français et canadiens où l'on retrouve avec plaisir la signature d'Hébert; à des ivoires de diverses provenances; à des porcelaines chinoises (dynasties des Ming et des Tsing), japonaises (Satzuma), italiennes (majoliques) et françaises (Sèvres); enfin à des meubles, le tout formant aux peintures un cadre logique et discret si différent de l'aspect trop rangé et sévère des musées.

Il faudrait nombre de pages pour étudier ces œuvres dont le choix fut l'ambition et le travail d'une vie. Nous avons voulu seulement attirer l'attention sur le bel et noble effort de M. Lallemand. Les Canadiens-français doivent en être fiers et reconnaissants. Le collectionneur n'œuvre pas pour lui-même. Tout en satisfaisant sa passion pour le beau, il érige en son pays un centre de culture indéfectible. Il est de notre devoir de profiter de l'enseignement qu'il offre si généreusement. Les choses ainsi comprises, la triste idée, fausse et répandue, que nous manquons de sens artistique, disparaîtra. Il est donc plus que temps d'éduquer la jeune génération par un enseignement généralisé sur l'art et de la mettre en mesure de priser ce bien de nos compatriotes qui un jour deviendra peut-être national.

Maurice GAGNON



Le RENIEMENT de ST-PIERRE — Théodore Rombouts

Rombouts, peintre flamand du XVIIe siècle choisit les types qu'il représente au sein de la vie commune, même la plus vulgaire. Il suit en cela le Caravage à qui il emprunte également ses effets de lumière et d'ombre. Le sujet traité semble au premier abord une partie de cartes. Après une pause devant le tableau le visiteur y découvre le reniement de saint Pierre. Le moment choisi par l'artiste groupe en une seule scène deux des trahisons du chef des apôtres: la servante à l'arrière-plan du tableau indique de la main que Pierre vient de nier qu'il était disciple de cet Homme, les gendarmes attablés lui font répéter sa faute. L'intensité des expressions crée l'unité profonde de la toile et la mise en scène, qui aurait pu être théâtrale, vibre en son instantanéité.

LE NAUFRAGE

J. M. W. Turner

Ce tableau signé de Turner est une petite merveille. Le visionnaire qui le peignit ne rêvait que de lumière au point qu'en mourant il prononça ces mots: "Le soleil est Dieu". Toujours, même ici dans la représentation d'un naufrage, le principal acteur de ses scènes demeure la lumière. Elle réussit à se frayer un chemin, troue les nuages, s'épand et envahit le tableau, tandis que quelques ombres persistantes servent de repoussoir à ce chant des flots, des monts et du ciel. Il ressort de l'ensemble de cette marine une impression de mystère et de foi.



LA MADELEINE REPENTANTE — Guido Reni

Guido Reni, fils d'un musicien de la petite ville italienne de Bologne, produisit surtout au début du XVII^e siècle. "La Madeleine repentante" concrétise l'idéal cher à l'artiste, une beauté élégante, élegante, voluptueuse et pâle. Reni, artiste superficiel comme la plupart des Italiens de son siècle, excelle dans des apprêts mélodramatiques. Personne ne songerait à prendre au sérieux le repentir de cette Madeleine. Aussi l'artiste n'a-t-il pas voulu exciter notre dévotion. Il cherche à émouvoir notre sensibilité, la charmer par la pureté des contours d'une figure rêveuse, les yeux tournés au ciel.



MODESTIE ET VANITÉ — Bernardino Luini

Bernardino Luini, le meilleur élève de Léonard de Vinci, vécut de 1480 à 1532. A l'encontre de son maître qu'obsédait le démon de l'imagination, Luini était calme et serein. Quelle belle expression de l'intelligence ne trouve-t-on pas dans ces deux figures: Modestie et Vanité.

LE PRINTEMPS — Antoine-Raphaël Mengs

Le Printemps personnifié par une jeune beauté, quelle évocation poétique ancienne et cependant toujours nouvelle! Cette allégorie, peinte par Antoine-Raphaël Mengs, surpasse, à notre sens, la plupart des œuvres allemandes du XVIII^e siècle. Mengs étudia à Rome et spécialement au Vatican, la statuaire antique et les créations classiques de son illustre modèle, Raphaël. Les chairs de cette jeune fille ont conservé quelque chose de froid que réussissent à peine à réchauffer les tons ardents du bandeau vermillon des cheveux et les notes claires des fleurs.

PORTAIT DE LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH — Antoine Van Dyck

Le monde de l'art n'eut point de prince plus charmant que Van Dyck. Sa carrière ne fut qu'une fête et sa vie qu'une joie. Van Dyck s'impose comme le plus grand artiste de la peinture flamande, après son maître Rubens. Le portrait de la duchesse de Marlborough rend sensible la dignité d'une dame de la cour, la richesse des bijoux qui l'embellissent, la délicatesse des dentelles qui la voilent. Le réalisme minutieux des primitifs reste à la base de l'art savant et raffiné d'un des plus beaux peintres de cette école.



EN AMÉRIQUE

Par
JEAN BRUCHESI



LE 1er décembre 1936, à Buenos-Ayres, le président des États-Unis, Franklin Roosevelt, inaugurait, en présence des délégués de vingt et une Républiques, la huitième Conférence des Nations américaines. Seul, le Canada, qui n'avait pas été invité et n'avait rien fait pour l'être, n'est pas plus allé à Buenos-Ayres qu'il n'est allé au premier Congrès panaméricain de Washington, en 1889, à celui de Rio de Janeiro en 1906 ou à celui de La Havane en 1928. Sa qualité de pays américain pratiquement maître de ses destinées, l'imbroglio européen aggravé par la guerre civile d'Espagne et l'importance des problèmes inscrits sur l'agenda de la Conférence eussent bien justifié, à notre avis, tout au moins l'envoi d'un observateur dans la capitale de l'Argentine. Les débats se sont donc déroulés sans nous et le Canada ne sera pas appelé à signer les trois documents qui doivent contribuer, espère-t-on, à garantir la paix entre les nations d'Amérique: une convention de sécurité collective, un protocole de non-intervention et un accord de neutralité.

Au lendemain de la déclaration de M. Roosevelt qui suggérait la tenue d'une conférence à Buenos-Ayres, certains se reprirent à caresser le rêve d'une Société des Nations

américaines plus conforme, disait-on, dans les circonstances, aux intérêts de l'Amérique que la moribonde de Genève. On pouvait compter que l'impuissance de la Société genevoise à faire respecter l'intégrité territoriale de la Chine et du Japon, sans parler de son rôle négatif dans l'affaire du Gran Chaco entre la Bolivie et le Paraguay, inclinait l'Amérique du Sud à soutenir une telle entreprise. Mais des douze Républiques "latines" qui sont toujours membres de la Société des Nations, quatre au moins, dont l'Argentine et le Chili, persistent à croire que leur sécurité est encore mieux protégée par Genève qu'elle le serait par une institution purement américaine où les États-Unis — cela va sans dire — occuperaient le devant de la scène. L'Amérique espagnole et le Brésil, en dépit des déclarations officielles, n'abandonnent pas toutes leurs

craintes à l'endroit d'une doctrine de Monroe qui aurait — Tel est, du moins, l'avis en certains milieux politiques — cessé d'être la chose propre de Washington. Aussi bien, n'a-t-on recherché, à Buenos-Ayres, que les moyens de prévenir et de régler pacifiquement les conflits entre États américains, en même temps qu'on a préconisé l'adoption de mesures plus libérales en vue d'accroître

(Suite à la page 23)

EN EUROPE

Par
PAUL RENAUD

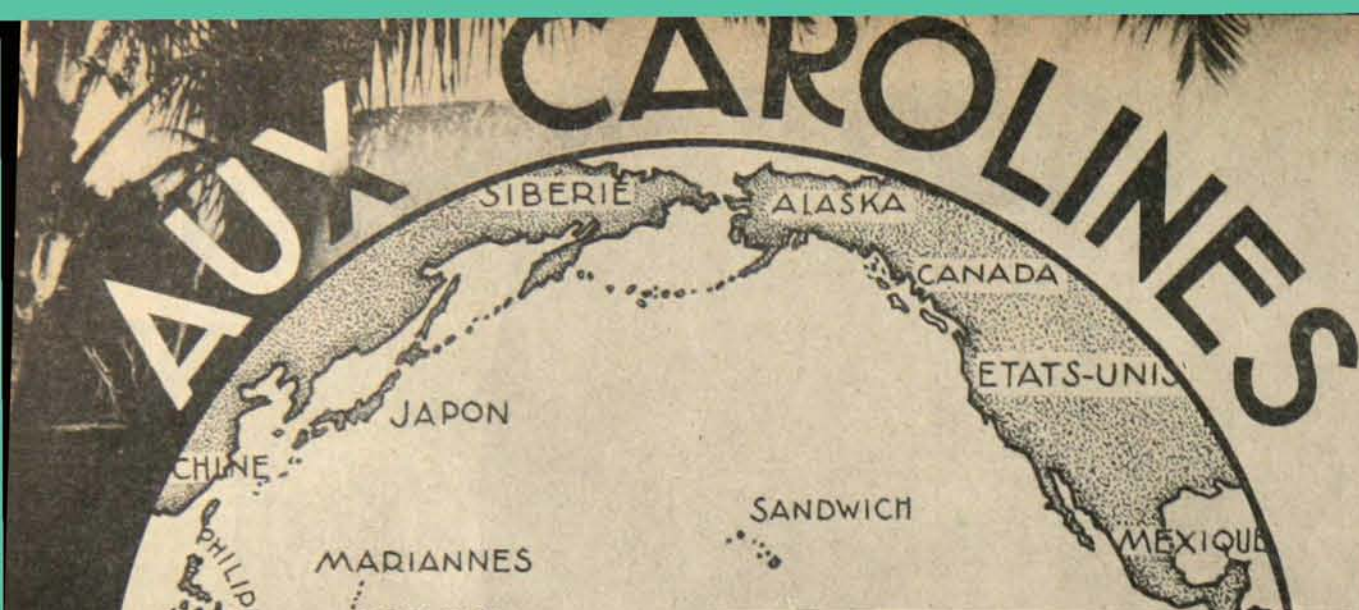


L'AN 1936 n'indique rien de plus dans la suite des siècles qu'une année de trois-cent-soixante-cinq jours. Les événements qui l'on encombrée lui donnent pour nous une signification particulière. Il nous paraît difficile d'exprimer exactement nos impressions en ce début de l'année. Crainte? Espoir? Satisfaction? Etonnement? Ces facteurs contribuent tous à nous faire un peu

hésiter dans notre essai de caractérisation, de synthèse. 1936 n'a posé aucun des problèmes qui agitent le monde, il n'en a réglé aucun. Cependant, il s'est passé quelque chose de fatal, de nécessaire. Essentiellement, l'année écoulée offre le mérite inappréciable d'avoir dégagé la scène politique du monde d'un grand nombre de préjugés, de tabous, de fausses notions qui dénaturaient jusque-là aux yeux des peuples la vraie signification de la pièce qu'on y jouait. L'Histoire nous fournit plusieurs exemples de ces périodes transitoires, au cours desquelles se cristallisèrent en formules nettes, accessibles à la masse, les malaises généraux, sentis, mais mal définis qui désorganisaient l'humanité. Nous constatons un semblable phénomène en 1936. Certains termes y ont perdu toute signification durant l'année. Par contre l'an-

née a défini dans leurs conséquences pratiques certaines doctrines politiques (fascisme, socialisme) jusqu'ici plus faciles à imaginer théoriquement, qu'à apprécier exactement dans leur application. Expliquons-nous: D'abord la S. D. N. telle que la conçut Wilson, est morte, abîmée dans le ridicule de son impuissance, convaincue au tribunal de l'opinion publique d'abus de confiance, de fausses représentations et de stérilité. Cette organisation juxtaposait au plan réel de la politique internationale, un plan idéal sans lien avec les faits, qui déformait toujours les questions les plus simples, en retardait la solution et les transformait en crises insolubles, alors que l'on eût pu les régler fort rapidement et de façon satisfaisante, selon les méthodes éprouvées de la diplomatie traditionnelle. Mussolini, en mettant fin, à ces éternelles palabres où rien ne se faisait, où tout était toujours remis au lendemain, où vainqueurs et vaincus de 1918 se côtoyaient dans leurs cyniques recherches de clientèles et de suffrages, a débarrassé le monde d'une foire aux illusions et aux mensonges plus propre à perpétuer de dangereux malentendus qu'à hâter leur solution.

(Suite à la page 24)



PUBLICITÉ MISSIONNAIRE

IL fut un temps où il était de bon ton de dire de nos œuvres de presse catholique qu'elles étaient moches, mal présentées, ternes, insipides, inodores et sans saveur. Des hommes d'œuvres s'en allaient partout déplorant le piètre usage que nous faisons, pour nos entreprises, du merveilleux instrument de publicité que représente la presse avec ses multiples accomplissements modernes.

Le plus grave, c'est que ce reproche a été longtemps et pour une bonne part justifié. Que de tonnes de papier gaspillées, que d'argent jeté par les fenêtres pour assurer la publication de certains bulletins, de certaines annales, dont le sort inévitable était d'aller au panier à papier sans même attirer l'attention.

Mais aujourd'hui, nous ne pourrions plus en parler sur ce ton. Nos publications catholiques ont essayé de se mettre à la hauteur des œuvres splendides qu'elles servent. Toutes n'ont pas atteint du premier coup la perfection, mais

quelques-unes méritent certainement une place de choix parmi les publications artistiques.

Voici, par exemple, une page de photographies, publiées par la revue missionnaire des Jésuites, qui peuvent avantageusement rivaliser avec ce qu'offrent de mieux des revues illustrées autrement mieux pourvues.

C'est par une publication aussi intelligemment conduite que nos gens seront attirés vers l'œuvre si nécessaire des missions et que seront désarmés ceux qui nous prétendent stériles dans nos œuvres et réfractaires au progrès.

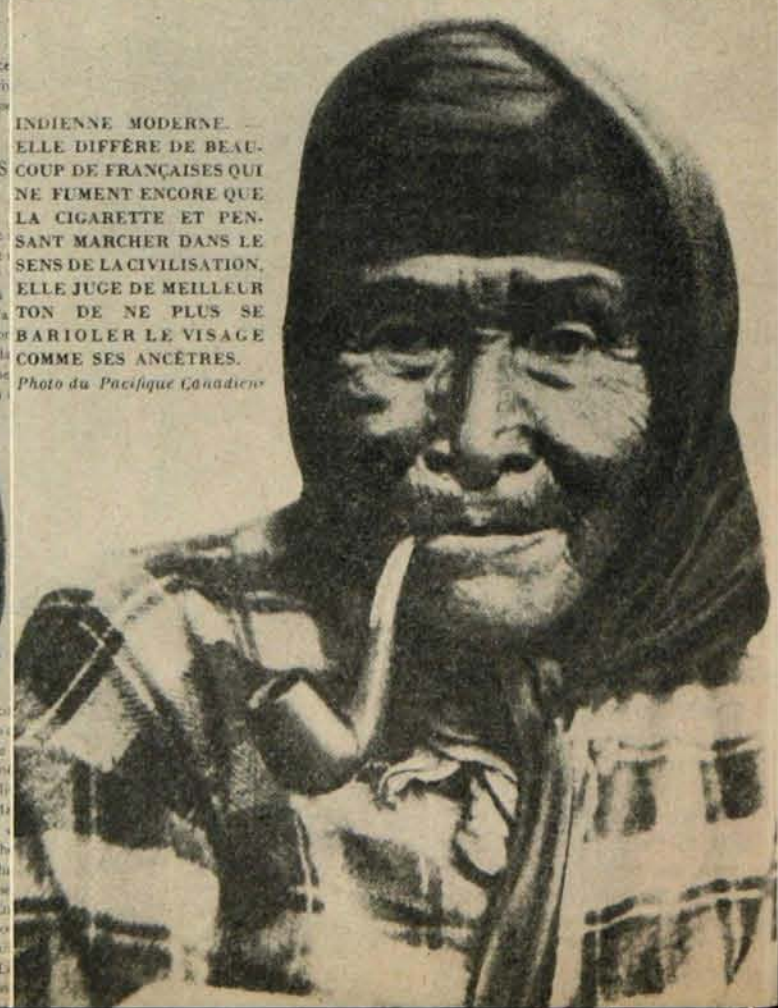
Au double point de vue technique et intellectuel, en faisant bien connaître leur œuvre, les Jésuites continuent le magnifique effort qui les caractérise vivant admirablement la belle parole du Maître:

"Que les œuvres des fils de lumière luisent parmi les hommes".

F. B.

INDIENNE MODERNE. — ELLE DIFFÈRE DE BEAUCOUP DE FRANÇAISES QUI NE FUMENT ENCORE QUE LA CIGARETTE ET PENSANT MARCHER DANS LE SENS DE LA CIVILISATION, ELLE JUGE DE MEILLEUR TON DE NE PLUS SE BARIOLER LE VISAGE COMME SES ANCÊTRES.

Photo du Pacifique Canadien



Le Frère ANDRÉ

Sa vraie figure

par

Fernand BOISSEAU

SI les Saints conservent LA-Haut le pouvoir d'entrer dans de saintes colères, ils doivent bien rugir, parfois, des sottises qu'on dit sur leur compte, de celles qu'on leur prête et de celles qu'on fait en leur nom. Il est vrai que les choses de la terre n'ont à leurs yeux qu'une valeur relative, mais j'avoue (par exemple), que si je m'appelais saint Antoine de Padoue, je n'intercédera pas qu'à reculons pour les clients qui me prêtent une figure efféminée comme celle dont m'ont gratifié la statuaire et l'imagerie. Et si je m'appelais Thérèse de l'Enfant Jésus, j'en voudrais aux Carmélites, mes sœurs, d'avoir popularisé de moi une figure mièvre, grassouillette et satisfaite, alors que la photographie leur avait laissé une image moins jolie peut-être, mais autrement plus volontaire et plus vivante. Hélas! je ne suis ni Thérèse ni Antoine ni aucun autre de ces personnages pour qui l'imagination facile des hagiographes, des prédicateurs et de la foule a créé une légende qui serait plus édifiante encore si elle était moins fautive. Je ne puis donc intervenir qu'avec la plus circonspecte des discrétions dans cette cause jugée d'avance et où je sais être débouté de toutes les prétentions que j'élève au nom de la vérité historique.

On a mis les Saints sur un piédestal tellement inaccessible que, mal avertis du fait que si haute soit la tête, les pieds n'en touchent pas moins la terre, les fidèles se sont crus dispensés de travailler à leur sanctification. Il n'est pas dans les habitudes du commun de tendre héroïquement vers un but difficile en soi et dont il croit que seuls des personnages marqués d'un signe spécial ont jamais pu approcher. Les auteurs ne font-ils pas naître tous les Saints de parents éminemment vertueux? Les prodiges les plus frappants ne les ont-ils pas tous désignés, dès leur âge, le plus tendre, à la vénération de leur entourage? Jamais un défaut, pas un travers, le meilleur caractère du monde.

Tel n'est pas le cas, pourtant. Ceux qui l'affirment sont peut-être bien disposés, mais ils se trompent et ils nous trompent.

Tout comme le dernier d'entre nous, et peut-être plus, les Saints ont eu des défauts, des épreuves, des tentations. Par tempérament, ils auraient été portés, autant que nous autres, à s'engager dans la voie large et facile. Et s'ils ont atteint le sommet humain qui les rapproche tant de la Toute Perfection, c'est en forgeant leur cœur et leur corps sur l'enclume de la volonté.

Des défauts! mais oui! mais ils s'efforçaient de les corriger. Un saint François de Sales, qui a passé pour un ange de douceur, n'en était pas moins d'une violence telle qu'après sa mort, à l'autopsie on trouva son foie pétrifié.

Et qu'avons-nous besoin de remonter aussi loin dans le passé? C'est hier que se refermait, sur un Saint que nous avons connu, le couvercle d'une humble bière. Peut-être sera-t-il utile, avant que ne s'établisse une légende du Frère André, de camper sa vraie figure et d'apporter le témoignage de ceux qui l'ont connu contre ceux qui tenteraient de le défigurer.

Voici un bon vieux qui meurt dans la quatre-vingt-onzième année de son âge. Toute sa vie — obscurément, en fuyant le plus possible le tam-tam assourdissant de la publicité, il a fait le bien. On a surtout insisté sur les guérisons corporelles, sur les faveurs temporelles obtenues par son intercession. Qui dira les conversions — les progrès spirituels dont il fut l'artisan?

Et pourtant ce fut un homme comme les autres; son histoire ressemble à celle de tous les autres. Jeune, orphelin et pauvre, il est aux prises avec les mêmes difficultés qui en abattent d'autres. Sa jeunesse fut errante. D'un foyer à un autre, d'une place à l'autre, il va sans cesse, jusqu'au jour de son entrée, comme frère lai, dans la communauté où il devait laisser le souvenir d'une modestie et d'une simplicité inaltérables.

Toute sa vie de religieux il l'a passée à prier saint Joseph pour les autres.

Ce n'est pas diminuer le mérite de personne que de dire que l'Oratoire de la montagne fut son œuvre. Jamais, pourtant, on ne l'a vu, jouer au propriétaire.

Sur sa carte d'obédience — carte que remplit chaque année pour chaque religieux, le supérieur provincial, on ne voit, à peu près, que ceci:

*Au nom de la Sainte Obéissance
le Frère André est nommé
à l'Oratoire Saint-Joseph.
comme gardien.*

Il a donc gardé l'Oratoire.

Sans jamais un mot, une plainte, il a reçu l'interminable filée de tous les éclopés du corps ou de l'âme. A tous il a promis de prier saint Joseph. Et sa journée faite, sur demande, il visite lui-même les malades qui n'avaient pu venir à lui.

Ça ne s'est pas fait tout seul, ni tout d'un coup. On sait qu'il commença son rôle d'intercesseur auprès de saint Joseph alors qu'il était encore portier au Collège Notre-Dame. Avec sa renommée grandissante, la foule des quémendeurs grossissait. L'heure vint où les parloirs étaient remplis de malades et d'éprouvés. Au point que certains parents d'élèves, un peu dédaigneux, allèrent jusqu'à porter plainte au Bureau de Santé, prétendant trouver à ces visites d'un genre si spécial un danger de contamination pour leurs enfants. Le médecin visiteur, — dont on dit pourtant qu'il n'était pas un "rongeur" de balustres", — fit rapport à peu près en ces termes: "Laissez donc faire le Frère André. Il fait du bien avec cela".

Depuis longtemps, le Frère André avait en tête d'ériger une chapelle à saint Joseph sur le Mont-Royal. Mais le terrain visé appartenait à un protestant. Et l'on supposait, avec raison, qu'il refuserait de céder sa propriété pour la réalisation d'un tel dessein. Ce n'est pas pour si peu, cependant, que le Frère André allait se décourager. Une simple médaille de saint Joseph, accrochée subrepticement, la nuit, sur un arbre du terrain désiré, allait suffire à vaincre toutes les résistances. Peu à peu l'œuvre a grandi. Qu'est-ce donc qui a pu attirer de telles foules à l'Oratoire sinon la certitude d'y trouver quelque chose qu'on ne trouve qu'en de rares endroits: du divin.

Il se raconte des choses merveilleuses sur le Frère André et son pouvoir auprès de saint Joseph. Un soir tard, on vient le chercher pour l'amener auprès d'un malade, à Ottawa. Pressés, on repart immédiatement. Sur la route, en plein bois — en pleine nuit — un peu passé Rigaud, assez loin des villages — quelques "teuf! teuf!" C'est l'essence qui manque. Plus une goutte dans le réservoir, plus une goutte dans le carburateur. Tout le monde est découragé. Le Frère André: "Si on essayait encore une fois, peut-être qu'on pourrait se rendre au prochain garage". On essaie. Les garages ouverts la nuit sont rares. On se rendit à Ottawa. A l'arrivée, près de soixante-dix milles de chemin après la panne, on constata que la gazoline débordait du réservoir mal bouché. Expliquez-ça si vous le pouvez!

Puissant sur la nature inanimée, le Frère André ne l'était pas moins sur les corps. Il avait parfois une façon bourrue de la manifester, mais la faveur n'en était pas moins bonne et c'est ce qui compte. Il y a quelques années, atteint d'une grosse bronchite, le Frère André avait été placé à l'Hôtel-Dieu. Pour lui éviter la fatigue, on avait condamné sa porte aux visiteurs. Un midi, une bonne vieille sœur parvint à forcer la consigne et à se glisser auprès du Thaumaturge. "Je n'ai besoin de rien, je n'ai besoin de rien", fit le Frère André qui voyait la sœur au pied de son lit et la prenait pour son infirmière. — "Ce n'est pas pour vous que je viens, Frère André, mais pour moi; je me fais vieille et je ne puis plus m'agenouiller ni plier les genoux. C'est très ennuyeux. Je ne puis plus remplir mon office". — "Bien... mettez-vous à genoux, nous allons prier saint Joseph." — "Mais je vous dis que je ne puis pas me mettre à genoux." — "Je le sais bien mais mettez-vous à genoux, on

va prier." — "Je ne peux pas", répète la vieille qui commence à croire que le frère devient un peu sourd. — Allez-vous vous mettre à genoux! fait le Frère André sur un ton qui ne souffre plus la réplique. Prise de peur la petite mère obéit. Elle était guérie. Son intercession était parfois plus forte que le scepticisme. Un homme que je connais, qui vit encore, plus endurci, souffrait, il y a une vingtaine d'années, d'une maladie de reins qui ne pardonne pas et devait l'emporter en quelques mois. Fils d'une mère très pieuse, il avait complètement perdu la foi à frayer avec des compagnons voltairiens. Aussi recevait-il avec impatience les oburgations de sa mère qui voulait l'envoyer chez le Frère André. Pourtant, lassé de se faire prier, il décida un jour de monter à l'Oratoire "pour montrer à la mère que ça ne vaut rien, ces affaires-là". Part de chez lui, rue Laval près Duluth, a une faiblesse qui l'oblige à entrer prendre un cordial chez un pharmacien. Fait rire de lui par un groupe d'amis qu'il y rencontre, incroyants comme lui, qui lui disent: "Tu viendras nous montrer cela en revenant". Monte à l'Oratoire. Voit le Frère André. Déclare n'avoir pas la foi. "On va prier saint Joseph pour vous. Vous en avez bien besoin". Revient chez lui. A une nouvelle faiblesse au pied de l'escalier. Des passants le remontent dans son lit. Revient à lui complètement guéri!

Comme preuve que le miracle n'est pas tant une affaire de confiance qu'une preuve manifeste de la puissance d'en Haut.

Il ne faudrait tout de même pas croire que le Frère André avait installé sur la montagne une manufacture à miracles en série. Il savait, quand il le fallait, refuser d'intervenir. Ecoutez cette conversation:

— "Je suis un peu sourde, disait une bonne dame au frère.

— "Ah oui!... Euh... êtes-vous mariée? Un bon mari?

— Oui, un bien bon garçon.

— Des enfants? De bons enfants?

— Oui, sept garçons, trois filles. Ma consolation.

— Et comment vivez-vous?

— On n'a pas de misère. Tout va bien à part ma surdité.

— Mais endurez donc cela pour vos péchés, madame. Il faut bien une petite épreuve... Suivant!"

* * *

Comme tous les Saints, le Frère André avait une sorte de double-voix absolument renversante dont voici un exemple:

— Je suis tout perclus de rhumatisme, Frère André, lui disait un visiteur.

— Dites donc, monsieur, allez à confesse. Le Père Clément confesse, là. Vous viendrez me voir après.

Un quart d'heure après notre bonhomme vient. Il n'est plus le même. Plus de douleurs.

— Qu'est-ce que je vous disais. Ça fait du bien, hein! Vous pouviez bien avoir des rhumatismes avec une affaire comme cela".

* * *

Le Frère André était parfois fatigué, assommé, par ces visites incessantes. Mais jusqu'à la fin, il a tenu, trouvant tout naturel de faire la besogne qui lui était dévolue par son obédience.

Il aurait été bien étonné si on lui avait dit ce qui allait se passer à ses funérailles.

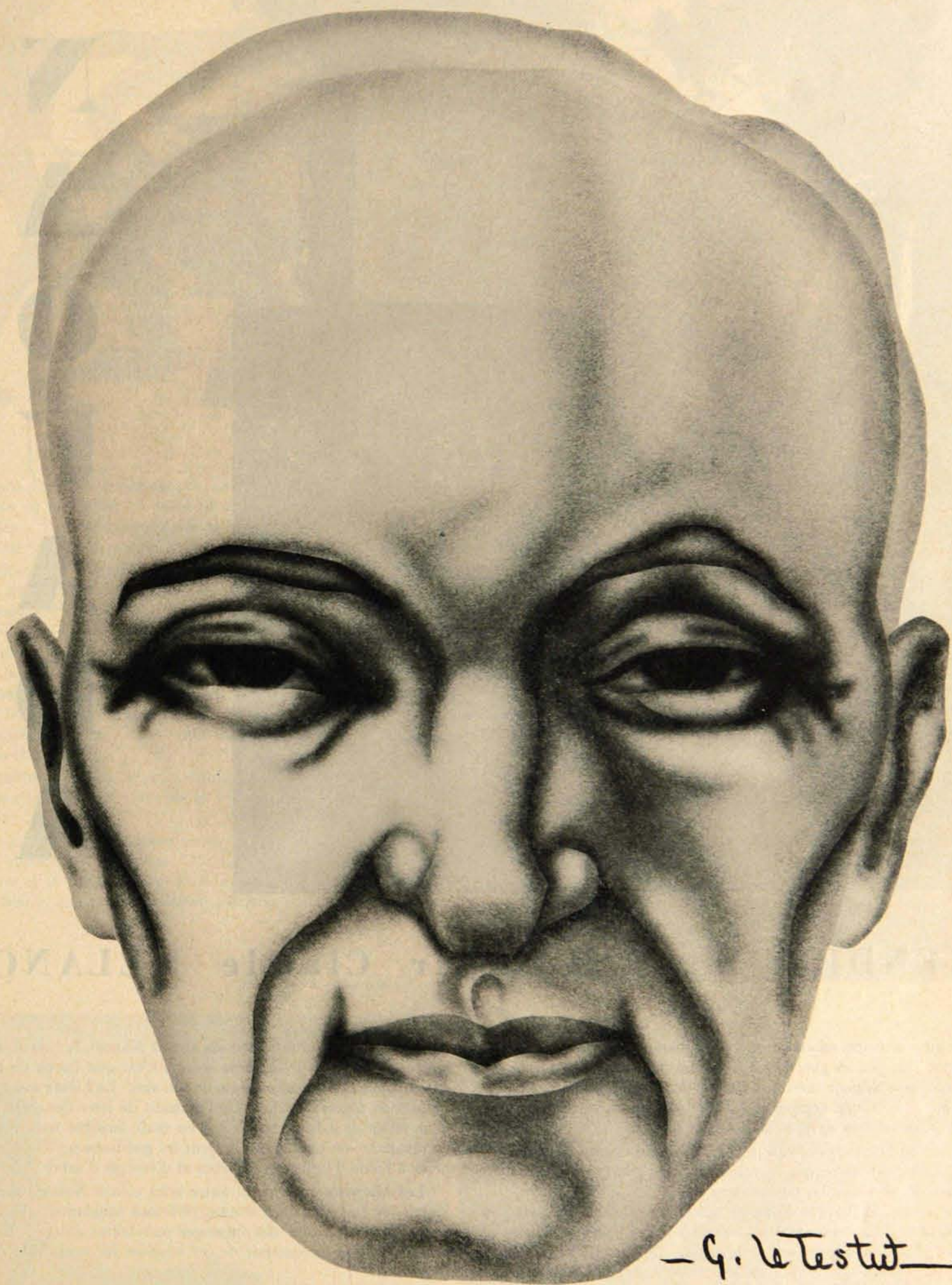
Le frère qui le soignait, au début de sa dernière maladie, avait coutume de s'agenouiller près de son lit autant par vénération que pour mieux entendre son patient. Un jour, Frère André s'en aperçut et le fit immédiatement relever, choqué dans son humilité de cette marque de respect.

Voici un de ses derniers mots, indice d'une préoccupation toute religieuse: "Comme ils ont tort ceux qui attendent la dernière heure pour se convertir!"

Comme tout ce que la terre compte de grand paraît petit auprès de ces géants dont toute la vie est consacrée à se faire ignorer.

Puissions-nous tôt avoir le droit d'invoquer le Frère André comme notre premier saint spécifiquement Canadien.

Jamais autant qu'aujourd'hui n'avons-nous eu autant besoin de tels paratonnerres pour couvrir notre indigence spirituelle.



CONTRE 25 SOUS EN TIMBRES, LA REVUE MODERNE ADRESSERA UNE REPRODUCTION DE CE DESSIN, FINI SEPIA, SUR PAPIER DE LUXE.

ONAOUADA

LÉGENDE DE PERCÉ, par Claude MELANÇON

ON était au printemps, saison consacrée au mariage chez les Indiens de Percé. Les jeunes guerriers à qui leurs prouesses à la guerre et à la chasse avaient mérité d'allumer leurs propres feux, s'étaient mis en quête d'une compagne. Déjà, plusieurs avaient payé la dot de maïs, de poisson séché et de peaux de castor.

A la source où l'on puisait l'eau pour la tribu, au champ de maïs, autour des pilons de pierre qui servaient à broyer le grain, c'était l'unique sujet de conversation des femmes.

Seule Onaouada, la Blanche Mouette, fille unique du chef Wokwis, restait indifférente. Sa conduite était inexplicable. Elle avait refusé d'épouser les plus braves guerriers de la tribu. N'kum, le héros de vingt combats, N'kum, que le chef avait désigné au conseil pour être son successeur, s'était vu, à sa honte, éconduire comme les autres.

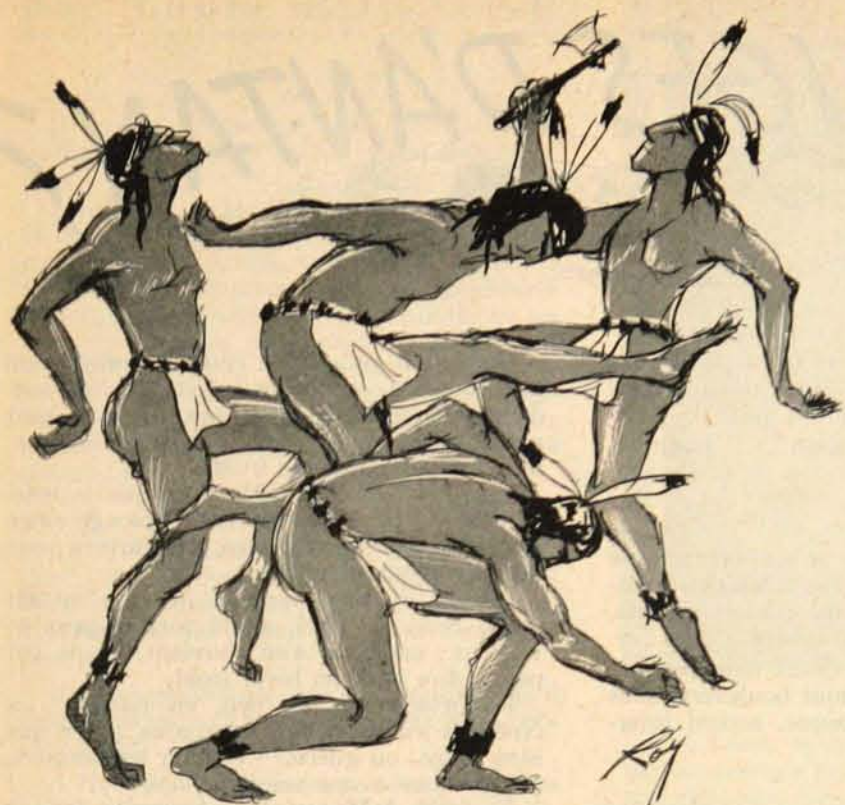
Wokwis se désolait. Les anciens le blâmaient de ne pas imposer à sa fille un guerrier de son choix, comme le lui permettait la coutume, et Onaouada menaçait de se tuer sous ses yeux s'il forçait sa volonté. Le vieux chef hésitait entre son orgueil et son amour paternel.

Maintes fois il avait interrogé la Blanche Mouette sur ses sentiments, mais jamais il n'avait pu en obtenir de réponse satisfaisante.

La vérité, c'est que Onaouada aimait Natawi, le Lièvre, et en était aimée. Si elle tenait la chose secrète c'est que l'aveu de cet amour eût entraîné la mort immédiate de son ami. Le Lièvre avait mauvaise réputation parmi la tribu. On l'accusait de jeter des sorts. Un malheur affligeait-il la bourgade ? il en était aussitôt tenu responsable ; en revanche, on oubliait facilement les guérisons qu'il opérait chaque hiver à l'aide d'infusions d'herbes et d'écorces d'arbre.

Les Micmacs avaient un autre grief contre Natawi : il ne suivait jamais les guerriers dans leurs expéditions sanglantes. Tout au plus consentait-il à porter des messages aux tribus alliées. La rapidité avec laquelle il s'acquittait de ces missions lui avait valu ce nom de Lièvre.

Son agilité n'avait d'égale que sa force. Les Indiens tout en le détestant avaient appris à le respecter depuis le jour où ils l'avaient vu lutter avec un énorme ours noir et le terrasser. Leur étonnement avait été à son comble quand, un peu plus tard, ils virent l'ours, apprivoisé par Natawi, suivre son maître comme un chien. Cet exploit les avait confirmés dans leur croyance que le Lièvre était sorcier.



Onaouada partagea les préjugés de sa tribu jusqu'au jour où, dans la forêt, elle vit le Lièvre. Il lui avait souri mais n'était pas venu à sa rencontre. Pourtant, lorsqu'elle se retira, elle eut la certitude qu'un homme la suivait et que cet homme était le Lièvre.

Cette poursuite discrète ne lui déplut pas: Natawi était beau, il lui avait paru nullement féroce, plutôt différent des autres Indiens, et une sympathie mystérieuse, éprouvée en le voyant, avait dissipé tous ses préjugés. Elle retourna dans le bois, le lendemain.

Le Lièvre paraissait l'attendre. Il avait attaché son ours au tronc d'un bouleau qui pliait sous les efforts de la bête pour se libérer et s'était assis sur la mousse. Onaouada vint s'accroupir à quelques pas devant lui. Ne sachant que se dire, ils restèrent ainsi à se regarder jusqu'au soleil couchant. Leurs yeux exprimaient leurs sentiments, très simples et très naïfs.

La Mouette Blanche revint régulièrement à ce rendez-vous. Chaque fois elle s'asseyait plus près et Natawi savait qu'elle lui était fidèle.

Un jour elle déposa à ses pieds un sac à tabac brodé de ses mains. C'était un cadeau de fiançailles. Le Lièvre enleva son collier de griffes d'ours et le passa au cou de la jeune fille. Puis il l'entraîna dans sa demeure, une caverne habitée autrefois par l'ours qu'il avait apprivoisé.

C'est là que peu de jours avant la grande cérémonie du mariage Onaouada et Natawi s'épousèrent selon le rite indien, à l'insu de toute la bourgade. La Blanche Mouette, comptant tout expliquer à son père quand elle ne serait plus menacée d'épouser N'kum, ne retourna pas auprès des siens. Le Lièvre l'assurait que leur retraite était sûre.

Il se trompait. Inquiet de sa fille, Wokwis rassembla ses guerriers et organisa une battue. Ce fut N'kum qui releva la double piste des jeunes gens et mena la bande à la caverne. L'entrée en était gardée par l'ours de Natawi, mais depuis son servage la bête était devenue couarde. En voyant cette troupe armée, elle n'eut que l'instinct de se dérober aux lances qui la menaçaient en grimpant sur la corniche qui surplombait l'entrée de la caverne.

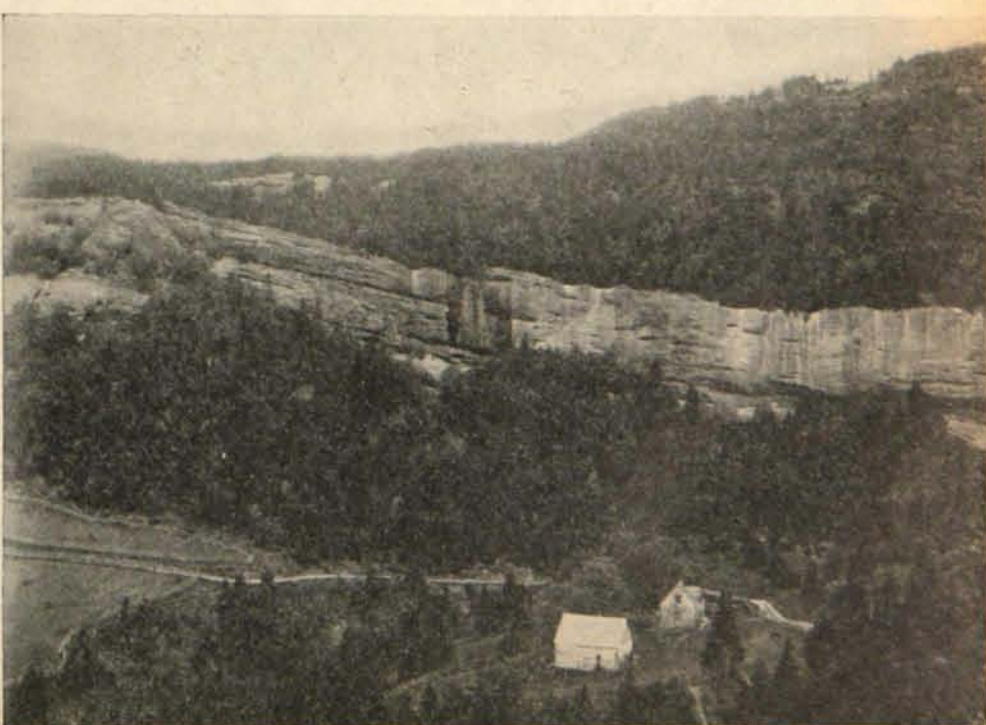
Le chemin étant libre, la bande allait se précipiter, quand une grosse roche, minée par l'eau, céda sous le poids de l'ours, entraînant à sa suite toute une avalanche qui bloqua complètement l'entrée. N'kum qui, dans sa hâte de venger sur le Lièvre l'injure reçue d'Onaouada, s'était trop avancé, disparut sous l'amas de terre et de roches.

Ainsi finit l'idylle d'Onaouada et de Natawi, qui connurent la mort aussitôt que l'amour et dont le vieux chef Wokwis, porta le deuil en vermillon, après leur avoir pardonné.

La caverne murée dans laquelle ils reposent s'aperçoit encore de la mer et cette fausse entrée en forme de portail, ainsi que deux énormes rochers en forme de tour, ont fait donner à la Montagne le nom de Donjon.



Photos du Canadien National





OÙ SONT LES NEIGES D'ANTAN?



"J'CRÉ ben, m'sieu, qu'c'est c'te sacrée guerre qui a tout chambardé, jusqu'au temps!... Y a pu à y comprendre rien!..."

C'était le 13 janvier, place Jacques-Cartier. La plupart des habitants avaient ôté capots et mitaines; ils étaient en blouse. Il faisait, un temps superbe, comme au printemps. Un soleil clair dorait magnifiquement le vieux Montréal, sombre et triste.

Celui qui venait de parler, un paysan dans la soixantaine, un ancien Canadien pareil à ceux de Ph.-A. de Gaspé, avait l'air revêché. Grand et sec, large d'épaules et encore droit, il portait une forte moustache grise dont les pointes retombaient aux coins de la bouche, et qui barrait durement sa figure osseuse, couleur de terre. Ses yeux à moitié cachés derrière des sourcils broussailleux presque blancs, avaient des reflets de malice.

Une blouse épaisse et noire, tachée de boue, que les années avaient verdie par places; une grosse calotte ronde, en forme de bonnet; puis une salopette bleue, savatée et rapiécée aux genoux, et de lourdes bottes malouines: tel était son accoutrement.

Le bonhomme avait le geste brusque, la voix forte et rauque. On eut dit qu'il était venu au monde *en diable*; qu'il gardait une dent à sa défunte mère. Mais, sous son écorce rustique, — rugueuse comme celle du hêtre, — on devinait vite un cœur d'or, bon comme le bon pain de froment. Oui, ma foi! le vrai type de Baptiste, tel que l'a buriné, de façon durable, l'auteur des *Anciens Canadiens*, et, plus près de nous, celui de *Maria Chapdelaine*!

Le bonhomme sortit sa blague, puis sa pipe de plâtre, (elle était noire comme... une conscience de damné;) la bourra, l'alluma; et, tout en tirant de fortes bouffées, se mit à

me parler, avec chaleur et force gestes, des hivers de son temps, qui "étaient autrement plus *toffes* que ceux d'aujourd'hui!"

— "C'est sans comparaison!..." lança-t-il en manière de conclusion.

* * *

Décidément, les années se suivent mais ne se ressemblent pas, particulièrement, semble-t-il, sous le rapport du climat; et cela, surtout, depuis quelques années.

C'est à croire, comme disait mon paysan, que la Grande Guerre a tout bouleversé sous le ciel: politique, économique, accord international, température...

Vous souriez?...

Hé! pardi! des gens sérieux et renseignés — espèce rare — n'affirmaient-ils pas, en 1920, que la cause de l'influenza — la grippe espagnole, comme on disait — était attribuable, pour une bonne part, à la raréfaction de l'oxygène de l'air dont les quantités prodigieuses de gaz répandu, dans l'atmosphère durant la guerre, avaient absorbé ou détruit une partie?...

De même, la guerre de 1914 a bien pu influencer sur le temps, mêler les saisons, les déplacer!... Mon bonhomme n'a peut-être pas tout à fait tort. Les vrais savants ne sont pas toujours ceux qu'on pense. Et, l'Imitation le dit: "Un humble paysan qui sert Dieu est fort au-dessus du philosophe superbe qui, se négligeant lui-même, considère le cours des astres."

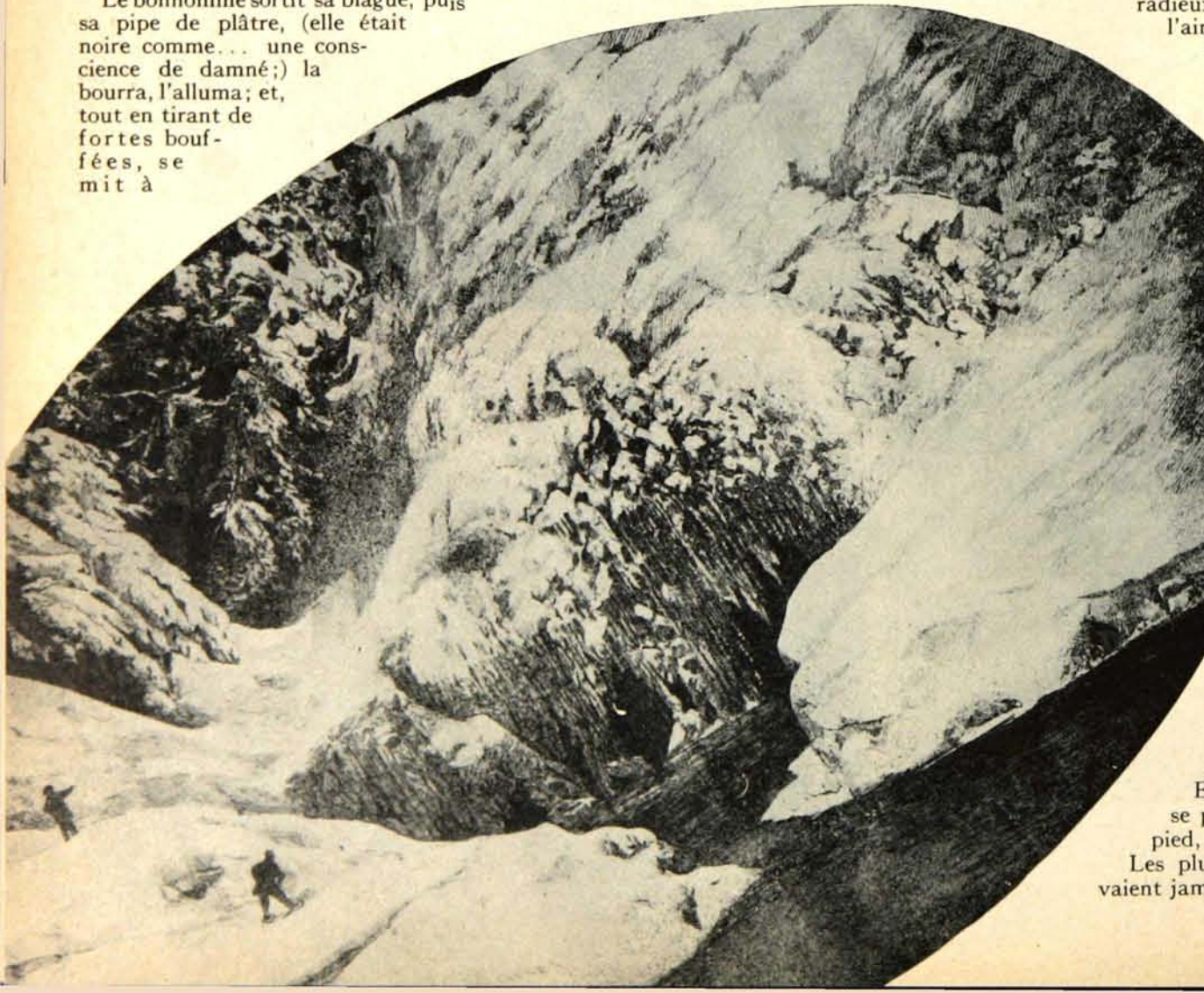
* * *

Et pendant qu'au Canada, au pays de Québec, c'était, encore une fois, comme au printemps; pendant que les champs apparaissaient nus, les montagnes douces, le ciel radieux... que des croassements traversaient l'air... pendant ce temps, dans des pays chauds, — Floride et Californie par exemple — c'était des *bordées* de neige à tout ensevelir, des froids à fendre les pierres, et à faire crever — comme des... crapauds soufflés — les habitants de ces régions, mal adoptés aux rigueurs boréales.

L'Espagne, l'Italie, la France, ont elles aussi, depuis plusieurs années, eu la visite des hivers canadiens. Les gazettes nous ont assez, il semble, corné les oreilles, avec les rapports des misères, des accidents, des morts même, causés là-bas par les fortes chutes de neige et les grands froids inusités. Et à Los-Angeles (Californie), le 13 janvier dernier, des personnes n'ont-elles pas, dans des circonstances tragiques, trouvé la mort... "alors que" disaient les dépêches, "le mercure était à deux degrés sous zéro."

Même qu'à Paris, en 1928, — sauf erreur, — la Seine s'est couverte d'une belle couche de glace. Absolument comme notre majestueux St-Laurent, entre Lévis et Québec, entre Montréal et Longueuil, par les hivers les plus durs! Et les Parisiens, cet hiver-là, pouvaient se promener sur la Seine, s'y promener à pied, au clair de lune, avec leurs *belles*... Les plus vieux parmi les vieux, à Paris, n'avaient jamais vu ça!...

Et pendant qu'au Canada, au pays de Québec, c'était, encore une fois, comme au printemps; pendant que les champs apparaissaient nus, les montagnes douces, le ciel radieux... que des croassements traversaient l'air... pendant ce temps, dans des pays chauds, — Floride et Californie par exemple — c'était des *bordées* de neige à tout ensevelir, des froids à fendre les pierres, et à faire crever — comme des... crapauds soufflés — les habitants de ces régions, mal adoptés aux rigueurs boréales.



Hivers d'aujourd'hui, hivers d'autrefois: quelle différence!... Le jour et la nuit, parbleu!

Les hivers qu'ont, jusqu'à date, vus les 20-ans, et leurs cadets, ces hivers n'en sont pas: ils n'ont, à dire vrai, que le nom!... Ah! si nos grands-pères, si le père Chapdelaine et ses contemporains, si tous ceux-là, en un mot, qui vivaient avant nous! Ah! s'ils revenaient à la vie,... comme ils resteraient le bec à l'eau!... Ils ne s'y reconnaîtraient plus! Ils ne reconnaîtraient plus le Québec, — leur pays! Ils se croiraient démenagés en pays chauds!...

Ah!... ils étaient terribles, les hivers d'antan! Ils commençaient tôt, bien avant la Toussaint, parfois; ils faisaient leur temps, duraient de six à huit mois; et c'en était de vrais!...

Il ne se passait pas une semaine sans qu'il neigeât; et dans ce temps-là, croyez-le ou non, il neigeait... à pelletées!

A Noël, souvent bien avant, les campagnes étaient littéralement ensevelies; dans les villages, un peu partout, on pouvait voir des bancs de neige — des montagnes blanches — qui cachaient des granges entières, qui s'élevaient plus haut que les plus hautes maisons.

Il serait osé d'affirmer, avec ce loustic, qu'"il y avait de la neige si haut, que les habitants attachaient leurs chevaux aux coqs des clochers;" mais, ce qui est vrai, c'est que certains hivers, dans certains villages, les p'tits gars de l'école, en revenant à la maison, se faisaient un jeu — tout en se tirant des p'lottes de neige — de prendre entre leurs mitaines les fils du téléphone. Ça, par exemple, c'est la... vérité vraie !!



Des bancs de neige... Mais il y en avait devant presque toutes les portes!... Pour entrer chez eux, bien des gens devaient franchir un tunnel froid, glacé, où la pâleur des parois faisait un brin de jour...

Bien des maisons avaient — du côté du chemin — leurs fenêtres complètement bouchées. Et dans les vergers, ça et là, les arbres disparaissaient jusqu'à la tête, et semblaient (oui, c'était bien l'impression!) d'étranges squelettes qui sombraient, qui s'enfonçaient désespérément dans une mer-fantôme...

Dans les champs, comme de raison, les clôtures grises ne se voyaient pas, les grosses roches non plus. Celles-ci, on pouvait les deviner, à cause des grandes bosses qu'elles faisaient sur la vaste surface blanche.

Tout était blanc, blanc... sous le ciel immense: le chemin, les toits, le tour des bâtisses, les champs, les côteaux, tout!... Seules les montagnes, au fond de la plaine, gardaient des traces de bleu; et seuls les sapins, sur les côteaux, avaient des rayures noires. A part ça, c'était partout du beau blanc; du blanc pur, intense, éclatant; du blanc en couches profondes!

Car les bordées tombaient dru, en ce temps-là! Ah! cré baguette!... Et ça durait trois, quatre, cinq jours!... Quand le ciel se mettait à neiger!... A chaque bordée, il en tombait plusieurs pouces; deux, trois pieds: un vrai déluge, quoi!... Les routes se remplissaient à pleines clôtures; les balises en avaient jusqu'au cou! Et, imaginez ce qu'on en arra-

(Suite à la page 25)



VIEUX COMME LE

MONDE



L'édition 1915-16 du club Canadien: 1ère rangée en haut, de gauche à droite: "Neway" Lalonde, gérant; G. W. Kendall, trésorier; U. P. Boucher, président; Nap. Dorval, secrétaire, et Didier Pitre. Seconde rangée: Louis Berlinguette, Amos Arbour, Jack Laviolette; au centre: Georges Vézina; Bert Corbeau, Goldie Prodgers, Howard McNamara; dernière rangée du bas: S. Newsworthy, Sken Ronan, G. V. Poulin et A. Oulmet. Enfin au centre supérieur: la coupe Stanley et au bas: la coupe O'Brien.

... PAR

GABRIEL LANGLAIS



Ce bas-relief a été découvert à Athènes, en l'an 514 av. J.-C. Il représente des jeunes Hellènes "pursant" la balle de hockey que nous avons lieu de croire antique...

LE HOCKEY "VIEUX-JEU" COMME LE MONDE

CE qu'il a fallu en remuer de la poussière et des pape-rasses pour retracer dans la nuit des temps, l'histoire ancienne du hockey!

Depuis que nos mères ont quitté la tunique ample pour se parer des atours du "bustle", et revenir aux jupes courtes, il s'est fondu bien de la glace sur la patinoire du temps! Voici, dans toute son ingénuité, ce que l'imprimerie a gravé en noir, sur le blanc du palimpseste ou du papier contemporain, sur l'histoire du hockey et de ses inséparables compagnons, les patins.

Il n'est pas exagéré de dire que le hockey est un jeu aussi vieux que le monde, puisque le Larousse du XXème siècle et "The Britannica Encyclopoedia", avec nombre d'auteurs sont là pour étayer cette affirmation de leur précieux témoignage. On jouait au hockey en l'an 514 avant le Christ!

Avant d'entrer dans ces détails, toutefois, il convien-drait de définir le hockey. Larousse nous dit que c'est "un mot anglais signifiant crosse. Jeu qui nous est venu d'Angleterre vers la seconde moitié du XIXème siècle et qui semble être une modification de nos vieux jeux français de la crosserie, de la croche et du gouret."

Il est évident qu'il s'agit du hockey sur pelouse, si populaire en Europe, et qu'il ne faut pas le confondre avec le hockey sur glace qui se joue chez nous; ni lui donner l'appellation de gouret qui est "une sorte de jeu de mail" qui se pratique encore en France et qui offre bien des ressemblances avec le jeu moderne, le hockey. Si Larousse est plus que réticent sur les origines du jeu, The Encyclo-poedia Britannica en donne par contre une définition assez é-laborée: le "hockey est un jeu qui se joue avec une balle, en opposant deux équipes de joueurs qui se servent de bâtons en forme de crochets ou recourbés. L'objet des joueurs est de compter des points dans les buts de l'adversaire." Quant à la rondelle dont nous servons actuellement au hockey sur glace, elle serait née de la section de la balle ancienne, un peu comme Eve est née de la côte d'Adam. En fait d'origine c'est assez fantaisiste!



Une joute de hockey, vers 1883, au Victoria Rink de Montréal. Reconnaissez-vous des joueurs?

CHEZ LES ANCIENS ET LES INDIENS D'AMÉRIQUE

ON pratiquait ce jeu sous une forme assez primitive dans la Perse antique. Les Grecs en héritèrent des Perses pour le légier par la suite, aux Romains. Une découverte, en 1922, à Athènes, permet de croire qu'on jouait au hockey dans l'antiquité. Il s'agit d'un bas-relief (dont nous reproduisons dans ces pages la photographie) trouvé à même un mur construit par Thémistocle (514-449 A.C.) et qui représente six jeunes gens commençant une partie qui ressemble fort au hockey.

On y remarque toutefois cette différence avec le hockey sur pelouse que les bâtons sont recourbés par en bas, au lieu de l'être par en haut.

La même encyclopédie ajoute qu'on retrouve des traces de ce jeu en Amérique, tel que joué par les Aztèques. On croit même que la plupart des tribus sauvages d'Amérique pratiquaient ce sport, il y a 2000 ans. On sait de source certaine, que le jeu de crosse nous vient des sauvages.

Le Père Bourassa, dans un article qu'il publiait en 1931, dans l'Album-souvenir du collège Jean-de-Brébeuf, exprimait aussi la même opinion.

L'auteur va même jusqu'à rapporter, pour badiner sans doute, que notre grand-père Noé dans l'arche, lorsque commença le déluge, se serait écrié: "Si ça peut geler!..."

Et le Père Bourassa ajoute, que nous devons employer le mot hockey et non goret, puisque le goret, d'après lui, est une analogie du jeu de golf.

ET LES PATINS EUX!

POUR faire le saut, du hockey sur pelouse avec une balle, au hockey sur glace avec une rondelle, il faut se servir de patins. Alors le patin, lui d'où vient-il?

La documentation est extrêmement rare à ce sujet, et les lettres de créances du patin sont aussi originales que vraisemblables. C'est dans le "Manuel déraisonné de tous les sports" de Gabriel Timmory, humoriste français, qu'il est fait mention du patin et du hockey. C'est lui qui écrira, il faut prendre cela avec un grain de sel: "Que le hockey n'est pas un sport mais une infirmité passagère; les médecins nous enseignent différents moyens plus ou moins efficaces de la faire disparaître. Le meilleur traitement est le traitement par le mépris."

Timmory montre un meilleur caractère quand il étudie sérieusement, l'origine du patin: "Le patin, dit-il remonte à la plus haute antiquité. Les habitants du Nord cherchèrent un moyen de voyager rapidement dans leur pays que la neige recouvrait pendant la plus grande partie de l'année. D'abord, ils essayèrent de glisser sur la glace, en adaptant à leurs chaussures des arêtes de poisson. Les arêtes étant trop fragiles se rompirent. Mais le principe était trouvé. On leur substitua des mâchoires ou des tibias de rennes, de bœufs ou de chevaux. On taillait l'os, on le perçait à ses deux extrémités de trous destinés à laisser passer les courroies qui servaient à l'attacher. Ces patins avaient sur ceux d'aujourd'hui, l'immense avantage de ne jamais s'oxyder... On en expose encore quelques-uns dans les musées."

Timmory ajoute que ce sont les Hollandais qui inventèrent le patin vers le XIII^{ème} siècle. Dès le XIV^{ème} siècle, en 1395 exactement, une certaine Lydwine Brugmann faisait grâce à cet appareil perfectionné, une chute dont le retentissement fut assez considérable.

Elle devint, sous le nom de Sainte-Lydwine de Schiedam, patronne des patineuses.

LE HOCKEY SUR GLACE AU CANADA

AUSI difficile d'en retracer l'origine au pays qu'à l'extérieur. Le hockey sur glace, au Canada, est né on sait à peu près quand, mais ce n'est pas précis. On lit toutefois dans "The Encyclopaedia of Canada" de W. Stuart Wallace, édition 1936, que le "hockey est un jeu qui se joue sur une patinoire et qui oppose deux équipes de joueurs sur patins, se servant de bâtons, d'une rondelle, etc..."

On croit souvent, continue l'auteur, que le hockey est d'origine canadienne, mais cela n'est pas tout à fait exact.

Dans sa forme primitive, on connaissait ce jeu en Angleterre sous le nom de "bandy"; en Irlande sous celui de "hurley", (ce qui expliquerait qu'on appelle encore de nos jours les arbitres des "hurlers"), et en Ecosse, sous celui de "shinty".

Au Canada, il s'appelle "shinny", apparemment une corruption du mot écossais "shin-



ty". On a avancé que le jeu actuel s'était développé en Nouvelle-Ecosse, mais il est reconnu que le premier code du hockey a vu le jour, à Montréal, en 1889, à la suite de nombreux exercices tenus par des étudiants de McGill.

En 1890, on fondait "The Ontario Association". En 1892: "The Manitoba hockey Association"; et en 1914, la "Canadian Amateur Association" s'organisait pour contrôler le hockey amateur dans le Dominion.

En 1893, Lord Stanley, plus tard comte de Derby, faisait don d'une coupe à être disputée entre les équipes de tout le pays. Ce trophée contribua énormément au développement et au progrès du hockey, chez nous.

La première association de hockey professionnel au Canada, date de 1908, au moment où la glace artificielle rend le hockey plus facile parce qu'il n'est plus soumis aux contingences de la température. Des innovations nombreuses, telles que la réduction du nombre des joueurs de chaque côté, et la passe-avant de derrière la ligne bleue, ont fait du hockey un des sports les plus rapides qui soient.

Lors d'un banquet donné aux anciens élèves du Collège Ste-Marie, en 1922, le Père Louis Lalonde, alors recteur, confirmait l'opinion que le hockey a pu avoir des origines indiennes. Il déclarait à l'occasion que les Indiens jouaient en patins à la crosse, ou à ce qu'ils appelaient le "baggataway".

Le Père Lalonde attribue au collège Ste-Marie l'invention du hockey sur glace par l'intermédiaire du "shinny". Lorsque venait l'hiver on dépouillait sa crosse de ses babiches que l'on métamorphosait du fait, en bâton

de hockey. Le shinny se jouait sur patins vers 1876, mais ce n'est qu'en 1879, au mois de décembre, qu'eût lieu à McGill, sous la tutelle de M. Smith, la première vraie joute de hockey. On la joua sur le fleuve.

LE FAMEUX CARNAVAL DE FÉVRIER, 1884

LES chroniques du temps lui ont fait une publicité monstre. On y parle de tout, de courses de toutes sortes, d'événements mondains de tout genre, mais on semble oublier un peu le hockey.

Cependant l'édition du 3 février du journal précité mentionne "qu'une partie de hockey sera jouée à Montréal à l'occasion du fameux carnaval d'hiver". Cette joute fut disputée sur une patinoire à ciel ouvert, improvisée sur le campus du McGill.

On patinait dans le temps, au "Victoria Skating Rink", rue Drummond, ou au "Montreal Skating club", fondé en 1859, sur la rue St-Urbain. Cela laisse entendre qu'on joua probablement au hockey bien avant 1879 à Montréal. Les annales rapportent aussi l'existence du "Crystal Skating Rink", au coin des rues Dorchester et Dominion Square et celle du "Prince of Wales Skating Rink", sur le champ de Mars.

LE CLUB DE HOCKEY CANADIEN

CETTE sèche nomenclature, toutes ces dates, nous ont fait oublier le hockey professionnel, celui qui nous intéresse particulièrement. Voici quelques notes sur les origines du club de hockey Canadien:

Le club Canadien existe depuis sa fusion avec le National qui le précéda, le 5 janvier, 1909. Il appert que George Kennedy en était le propriétaire — fondateur avec, plus tard, Napoléon Dorval. La seule partie que le Canadien joua cette année-là, il la gagna 7 à 6 contre le Cobalt. Herbie Clarke compta le point décisif pour les Habitants. L'alignement du Canadien était alors le suivant:

Buts: Catarinich Point: Jack Laviolette
Cover-point: Didier Pitre
Rover: Newsy Lalonde Centre: Décarie
Aile dr.: Bernier Aile ga.: Poulin

Comme c'était l'heureux, le bon vieux temps! L'été, les beaux se promenaient en compagnie de leurs belles, sur la sellette de cuir "repoussé" d'un tandem. Et l'hiver,



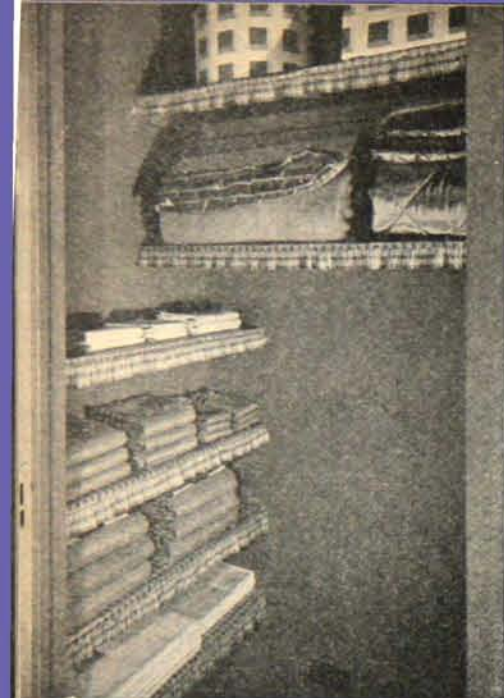
mademoiselle ou madame, la tête perdue dans un immense chapeau orné de plumes d'autruche, les mains serrées dans le baril d'un manchon ridiculement petit ou "titaniquement" grand, et les petons dorlotés par la chaleur d'une bottine de feutre, accompagnaient monsieur à la partie de hockey.

Le héros du temps, celui que ces dames allaient applaudir était le fameux "Newsy" Lalonde (d'où son nom) qui, de 1910 à 1917, voire jusqu'à nos jours, fit parler de lui en première page des journaux tous les jours. On peut retrouver dans le "Anna Gardens weekly", un article d'une page, sur Lalonde, accompagné d'une photo sous laquelle on y lit: "The great and only Newsy". Edward Newsy Lalonde, le plus grand joueur de hockey et de crosse que le Canada ait produit.

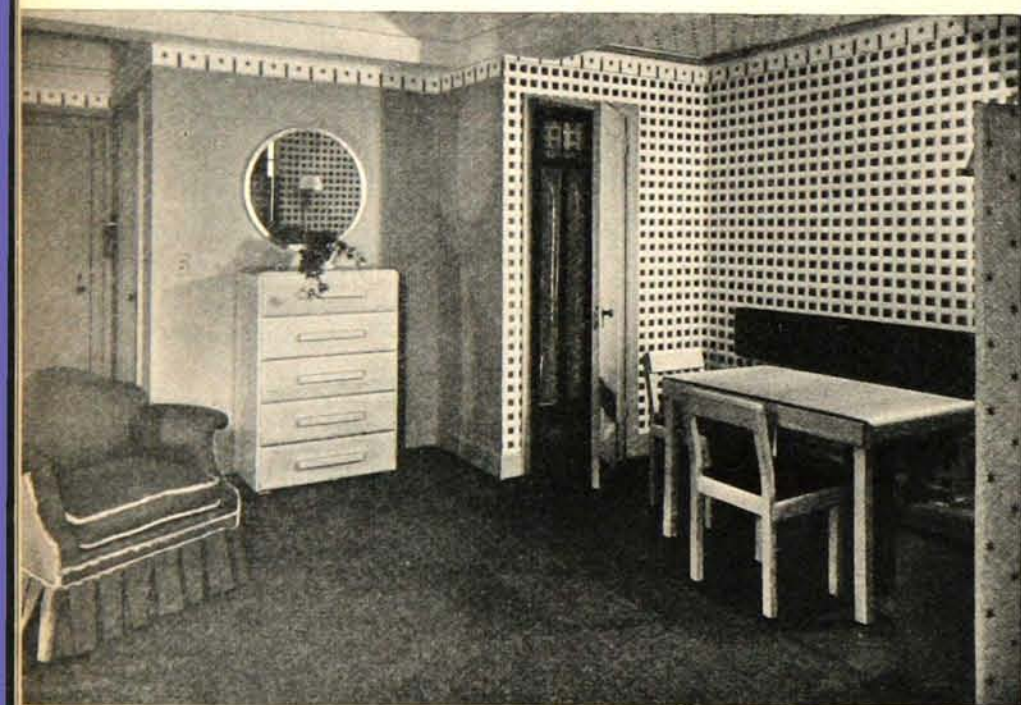
(Suite à la page 23)

CÉLIBATAIRES

AYEZ UN CHEZ-VOUS
CONFORTABLE ET
« « « « MODERNE



A gauche, le placard avec tablettes pour couvertures, boîtes, sacs de voyage.



Un papier-tenture, genre treillis, décore la partie de la salle à manger et semble la séparer complètement du reste de la pièce dont les murs sont recouverts d'un papier gris-beige. Le tapis est bleu et l'ameublement d'érable "blond".

CLICHÉS DU DELINEATOR



TOUT de suite, la pensée se présente en point d'interrogation. Qu'est-ce que cela? Simplement ce qui peut être utile à tous, puisque chacun crée l'atmosphère de sa maison et que, plus que jamais, chacun cherche à l'adapter aux modes nouvelles, aux idées modernes, pour s'entourer d'un confort reposant et pratique.

Trouver un appartement aux dispositions modernes, le choisir pour en faire le cadre d'un intérieur agréable, y imprimer le cachet de sa personnalité, c'est bien là le désir de la plupart de ceux et celles qui vivent seuls, et qui ont le goût du chez-soi attrayant.

L'installation des célibataires — puisque nous écrivons pour eux — doit évidemment



Le jour, les couvertures, les oreillers, sont enfermés dans une petite armoire construite à une extrémité du divan, et faisant pendant à la bibliothèque de l'autre extrémité.

Rien ne manque pour un repos prolongé, un jour de congé: cabaret de lit pour le déjeuner, les journaux sur la table, le téléphone à la main. Le sommier et le matelas, excellents, font de ce divan un bon lit pour la nuit.

ment être au diapason de leur vie. C'est donc la disposition de leur esprit qui en détermine le décor. Selon qu'il est harmonieux ou négligé, l'arrangement des pièces dispose à la gaieté ou à l'ennui. On s'y trouve ou bien ou mal, car si l'une rend la vie intéressante, l'autre déprime.

Il n'est pas tant question, ici, du montant d'argent dépensé, comme du soin apporté au choix de tout ce qui doit, pour ainsi dire, s'incorporer à la vie intime. Une seule pièce, avec cuisinette et chambre de bain, peut résoudre tous les problèmes qu'ont à envisager les célibataires, si cette pièce est pourvue d'une garde-robe de bonne grandeur et, au moins, d'un ou deux placards. Avec une bibliothèque ou quelques rayons pour les livres, le téléphone à la main, des fenêtres bien éclairées pour le jour et de bonnes lumières pour le soir, le chez-soi a du charme.

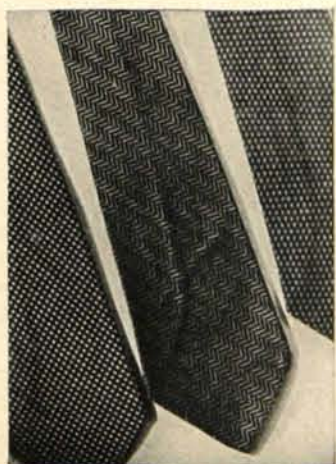
Le goût et le jugement sont de première importance dans l'organisation d'un appartement de célibataire. La simplicité est toujours de bon ton et accommode le plus modeste budget. Tout ce qu'il faut éviter, c'est de ne pas gâter l'harmonie de l'ensemble, tout en lui conservant un cachet d'originalité. Il faut nécessairement vivre dans une ambiance plaisante et réconfortante pour se maintenir, non seulement en parfaite santé physique, mais encore en état d'accomplir le travail de chaque jour avec bonne humeur et satisfaction. Il faut que le confort du chez-soi soit un repos, qu'il permette la détente qui répare les forces.

Un divan où se mêlent, selon le cas, la gamme amusante des satins et des soies, la chaude couleur des velours ou la note sobre du cuir, fait toujours bonne figure au milieu du pan d'un mur et ne nuit pas à l'esthétique de la pièce. On peut le surmonter d'une tablette et en fermer les extrémités avec des bibliothèques. On y place, alors, une lampe, un plateau de fruits, quelques bibelots. C'est une disposition commode et pratique, en même temps qu'une installation de tout repos pour la lecture ou le farniente, si la vie mouvementée du jour laisse des minutes de liberté à quelques célibataires privilégiés. Le téléphone à portée facile permet d'amicales conversations sans se déranger, et on n'a qu'à tendre la main pour prendre sur la table les revues, les journaux et les différents objets indispensables aux fumeurs. Une des bibliothèques de bout peut être utilisée



A gauche: trois genres classiques de chaussettes. Audessus: deux chemises avec cravates dont l'une, à motifs de petits carreaux, est très nouvelle, et l'autre à rayures fines d'un grand chic.

Les rayures à bandes larges et les pois sont toujours de bon goût quand il n'y a pas d'exagération.



Modèles aux couleurs variées, mais pas trop prononcées; se portent avec la flanelle et le tweed.

Cravates de soie très en vogue pour la ville.

Les motifs baroques et les dessins compliqués ne sont pas à leur place dans une garde-robe masculine de bon goût.



comme armoire pour les couvertures, les oreillers, et dans ce cas, elle doit être pourvue d'une porte.

Dans l'appartement aménagé tel que le représentent nos illustrations, il n'y a aucune confusion, aucun encombrement. Il y a de l'ordre, de la précision de détails, de l'espace. Le coin, que l'on pourrait appeler la salle à manger, ne comprend que la table, deux ou trois chaises et un banc confortable fixé au mur. Mais quand la table est dressée avec sa porcelaine aux couleurs vives, sa verrerie aux tons doux, ses chandelles et quelques jolis accessoires, l'hôte célibataire se sent en appétit et, s'il y a des convives, personne ne manque d'entrain. Puis, combien facile est le rangement de la garde-robe et du placard où il y a une place pour chaque chose, ce qui est très intéressant pour la patience des célibataires!

Les tentures d'un vivoir, qui sert aussi de chambre, doivent être assez épaisses pour atténuer la lumière au besoin.

La commode, qui occupe une place du meilleur effet, à l'avantage de tiroirs assez profonds et nombreux pour être d'une véritable utilité. Il est facile d'y ranger chaussettes, chemises, cravates, mouchoirs et cols.

Ici encore la mode a son mot à dire. Si une maman ou une sœur se chargent d'acheter les cravates du fils ou du

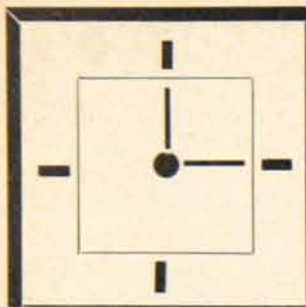
frère célibataire, il faut d'abord qu'elles sachent qu'un patron attrayant à la verge, est souvent trop gros ou trop prononcé pour le petit triangle visible à l'encolure du gilet. Cet espace est si restreint que la meilleure pratique est d'éviter les contrastes et d'assortir la couleur dominante de la cravate à celle du complet. Les couleurs unies sont presque classiques et les petits dessins conventionnels sont toujours de bon goût. Cette règle n'est pas sans exception, bien qu'elle soit du plus heureux effet avec les complets foncés. Les contrastes sont souvent jolis avec la flanelle grise, unie, et même avec les tweeds. Ne pas oublier que pour qu'une cravate tombe droit et que le nœud se fasse bien, elle doit être taillée sur un bon biais.

Il y a maintenant des cravates de fabrication domestique canadienne qui n'ont rien à envier aux tissus les plus élégants et qui devraient avoir leur place dans toute garde-robe masculine.

Tant qu'aux chemises, les blanches ne sont pas d'un choix intéressant; il est préférable qu'elles rappellent la couleur du complet, mais d'une nuance plus pâle.

Dans un chez-soi ainsi adapté aux modes nouvelles, aux idées modernes, un célibataire trouvera la vie intéressante et une ambiance reposante.

MARJOLAINE



D'UNE HEURE
A L'AUTRE

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Par ROGER OUIMET



anglais fabriquent, à l'usage des bébés, des masques à gaz... Les étrangers trouvent en Espagne un terrain d'entente (peu cordial) qu'ils transforment en champ de bataille... On prépare un peut partout des pactes contre la guerre, et la course aux armements prend une allure de chasse à courre...

Excellentes nouvelles, nouvelles rassurantes pour les humains doués de sens politique qui ont fondé la Société des Nations! Il faut avouer cependant que le dictateur de l'Italie et le petit ami d'Hitler ne se sont point fait de mal, puisque leur assaut avait lieu dans une salle d'armes; que le premier-ministre, quand il dine met de côté tous ses instincts belliqueux, et que monsieur Godbout est incapable d'une vraie faute de français. Quant à l'actrice, plus célèbre par ses envolées trans-américaines à la poursuite de son cher décafé, que par son talent théâtral, elle pourrait bien revenir sur sa décision lorsque la réclame lui aura rapporté suffisamment. Les femmes ont de ces privilèges...

Ne nous alarmons pas: notre continent a perdu le sens des conquêtes, et seuls, les "gangsters" savent nous donner une vague idée de l'avantage des armes à feu sur les arguments oraux. Chez-nous, d'ailleurs, point n'est besoin d'une mitrailleuse ou d'un fusil de chasse légèrement raccourci: un simple "accident" vous tue son homme avec certitude, sans comporter l'ennui judiciaire des exécutions trop tapageuses.

Pour revenir aux bébés anglais (en parlant des grandes races) nous ne comprenons pas encore le but du gouvernement de notre belle-mère patrie (avec un trait d'union, ne l'oubliez jamais!). En effet, pourquoi faire sentir à ces pauvres petits êtres sans défense toute la noirceur de leur infériorité? Le cycle de leurs jouissances enfantines est tellement restreint que cette éducation mécanisée de l'odorat aura sans doute des suites fâcheuses. Plus tard, lorsqu'ils auront quitté les rangs des impubères, ils ne pourront pas distinguer avec certitude les odeurs de Londres des Parfums de Paris! Autre marque de civilisation en train de disparaître!

Civilisation! quel mot difficile à définir, en ce siècle de progrès! Aux yeux de monsieur Zaharof, (s'il n'avait pas déjà subi le sort de ceux qui se sont égorgés pour lui) la civilisation aurait

évidemment un aspect martial. Le brave homme, au déclin de sa vie, avait dit-on fait installer dans ses appartements les postes de T. S. F. les plus modernes. Et le soir, du fond de sa retraite, il captait les ondes sonores venues de tous les coins de l'univers. Lorsque, par hasard, la radio "crachait" un peu fort, la figure du grand fossoyeur s'illuminait. Avec une émotion facile à imaginer, il s'écriait souvent: "Ecoutez la voix de mes canons"... Frontenac eût aimé cet homme-là!

Comme on s'éloigne vite des vastes concepts philosophiques: l'idée de civilisation, jaillie à brûle pourpoint sous notre plume, éveille maintenant le souvenir de celui qui a failli contribuer à l'effacement de l'esprit humain. C'est probablement de cette manière que se bâtissent des châteaux en Espagne. Car le rêve du grand Sir Basil s'y continue dans un ciel de mitraille. Si l'on y songe, il y a très peu d'Espagnols parmi les combattants: à tel point qu'on a prêté aux indigènes l'intention de déclarer un armistice, pour laisser le champ libre aux bellicérants vraiment sérieux. Ce rôle de spectateurs convient admirablement aux habitants de l'ancien royaume des Asturies, qui n'ont jamais pu se passer de courses de taureaux et autres amusements du genre... Ceci nous ramène à la Société des Nations, dont fait partie, sans aucun doute, un corps imposant de chanoinesses presbytériennes et méthodistes, auxquelles les animaux sont plus chers que les humains, et qui se nomme la "Société protectrice des animaux". En

Angleterre, comme on n'est pas très ferré en matière de distinctions subtiles, cette agglomération de vierges impénitentes spécifie qu'elle n'a cure des animaux parlants, mais qu'elle protège uniquement les "dumb animals". N'oublions pas cependant que l'adjectif "dumb" souffre plus d'une traduction, et qu'il signifie, entre autres choses "idiot, crétin, sot, niais, bête..." Voilà une explication assez plausible du bien fondé des conférences de Genève!

Trêve de plaisanteries: nous voulions simplement démontrer que si la tauromachie avait été supprimée, selon le désir de nos chastes protectrices des animaux "muets", l'Espagne n'aurait pas consenti aussi facilement à prêter son sol aux étrangers pour qu'ils s'y cassent la... figure à leur aise. Et l'équilibre européen courrait un grave danger de rupture, sans cette soupape de sûreté.

Mais nous n'aurons pas de guerre, c'est entendu. Le Canada n'a pas été colonisé pour rien, que diable! Nous sommes, avec la Finlande, l'Albanie, la principauté de Monaco et la république d'Andorre le pays le plus pacifique de la terre. Nous montrons l'exemple à l'Europe, en lui faisant les gros yeux lorsqu'elle paraît sourire. Nous n'avons pas d'armée, nous; notre flotte ne compte que quatre garde-côtes; le fort de Chambly, la citadelle de Québec et le Mont-Royal sont nos seuls moyens de défense, sans compter la magnifique force d'inertie que nous

empruntons à leur ombre tutélaire. Imitiez-nous, messieurs les Allemands; et toi Mussolini, regarde notre frontière, longue de trois mille milles, qu'aucun être humain n'a jamais osé franchir sans demander la permission aux autorités. Vous avez là toute la clef du succès en pacifisme. Signez ensemble un nouveau pacte, vous engageant à respecter celui que vous venez de violer; limitez à quatorze pouces le calibre des canons dont vous vous servirez... seulement contre les bandits et les corsaires; entendez-vous pour que les gaz méphitiques ne viennent jamais troubler de leur parfum suspect l'atmosphère des engagements futurs. Mais, avant tout, gardez précieusement vos plumes, afin de signer dans un avenir rapproché, l'entente cordiale qui confirmera, ce traité déjà piétiné...

Les événements se succèdent avec une telle rapidité qu'il est presque impossible de les capter au passage. Depuis le commencement du mois de janvier, on dirait que notre planète est reprise par la frénésie qui l'agitait en 1929. Les valeurs font des cabrioles acrobatiques sur le tableau de la Bourse. La production des métaux et le rendement des mines augmentent d'une manière presque dangereuse. Les jumelles Dionne, et le duc de Windsor, jouissant enfin d'une paix méritée, il faut tout de même parler de quelque chose. Aussi, on ergote sur la longueur des traînes lors du prochain couronnement de notre nouveau, toujours Gracieux Souverain; on procède, avec solennité à l'ouverture du Parlement canadien. Les Communes, après une légère discussion de forme, dont tout le monde connaît d'avance le résultat (puisque le parti ministériel compte sur une écrasante majorité) adoptent un message de loyauté envers le successeur du ci-devant Roi. Pour bien démontrer que cette

loyauté n'a rien de superficiel, le ministre de la défense nationale (voir plus haut l'état de nos fortifs) annonce un projet de loi lui permettant d'établir un réseau de transport aérien d'un océan à l'autre. Cela devrait réjouir le cœur des pacifistes, car pour être pacifiste, il faut se savoir capable de se défendre, au cas où les fameux pactes de tout à l'heure subiraient un nouvel échec, aux mains des méchants diplomates!

L'Espagne a pris le Maure aux dents (ce qui ne veut pas dire qu'elle seule s'est emballée); le gouvernement national garde les rênes du pouvoir (ce en quoi il ressemble aux Lapons); la Société des nations fait de l'onanisme intellectuel et politique (à son âge, c'est bien permis); Goering rivalise de grâce avec Mussolini (quand on est homme de poids...); les pactes se signent et se résignent (il faut s'y résigner) la guerre n'est plus la guerre tout en étant la guerre... Bref, tout va très bien, comme dit la chanson.

Et votre chroniqueur, las de répétition, se sauve devant vos regards courroucés... jusqu'au mois prochain.



EN AMÉRIQUE

(Suite de la page 8)

les échanges commerciaux. Quant aux quatre traités, négociés entre 1923 et 1933 et signés par un certain nombre de Républiques américaines, une convention générale de sécurité collective les complète et les englobe, comme elle le fait du Pacte Briand-Kellogg, et elle impose aux signataires l'obligation de se réunir chaque fois que la paix sera menacée. Trois cas sont prévus: guerre entre deux nations américaines; guerre entre une nation américaine et un Etat étranger, guerre étrangère qui compromettrait la paix en Amérique.

Quelle peut être la valeur pratique de ces pactes, protocoles, accords et conventions? Il est plus sage de réserver son jugement sur ce point, surtout si l'on songe à la quantité d'instruments du genre offerts au monde depuis 1919. Et puis, les Républiques américaines n'ont pas encore dit leur dernier mot. Bien des divergences subsistent en Amérique du Sud où l'union complète n'a même pu jamais se faire contre les manifestations plus ou moins surnoises de l'impérialisme des Etats-Unis.

Lorsque, le 2 décembre 1823, le cinquième président des Etats-Unis, James Monroe, eût publié le célèbre message d'où est sortie une doctrine non moins célèbre, la joie fut grande en Amérique du Sud. Répondant à la Sainte-Alliance qui menaçait d'intervenir en faveur de l'Espagne pour faire rentrer les peuples américains dans l'obéissance, Monroe se posait en champion de l'indépendance des jeunes Républiques. «Les continents de l'hémisphère occidental, proclamait-il, ne seront plus considérés comme susceptibles de colonisation par une puissance européenne. Plus d'intervention des pays d'Europe dans les affaires de l'Amérique; et, en retour, plus d'intervention américaine dans les affaires des Etats d'Europe. L'Amérique aux Américains! Vingt-trois ans après la mort du Père de la République, les Etats-Unis réaffirmaient la sagesse du principe que Washington leur avait légué dans son message d'adieu: «Evitez les alliances avec les puissances étrangères». Et Simon Bolivar, le Libérateur, comme son émule en gloire, San Martin, fit alors le rêve d'une vaste confédération américaine dont les bases éphémères étaient jetées à la Conférence de Panama en 1826. Trois ans plus tard, Bolivar mourait. «J'ai labouré la mer», avouait-il devant l'échec de son ambitieux projet. Des quatre vice-royautés de l'époque coloniale sortirent bientôt dix Etats, puis les cinq Républiques de l'Amérique centrale et les trois Républiques de la mer des Caraïbes. En y ajoutant le Mexique, on a la carte politique complète de l'Amérique «latine». Quant aux Etats-Unis, tantôt à l'abri, tantôt en marge de la doctrine de Monroe, ils ont couvert toute une partie du continent nord-américain, s'arrogeant en outre, au nom de leurs intérêts, le droit d'intervenir par les armes dans les affaires intérieures de telle ou telle République que déchiraient les factions rivales de *candillos*. A tel point que l'historien et diplomate Garcia Calderon pouvait écrire en 1911: «Pour se défendre contre l'impérialisme yankee, les démocraties américaines accepteraient presque l'alliance allemande ou l'aide des armes japonaises». L'Allemagne est aujourd'hui trop occupée en Europe pour poursuivre une politique d'impérialisme en Amérique du Sud et les ambitions japonaises trouvent suffisamment à s'exercer en Extrême-Orient.

Par ailleurs, la politique du *big stick* qui fut surtout en honneur sous le règne de «Teddy» Roosevelt, le cousin et successeur de Franklin Roosevelt substitue depuis quelque temps la politique du «bon voisin». On s'explique alors l'accueil enthousiaste que le Président a reçu au cours de son récent voyage. Il s'en faut, toutefois, que les Républiques «latines» soient

prêtes à adopter toutes les vues de leur grande sœur en matière de politique internationale. Plusieurs, et non des moindres, — nous venons de le voir — ont encore foi dans la Société de Genève. Il en est peu, croyons-nous, qui songent, à l'exemple des Etats-Unis, à rompre tous les ponts avec l'Europe, à imiter la conduite pratique peut-être, pour le moment, mais égoïste de Washington. A ce propos, il n'est pas mauvais de rappeler que les Etats-Unis ont bien quelques responsabilités envers l'Europe qui leur apparaît comme un «panier de crabes» où il serait imprudent de mettre la main. C'est l'idéologue Wilson qui a bâti la Société des Nations. C'est aux méthodes américaines que l'Europe doit d'être livrée à la machine et à l'affairisme qui ne sont pas sans avoir hâté la crise actuelle où se débat le vieux continent. Le problème qui se pose en Europe est, suivant les termes de M. d'Ormesson, un «immense, colossal problème économique et démographique». S'il n'est pas résolu, ce sera la catastrophe, et l'Amérique ne peut garder l'illusion qu'elle en évitera les conséquences. Pas plus que nous, du reste, Canadiens, dont les responsabilités et les obligations sont toutefois infiniment moindres que celles de nos voisins.

Le Canada est devenu, depuis la fin de la Grande Guerre, une Puissance internationale. De l'Etat souverain, il possède pratiquement tous les titres, négociant et signant seul les traités qui l'intéressent, disposant de sa propre représentation diplomatique à l'étranger. Le lien qui l'unit encore à la Grande-Bretagne et aux Dominions de l'Empire est essentiellement volontaire. Il peut être rompu demain par une simple décision du Parlement d'Ottawa. Il s'en faut cependant que le Canada puisse avoir et pratiquer une politique extérieure qui ne soit pas plus ou moins influencée par les intérêts de la Grande-Bretagne, voire par ceux de telle ou telle partie de l'Empire. S'il est vrai qu'en principe la Métropole ne puisse plus, comme c'était le cas en 1914, entraîner par sa seule décision le Canada ou un autre Dominion dans une guerre étrangère, personne ne peut prévoir ce qui arriverait si un conflit éclatait, où la Grande-Bretagne aurait à défendre ses intérêts essentiels. Et de tels intérêts, en raison même de l'étendue et de la diversité de l'Empire, sont répartis à travers le monde. Pour amener le Canada et les Dominions à marcher à fond avec elle, l'Angleterre dispose encore de multiples moyens. Seule une opinion publique canadienne, orientée dans le sens des véritables intérêts canadiens, pourrait s'opposer victorieusement au jeu des impérialistes, arracher au Parlement de ce pays, en cas de conflit, une déclaration de neutralité qui équivaldrait à la rupture du lien impérial.

Puissance internationale qui ne doit pas présumer de ses forces et se donner plus d'importance qu'elle n'en a en réalité sur la scène du monde, le Canada est, avant tout, un pays américain, et l'axe de sa politique extérieure — pour ne pas parler de sa politique économique — ne passe plus par Londres, mais par Washington. Rien ne le démontre davantage que le problème du Pacifique, lui-même posé par le jeu de l'impérialisme japonais en conflit avec les ambitions anglaises et américaines. En terminant cette chronique, je ne veux que formuler le souhait de voir le Canada prendre sa place dans le concert des nations américaines. Ni ses intérêts politiques, ni ses intérêts économiques n'en peuvent souffrir, bien au contraire. Et pour nous, Canadiens français, il n'y aurait que de précieux avantages à retirer de rapports plus étroits avec des peuples formés comme nous — plus que nous peut-être — aux disciplines latines.

Jean BRUCHESI



LE PASSANT:

«Il ne faut pas que j'oublie d'acheter des Sweet Caporals.»

CIGARETTES SWEET CAPORAL

«La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé.» — *Lancet*



Vieux comme le monde

(Suite de la page 19)

D'après une photo que nous publions, dénichée toute poussiéreuse, à la salle de quilles et de billard de Napoléon Dorval, rue St-Alexandre, le club Canadien était composé, en 1915-16, des joueurs suivants (on remarquera aussi sur la photo la reproduction de la coupe O'Brien et de la coupe Stanley): Didier Pitre, Louis Berlinguette, Amos Arbour, Jack Laviolette, Bert, Corbeau, Goldie Progers, Howard McNamara, S. Newsworthy, Skene Roman, George Vézina, G.-W. Poulin et A. Ouimet.

Le «Seattle and Sunday Times» du 18 mars, 1917, publie que le Canadien maintient sa tradition de n'aligner que des joueurs de langue française. On cite comme faisant partie du club à ce moment les noms de Lalonde, comme capitaine, et des joueurs suivants: Didier Pitre, Corbeau, Laviolette, Berlinguette, Mummery, et Couture. Le seul étranger, et propriétaire du club, un bon Irlandais: George Kennedy!

Puis les années succèdent aux années. Et en 1922, Léo Dandurand, un des plus grands sportsmen Canadiens que nous ayons connus, fait l'acquisition du club Canadien. Plus tard, Cattarinich, dont nous venons d'apprendre par la voix des journaux la retraite du monde sportif pour raison de santé, s'associera à Dandurand dans la direction du club.

Et Léo, après avoir moult fois conduit ses «tuques» à la victoire, en abandonne l'année dernière, la direction à Ernest Savard. Le Canadien qui, depuis quelques années, avait rencontré la malchance sur son chemin semble, cet hiver, favorisé des dieux. A la tête de sa section, on s'attend à ce qu'il donne du fil à retordre aux Maroons, ses plus dangereux adversaires et aux clubs qui ont pris la tête de la section américaine. Qui boira cette année à la coupe Stanley? Le Canadien nous fait prévoir qu'il y compte bien.

Au bon vieux Canadien, à son excellent directeur, à ses entraîneurs, et à tout son personnel, nous souhaitons bonne chance, et la coupe Stanley à la fin de la saison!

Nota-bene: Je tiens à faire remarquer que cet article, je le dois au concours précieux de Gérard Dandurand, fils de Léo, qui mit à ma disposition les cahiers de découpages du club Canadien; à «Nap» Dorval qui m'a permis de reproduire la photo de l'édition 1915-16 du club Canadien, et à l'Institut Fraser qui m'a permis de consulter des cahiers de l'ancien Montréal, d'où sont extraites les photos d'une joute de hockey au Victoria Skating Rink, et les petits croquis de patineurs et hockeyeurs du temps jadis.

Gabriel LANGLAIS

C'est un plaisir...

...que de retrouver fidèle à son poste le vieil «Almanach du Peuple» sans cesse rajeuni, toujours souriant en dépit de ses soixante-huit années. Chaque partie, rédigée avec soin, traite de sujets pratiques, amusants et récréatifs. Dans son ensemble, l'Almanach du Peuple sait intéresser tout le monde et on le connaît d'un bout à l'autre du pays.

Ce vieil ami des familles est devenu le conseiller indispensable, celui que l'on consulte pour tous renseignements. Il a une place pour tout et un coin pour tous. Il est surtout l'ami qui a la meilleure place dans nos bibliothèques familiales et qui a su rester à la hauteur de sa tâche.

On en tourne les pages avec intérêt, on les relit avec plaisir. La Maison Beauchemin fait là non seulement un bon travail, mais une œuvre franchement canadienne.

MARJOLAINE

LE THÉ 'SALADA' est délicieux

NOS DIVERSES FONCTIONS

Le
**SUN
TRUST**
Limitée

EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE
ADMINISTRATEUR
FIDUCIAIRE
AGENT DE TRANSFERT
REGISTRAIRE
GARDE DE TITRES
COFFRETS DE SÛRETÉ

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Art. Vallée, C.R., président Joseph Simard, vice-président
Albert Hudon, vice-président J.-A. Brillant, vice-président
C. Delagrave, N.P., Hon. R. Grothé, J.-E. Labelle, C.R.,
J.-A.-E. Gauvin, J.-C. Hébert, N.P., Hon. L. Morand, C.R.

Aimé Parent, gérant général,
10 ouest, rue St-Jacques,
MONTREAL

J.-Alp. Fugère, gérant local,
132, rue St-Pierre,
QUEBEC



Flottage des billots en Québec

Savez-vous que... ?
... les vieux trains de billots du Saint-Laurent
ont joué un rôle important dans le développe-
ment de l'histoire du Canada... que le gin de
Kuyper, avec sa réelle saveur de Hollande, a
gagné la faveur des Canadiens depuis plus
d'un siècle.

Nouveaux et commodes flacons PLATS

40 \$
ONCES, 265

26 \$
ONCES, 190

Cette Réelle
Saveur de
Hollande

10 \$
ONCES, 85¢

GIN de Kuyper

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON,
Distillateurs, Rotterdam, Hollande—Maison fondée en 1695. 176F

AURONS-NOUS LA GUERRE?

EN EUROPE

(Suite de la page 9)

Ce rude type mérite, pour le service ainsi rendu, la reconnaissance du monde entier.

Naturellement, le voile tombé, les yeux dessillés, nous avons aperçu, dans leur nudité crue des questions qu'on avait l'habitude de dissimuler soigneusement sous des montagnes d'euphémismes wilsoniens ou, pire, "briandesques", d'où notre surprise de constater que tout ce qui arrive en 1936, n'est que la conséquence normale, logique, naturelle de la Paix de 1919. Cette Paix, en ses divers traités (Versailles, Trianon, Sévres, etc.) est la grande responsable de l'anarchie où sombre l'Europe de 1936.

Ces traités, qui ont tout prévu excepté ce qui est arrivé; qui ont tant causé de ce qu'ils voulaient empêcher, se trouvent heureusement reconnus universellement en 1936 pour ce qu'ils sont: des cours de catéchisme puritain sur la paix universelle, le respect des nationalités, dénués de tout fondement dans la réalité. Voilà tout de même un sérieux progrès et qui offre du moins l'avantage de débayer le sol pour de nouvelles et plus solides constructions.

Nous pourrions continuer nos critiques, examiner l'esprit et la lettre des traités de 1919 et des années suivantes, suggérer ce qu'il eût fallu faire, au lieu de ce qui a été fait.

Temps perdu.

Les faits brutaux comptent seuls: ils exigent toute notre attention — parce que, tôt ou tard, nous nous trouverons appelés à les apprécier de façon intelligente dans le sens de nos intérêts nationaux.

Quels sont ces faits? L'Allemagne, d'abord, reprend dans le monde sa place de puissance de tout premier rang. Mais ses méthodes barbares, l'énormité de ses armements, l'esprit de chicane et d'agression dont elle fait preuve partout et à tout propos, ses refus réitérés de remplir ses engagements, même librement consentis, ont effarouché pour quelque temps ceux qui trouveraient leur intérêt à graviter dans l'orbite du bloc germanique en voie de reconstruction. Mussolini lui-même ne semble négocier avec l'Allemagne que pour se ménager, par la crainte d'une alliance nazifasciste ouverte, des leviers de négociation avec ses partenaires habituels, malgré tout plus maniables, moins impulsifs; la France et l'Angleterre. Il vient de le montrer dans l'affaire d'Espagne, où il se fait payer sa non-intervention, c'est-à-dire l'abandon de la thèse allemande, par un accord de garantie du statu quo dans la Méditerranée. L'Italie, au fond, pourvu qu'on la ménage dans la Méditerranée, qu'on la consulte respectueusement sur les affaires d'Autriche et d'Europe centrale et méridionale, ne demande pour 1937, qu'à digérer en paix sa grosse bouchée éthiopienne. Mussolini, cela va de soi, ne saurait souffrir de gouvernement communiste en Europe occidentale. — Mais cette phobie ne lui est pas particulière.

Le Fuehrer, lui, doit résoudre un sérieux dilemme dans l'orientation de sa politique extérieure: s'engager à fond contre la France et son alliée russe, ou se résigner à une tranquillité d'autant plus difficile pour lui que le crédit diminué, le Trésor obéré de l'Allemagne condamnent celle-ci à l'intérieur, à une vie encore plus resserée que celle, très dure, qu'elle a menée durant 1936.

L'isolement politique de l'Allemagne dure toujours; elle n'arrive à rompre le cercle de haines qui l'entoure, que pour le retrouver magiquement reformé dès qu'elle cherche à utiliser la brèche temporairement ouverte. Les situations désespérées portent malheureusement aux actes désespérés. On ne surchauffe pas impunément la vapeur dans une chaudière

démunie de soupape de sûreté. Et si le Fuehrer réclame maintenant des colonies, c'est plus dans l'espoir d'occuper les énergies surexcitées de ses nazis, qu'il ne saura bientôt plus contenir, que par désir de compliquer davantage la situation internationale.

Quant aux petites nations d'Europe, leur attitude dépend de celle des grandes puissances, et un relâchement dans la tension atmosphérique générale, facilitera dans une proportion correspondante une détente en Europe orientale, du nord au sud.

Il ne faut rien exagérer. La politique européenne est susceptible de réorganisation sur des bases plus logiques que celles de 1919 et plus propres à libérer enfin l'Europe du régime de la paix qui pèse sur elle depuis la grande guerre.

Cette réorganisation exigera de façon générale, du réalisme, du doigté, du sens politique de la part de ceux qui l'entreprendront. Ces conditions ne sont pas impossibles, surtout après tant et de si dures leçons.

Elle exigera aussi, de façon particulière, le règlement préalable de trois grands problèmes, en suspens pour l'instant, et dont dépend la paix de l'Europe, peut-être du monde. Ce sont, par ordre d'urgence, le règlement des affaires d'Espagne en dehors du plan international, le redressement de la politique britannique, la stabilisation de la situation intérieure française.

Les affaires d'Espagne, discutées et commentées si activement par la presse durant tout l'automne, réclament peu de commentaires. Leurs périls sont compris de tous. On aura grandement diminué les menaces de complications internationales, si l'on réussit à empêcher l'envoi d'hommes en Espagne, par les diverses nations européennes. Livrées à leurs propres forces et à leurs seules ressources en hommes, malgré l'aide reçue en matériel de guerre, les deux factions espagnoles se verraient rapidement acculées, soit à un compromis, soit, ce qui est plus probable à une décision imposée par l'épuisement de l'un ou de l'autre adversaire. Les forces humaines ont des limites. Ces limites sont près d'être atteintes par les troupes les plus mordantes des deux côtés. Il n'est pas impossible heureusement qu'une entente sérieuse n'interdise de façon pratique l'apport de troupes étrangères fraîches tant aux communistes qu'aux fascistes. Là se trouve la clé du problème. Le blocus économique, l'interruption des secours matériels aux belligérants, si désirables cependant, ne nous apparaissent ni probables, ni possibles.

La Grande-Bretagne a subi durant l'année écoulée, une diminution de prestige si sensible que son relèvement jusqu'au niveau antérieur à l'affaire italo-éthiopienne apparaît de plus en plus problématique.

Les répercussions des défaites diplomatiques britanniques commencent à peine à se faire sentir. L'impuissance grandissante de l'Empire à se maintenir ensemble apparaît clairement au cours de l'année, en Egypte et en Palestine. L'inertie anglaise en Extrême-Orient, champs où se dépensaient traditionnellement ses surplus d'énergie, la retraite de Londres devant les menaces et les prétentions italiennes, ses concessions à l'Allemagne, la chute de la S. D. N., institution franco-anglaise, la nervosité grandissante de l'opinion publique anglaise, accusent une grave déperdition de vitalité.

L'Angleterre doit choisir entre une politique impériale, détachée autant que possible des affaires d'Europe, et une politique résolument continentale à laquelle répugnent ses traditions, ses charges impériales et sa haine des alliances.

Pour reprendre son rôle d'arbitre entre les nations européennes, rôle qui réjouit si fort ses hommes d'Etat, il lui faudrait une marine à la fois maîtresse de ses communications interimpériales et disposant d'une marge offensive d'effectifs. L'affaire italienne nous a éclairés sur ce point; elle a aussi éclairé la nation britannique qui reconstruit furieusement une marine qu'avaient laissée dépérir l'idéologie des traités, celle de Ramsay MacDonald et des unionistes, de lourdes charges financières et une grande haine naturelle des innovations.

Il faudra au moins trois ou quatre ans aux Anglais pour moderniser complètement leur flotte, porter à leur minimum incompressible ses effectifs aériens, augmenter, malgré la lenteur du recrutement volontaire, son armée de terre.

C'est dire que, pour deux ans au moins, la Grande-Bretagne se voit condamnée à une extrême circonspection sur le continent, à des concessions dont la moindre ne fut pas récemment cette entente de statu quo dans la Méditerranée avec l'Italie.

Les progrès des armes aériennes ont supprimé le «splendide isolement» du Royaume-Uni au point que celui-ci, avant de pouvoir de nouveau s'en targuer ouvertement, devra d'abord posséder des forces militaires, navales et aériennes capables de le garantir efficacement.

Nous prévoyons donc, pour 1937, sinon une espèce de neutralité, dont l'Angleterre n'est pas plus capable que d'une intervention solitaire dans les affaires européennes, du moins une prudence extrême, qui affaiblira beaucoup la valeur de son action dans les conflits diplomatiques probables de l'année à venir.

Il en est de même de la France pour des raisons différentes.

Avec une marine excellente, au matériel flamboyant neuf, adapté à ses besoins; avec une armée, commandée par la meilleure école de guerre du monde, encadrée à la perfection, matériellement excellente, avec une aviation égale aux meilleures de l'Europe, la France voit son action diplomatique entravée, en toutes circonstances, par deux sérieux obstacles:

1o La menace perpétuelle que constitue pour elle sur le Rhin, la présence d'une Allemagne réarmée.

2o Le désordre profond de son organisme politique et social, ou si vous préférez l'affaiblissement du prestige de l'Etat en France.

Le traité de Versailles, «trop dur pour ce qu'il avait de doux» (Jacques Bainville), en reconnaissant l'unité de l'empire allemand, en faisant la République héritière de cette unité, a perpétué le régime de la paix armée qui avait causé la grande guerre, en 1914, et qui rendra peut-être inévitable, dans un avenir rapproché, une conflagration générale.

Loin de la vouloir, les auteurs du traité de Versailles, n'ont pas même imaginé une dissolution de l'empire germanique en ses parties constituantes. Ils ont laissé ces parties à la merci de la plus agissante, de la plus agressive, de la plus militariste d'entre elles, la Prusse. Ils ont permis la reconstitution et la légalisation de l'empire sur des données prussiennes, nécessairement impérialistes, nécessairement militaristes, nécessairement vouées aux mystiques de l'«Anschluss», du «Mittel Europa», de la pénétration des haines héréditaires, et des ambitions naturelles au bloc germanique dès qu'il est formé en organisme compact et centralisé.

Ils ont négligé, si même ils se le soient rappelé, le grand dogme de la politique européenne qui déclare une Allemagne centralisée sous la domination d'une de ses nations, (Autriche du temps de Richelieu et de Mazarin, aujourd'hui, Prusse) incompatible avec la paix européenne, et, par opposition, ne voit le salut de cette paix européenne que dans le plus grand fractionnement possible en groupes autonomes, de la nation allemande.

Malheureusement, il n'est plus temps de déplorer l'ignorance politique et historique des auteurs des tra-

tés de 1919. Le fait demeure dans sa brutalité: l'Allemagne unie, menacée de ruine économique, armée jusqu'aux dents, resserrée en des frontières qui ne lui sont pas naturelles, et comptant soixante-dix millions d'habitants, ne peut pas, quel que soit le régime politique qui la dirige, ne pas être agressive, ennemie du statu quo, résolue tôt ou tard à le détruire à son profit. La sécurité de l'Europe dépend, selon le système actuel, de la force des nations attachées au statu quo; la France symbolise naturellement aux yeux des Allemands le maintien de ce statu quo détesté; comme eux-mêmes symbolisent, aux yeux des Français, la Révision et la Paix armée.

D'où la faiblesse de tout apport français dans tout débat international qui n'a pas l'Allemagne pour objet principal. D'où les harnais compliqués par lesquels elle s'efforce de faire marcher de concert d'aussi parfaits incompatibles que la Pologne et la Russie soviétique, par exemple. Ces attelages n'ont pas peu contribué, par l'énormité des charges militaires exigées, à ruiner l'Europe et à la conserver dans un état constant de fièvre et d'inquiétude.

La banqueroute générale, ou la guerre généralisée et maintenue à l'état endémique, nous semblent, nous regrettons de l'affirmer, les seules issues possibles à l'impasse actuelle.

Une situation française intérieure moins dénivelée, moins lourde de menaces, eût imprimé à l'action diplomatique une unité, une assurance qui eussent peut-être évité à l'Europe, par de fermes paroles aux moments critiques, l'état de tension dans lequel elle vit maintenant.

Les circonstances ont malheureusement voulu qu'au moment où des gouvernements césaristes en Italie et en Allemagne exigeaient en France

et en Angleterre des gouvernements possédant une stabilité et une énergie correspondantes, ces deux pays n'aient eu à opposer au personnel neuf, plein d'allant, des dictatures, que des équipes usées, inaptées par tempérament, par tradition aux décisions rapides, aux attitudes déterminées, au jeu brutal de bluff, de menaces, de surprises, qu'est la diplomatie moderne.

On a opposé les méthodes dilatoires aux méthodes directes, la conciliation à la menace, les savantes retraites aux avances foudroyantes des dictateurs.

On a ainsi hypothéqué l'avenir, rafé dans leur attitude, d'abord assurée, les deux dictateurs, consolidé leur popularité chez eux, et décaplé leur force réelle par des concessions de prestige, dont le refus net, au bon moment, les eût réduits à l'impuissance au dehors, comme, peut-être, chez eux. Il est temps encore d'opposer la menace à la menace, la force à la force, les actes aux actes.

Alliez solidement une France et une Grande-Bretagne déterminées, énergiques et vous assurez la paix du monde. Ni l'Italie, ni l'Angleterre n'oseraient la moindre chose alors en Europe sans leur permission.

La paix de l'Europe, celle du monde peut-être, dépendent de la cohésion anglo-française. Celle-ci, à son tour est conditionnée,

en Angleterre, par la rapidité et l'étendue de son complet réarmement.

en France, par la stabilisation de la situation intérieure.

et, dans les deux pays, par la substitution d'hommes dignes de ce nom, taillés pour la lutte, courageux, intelligents, au personnel dirigeant actuel aussi caduc dans ses méthodes que ridicule par sa conduite des affaires dans le passé.

Paul RENAUD

Où sont les neiges d'antan ?

(Suite de la page 17)

chait, les gamins qui nous rendions sac au dos — à l'école, après ces bordées-là... Souvent le chemin était à peine ouvert, — sauf une trace de traîne. Il nous fallait aller les uns derrière les autres, à la file indienne les plus grands battant la marche et remuant, au besoin, les plus petits; il fallait, à dire vrai, se traîner plutôt que marcher, se traîner à genoux, ramer des mains, avancer à quatre pattes...

A certains jours, heureusement, nous avions la bonne fortune d'être ramassés par le père Ti'Gars, qui allait mener sa progéniture à l'école, au grand galop de sa Souris, (une jument rapide qui passait dans les bancs de neige... comme dans d'la boucane de cigarette!)

Mais le pire, ce n'était pas les bordées elles-mêmes — qui arrivaient toujours avec le «nordais», — c'était le revers qui suivait!... Le revers?... Ainsi appelé-ton, en aval de Québec, le vent furieux qui souffle, en hiver, du nord-ouest, «du fin fond de l'horizon». Ah! quand le revers prenait!... C'était épouvantable!...

On en avait pour des jours et des nuits! Oui, pour des jours et des nuits, à rester dedans, emprisonnés, à entendre craquer la maison, à la sentir frémir de toute sa charpente, comme de souffrance; à entendre aussi, venant du dehors, des plaintes sourdes, des cris perçants, des gémissements désespérés, tout un sabbat enfin, à donner la chair de poule!...

C'était lugubre; les cheveux en r'dressaient sur la tête! Et avec ça, en plus de ça, il y avait toujours le feu qui menaçait de sauter, de prendre dans le tuyau! C'était une autre horreur. Dans certaines maisons, chez les veuves surtout, on ne chauffait guère. On tenait le feu bien bas; la p'tite porte du poêle restait fermée; fermée aussi la clef sur le tuyau. On aimait mieux grelotter, se faire geler, que de risquer d'passer au feu. Après tout!... Pensez donc! s'il avait fallu flamber par des tempêtes pareilles!... C'eût été horrible!... Toute la maisonnée eût péri, (sans parler de la maison elle-même), soit dans les flammes, soit dans la tourmente.

A chaque bourrasque, les maisons branlaient, craquaient, se tordaient; et les grand'mères, et les femmes lamentaient: «La maison va ben partir, si ça continue!... Seigneur! ça va-t-y durer toute la nuit, c'te tempête-là!...»

Ça, par exemple, c'étaient des hivers!... Pas ceux d'aujourd'hui!...

En 1897, cependant, ce ne fut pas pareil: l'hiver, cette année-là, ne se passa pas beaucoup. Il commença trois mois en retard. Le 17 janvier, en effet, il n'y avait pas encore un brin de neige sur le sol. On n'avait jamais vu ça!

Ce jour-là, dans la r'levée, vers 4 heures, un beau carrosse attelé de deux chevaux nerveux harnachés de blanc, passait au grand trot dans le village des Epinettes, roulant vers l'église. Tous les yeux étaient aux chassis pour voir passer le superbe attelage. La haute voiture avait aux portes et aux fenêtres, des petits rideaux rouges plissés fin. Elle s'arrêta devant le perron de la sacristie. Deux hommes et deux femmes en descendirent, tous en grande toilette. Sauf le cocher, qui resta avec ses chevaux, ils pénétrèrent dans la sacristie. L'une des femmes — moins bien habillée que l'autre — portait entre ses bras, avec précaution, quelque chose de fragile entortillé dans une couverture blanche. Ce quelque chose de fragile... c'était, comme on dit par-là, un mangeur d'bouillie.

Celui qui fut, c'te r'levée-là, baptisé selon le rite de l'Eglise, et qui était né le matin, avec bien de la misère, celui-là n'a guère profité: il est toujours resté casuel. Ça ne lui a pas porté chance, sûr que non, de venir au monde par un jour d'hiver sans neige, et d'avoir été, le même jour, mené au baptême en carrosse. On a beau n'être pas superstitieux; on a beau rire «des histoires de ma grand'mère»: Y a des choses, voyez-vous!...

Mais le lendemain, le 18, l'hiver a pris pour de bon! Il y avait à l'église, ce matin-là, (ah! la vie: un qui arrive,



BEAUTE durable

Vous pouvez consacrer maintenant deux fois moins de temps au cirage de vos parquets avec la nouvelle cire plus facile à appliquer Old English — elle ADHÈRE beaucoup plus longtemps. En vente chez tous les marchands.

Old English CIRE EN PÂTE



Soulage maux de tête, de dents, d'oreilles — abaisse la fièvre.

La Petite Revue

★

est en vente chez votre

dépositaire à

15c

un qui s'en va!...) il y avait un service sur le corps. Le défunt était un homme respectable, et estimé *ben gros*. Aussi toute la paroisse était à l'église, entourait sa dépouille. Chacun avait tenu à venir lui dire, avec une dernière prière, ses derniers regrets. Le temple paroissial était donc bondé — nef et jubé. Même les plus éloignés étaient présents. (Dans les campagnes, c'est pas comme dans les villes, c'est pas rien qu'une p'tite pincée d'monde qui assiste aux enterrements!...) Mais, tout ce monde était venu à l'église en *slailles*, en voitures roulantes. La neige n'avait pas encore commencé à tomber, quand ils avaient quitté leurs fermes. Or, à peine le service était-il commencé, que ça se mit à tomber à plein ciel: des brins gros comme ça!... on ne voyait rien... rien que la neige qui tombait! Ça tombait tellement, ma foi! qu'une fois le service fini, ça devenait gênant — surtout pour les *créatures* — d'aller accompagner le défunt au champ du repos... Et les voitures, en s'en retournant, en avaient quasiment jusqu'aux yeux.

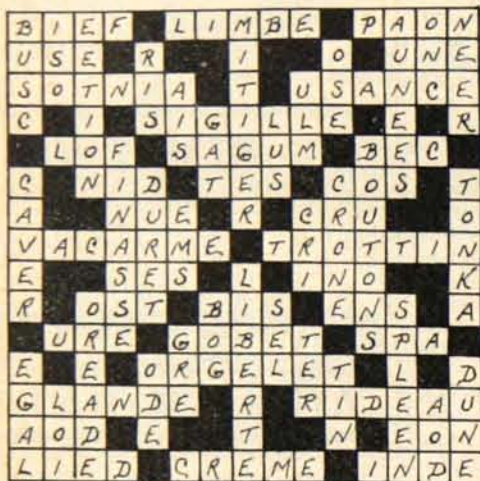
Oh! ça, c'était des hivers vrais!... Mais aujourd'hui?!...

Louis MORNEAU

NOS MOTS CROISES

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au mardi 16 février, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar (\$1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort

SOLUTION DU PROBLEME No 30



LES GAGNANTES DU TRENTIEME PROBLEME

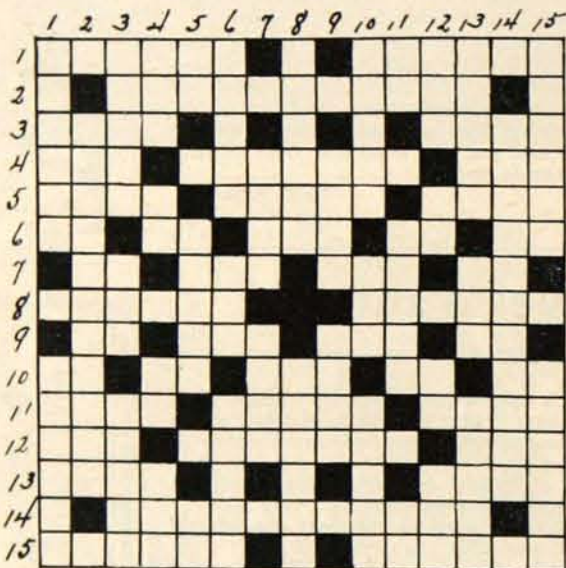
Mlle Gisèle Barnabé,
4290, rue Fabre,
Montréal, P.Q.

Mlle Marguerite Roy,
C. P. 104,
Beebe, P.Q.

Mlle Anita de Grandpré,
C. P. 75,
Berthierville, P.Q.

A DETACHER

PROBLEME No 31



Nom

Adresse

(Prière d'adresser à: Nos Mots Croisés, "La Revue Moderne",
320, rue Notre-Dame est, Montréal.)

A DETACHER

HORIZONTALEMENT

1. Peur irraisonnée. — D'une gentillesse prétentieuse.
2. Tendance vers un résultat commun.
3. Ville et port des Philippines. — Paresseux de l'Amérique tropicale.
4. Rivière d'Allemagne. — Séduire par des caresses. — Adj. num.
5. Ville et port de Hollande. — Maniée doucement. — Ville du Royaume d'Italie.
6. Lettre grecque. — Un seul. — Pr. pers. — Usage. — Deux consonnes.
7. Note. — Se dit du poil de deux couleurs. — Point cardinal. — Terminaison de verbe.
8. Qui concerne le trésor de l'Etat. — Facteur rural.
9. Article. — Plancher que l'on interpose entre la vendage et les gros madriers d'un pressoir. — Fleuve de la Suède centrale. — Préfixe.
10. Pr. pers. — Mesure chinoise. — Orientaliste allemand, (1603-1677). — Prép. — Charpente.
11. Adj. num. — Fleuve côtier d'Allemagne. — Lac de l'Amérique du Nord.
12. Légumineuse. — Faire figurer ensemble. — Les deux premières syllabes d'un fleuve d'Italie.
13. Nom que l'on donne aux dieux bienfaisants de la mythologie scandinave. — Parties latérales et inférieures du bas-ventre.
14. Mal que l'on fait subir à un ennemi, pour se venger.
15. Noix dépouillée de son enveloppe coriace. — Spectacle splendide.

VERTICALEMENT

1. Qui fabrique de la vaisselle. — Qui possède la suprême perfection.
2. Petites cornes qui viennent avec l'âge au bois du cerf.
3. Ville d'Espagne. — Mouche africaine. — Aura recours à.
4. Nom donné aux argiles ocreuses. — Adj. poss. — Chiffres romains équivalant à 60. — Chef-lieu de comté (Ile-et-Vilaine).
5. Préfixe privatif. — Cavalier ture. — Fleuve d'Italie.
6. Canal pour renouveler l'air. — Entourée d'eau. — Variation, différence.
7. Sorte de grande jatte. — Machine servant à soulever des fardeaux.
8. Temps d'un verbe qui signifie: chicaner mal à propos. — Appuie contre.
9. Fait tort. — Nombre qui, en grec, désigne deux personnes.
10. Lutte de paroles. — Ville de Belgique. — Mouvement de croissance des marées.
11. Préfixe. — Qui rend service. — Pr. pers.
12. Corps de tout blason. — Monnaie romaine. — Adv. de négation. — Montréal en est une.
13. Déesse de la Beauté. — Lettre grecque. — Rendre un son enroué.
14. Se dit des singes qui ressemblent le plus à l'homme.
15. Rocher à fleur d'eau. — Secousse imprimée au sol par un effort interne.

(La solution de ce problème sera publiée dans LA REVUE MODERNE de mars).

Achmed, le Magnanime

(Suite de la page 5)

ne laissant, pour veiller au soin des blessés, qu'un jeune médecin harassé et nerveux, que déconcertaient la chaleur, l'environnement et ses nouvelles responsabilités.

Durant les jours qui suivirent, les malades moururent plus vite dans l'infirmerie toujours pleine.

La garnison était réduite d'un tiers par les balles, la fièvre et la soif. Presque toutes les recrues étaient mortes.

Ces enfants ne réfléchissaient pas assez. Ils enlevaient leurs casques et tombaient, frappés d'insolation, ils se dissimulaient mal aux créneaux et durant les deux attaques, ils se servaient avec trop de lenteur de leurs baïonnettes contre les kriss actifs comme des éclairs ou la lourde descente des cimenteries. Et, blessés, ils gémissaient tant qu'ils s'épuisaient plus vite et leurs gorges s'asséchaient avant celles des anciens muets. Puis, leurs prunelles s'assombrissaient, ils cessaient leurs lamentations, parce qu'ils comprenaient tout à coup combien leurs plaintes étaient inutiles, et, dans l'infirmerie blanche, les recrues mouraient comme s'endorment les enfants. Une expression d'étonnement intense se peignait sur leurs traits, ils entr'ouvraient les lèvres deux ou trois fois comme pour appeler. Enfin, ils tournaient la tête sur l'oreiller, et une grande paix détendait leurs visages aux yeux fixés et aux lèvres entr'ouvertes.

On atteignit ainsi le quatre-vingt-douzième jour du siège. Le feu de la révolte, comme une épidémie, gagnait de la virulence en se propageant, de toutes parts des hordes hystériques, pillaient, brûlaient, assassinaient, détruisaient les routes.

Plusieurs postes étaient tombés. Telat — la Rouge — émergeait seule au milieu de cette marée montante comme l'îlot battu des vagues, mais vainqueur de ces vagues. Un immense cri de douleur, de rage et de désespoir s'élevait de la terre teinte de sang.

Et le nom de Constantine Sahib, défenseur de Telat la rouge, opposait à la renommée grandissante d'Achmed Khan le Terrible la gloire de son invincibilité.

L'eau baissait dans les citernes de Telat. Des sentinelles gardaient jour et nuit le précieux liquide. Il avait fallu fusiller un soldat coupable d'avoir détourné une recrue de sa juste ration. Les barbes, qu'on ne rasait plus s'allongeaient sur les visages hâves et brûlés des soldats.

La vie dans Telat se réduisait maintenant aux travaux de la défense. Tout le temps que les officiers ou les soldats ne passaient pas aux créneaux ou aux corvées, ils l'écoulaient immobiles sur leurs lits, nus à cause de l'étouffante chaleur, les yeux au plafond, rêvant tous de choses semblables dont ils ne parlaient pas. Même l'appareil de T. S. F. du quartier des hommes, et celui du mess, étaient silencieux. Personne n'osait plus écouter les orchestres de danse de Bombay ou de Singapour.

Hors des nécessités du service, les défenseurs de Telat s'évitaient. Quelquefois, cependant, quand la veillée était plus fraîche et qu'on sentait moins la soif, un soldat se mettait à chanter et les autres reprenaient en chœur. Mais cet effort durait peu et bientôt le silence nocturne retombait sur Telat.

Le quatre-vingt-dix-neuvième jour, un sergent qui descendait de faction s'assit sur son lit comme pour nettoyer son fusil et pressa la gâchette.

Constantine accourut au quartier et fit prendre les armes à toute la garnison. Sur son ordre, on procéda alors à la dégradation publique du sergent comme s'il eût été vivant, puis on l'enterra sans cérémonie d'aucune sorte et sur sa tombe une simple planchette porta un seul mot inscrit « traitre ».

Ce fut le premier suicide du siège et le dernier.

A partir de ce jour Constantine occupa ses soldats. Réparation et renforcement des remparts, exercice comme en temps de paix, assainissement des quartiers, doubles quarts aux créneaux se succédèrent sans relâche.

Il fit travailler les lieutenants et les subalternes, leur imposant, pour occuper leurs loisirs, de longs devoirs de mathématiques, des problèmes de tactique et de stratégie à résoudre — discutant avec eux des solutions avec un sang-froid qui les émerveillait.

Il n'avait changé en rien. Toujours présent partout, toujours actif et solide, ne s'exposant jamais inutilement.

Les longueurs de ce siège nuisaient au prestige d'Achmed Khan.

D'autres soins pressants l'appelaient ailleurs, mais chaque fois qu'il prenait le parti de ne laisser qu'un de ses lieutenants et le nombre strictement nécessaire d'hommes devant Telat, c'était pour changer bientôt d'avis. Il craignait Constantine Sahib assez pour ne le pas quitter de vue.

Telat la Rouge jouait son rôle. A l'abri de ses murs, deux Compagnies d'infanterie indigène, une de blancs, une d'armes spéciales; à peine un bataillon immobilisait la meilleure partie de l'armée en révolte et retenait loin du front le meilleur chef de guerre des dissidents.

Et, parmi les partisans d'Achmed Khan, plusieurs commencèrent à murmurer qu'Allah n'écoutait plus les prières de celui qui se disait son élu. Plusieurs même quittèrent les tentes du Terrible, pour aller chercher sur d'autres fronts, en même temps que la gloire des combats, la satisfaction de participer aux ravages qu'accomplissaient les armées alliées sur les terres de l'Empereur-Roi et sur celles des populations qui lui étaient restées fidèles.

Achmed Khan dut sévir et, craignant quelque trahison, dut s'entourer d'une garde de vétérans que n'étonnaient point les lenteurs d'un siège.

On dépassa ainsi le cent dixième jour; les murs de Telat abritaient cependant de grandissantes souffrances que chacun supportait selon son caractère et selon les habitudes de sa race. Les Anglais, silencieux, s'efforçaient de ne point se montrer indignes de leur Chef; les Ecossais du détachement de mitrailleurs entouraient le soir leurs joueurs de cornemuse qui leur faisaient inlassablement entendre les airs aigres, mélancoliques de leurs landes natales, et, le jour, leurs yeux bleus s'emplissaient de nostalgie derrière les meurtrières des tourelles d'angle. Les Irlandais rageaient ou pleuraient tour-à-tour. Mais leurs fusils leur brûlaient les doigts et une tête ennemie se montrait-elle, ils partaient tout seuls. Quant aux Sikhs — jamais bien loquaces — s'ils accomplissaient avec ponctualité leurs devoirs, hors du service on les voyait installés par groupes, accroupie dans une immobilité de pierre, leurs figures noires, des masques impassibles.

Mais quand Constantine-Sahib traversait la cour intérieure, au milieu du silence des groupes, il sentait fixés sur lui les regards pathétiquement confiants de ses hommes. Aucune épreuve ne semblait atteindre l'homme de fer. Il avait conservé sa raideur, son monocle, sa cravache, et l'insolente cambrure de son dos plat d'athlète. Cependant, il ne buvait que la moitié de sa minime ration d'eau bourbeuse, donnait l'autre à ses blessés, et son grade lui interdisait même la consolation d'une confiance, d'une détente.

Ce matin-là, une chaleur écrasante pesait sur Telat; des hommes épuisés de soif et de fièvre avaient dû être transportés à l'infirmerie, même les Sikhs ne pouvaient rester à leurs postes de bataille.

Achmed Khan choisit l'heure du midi pour attaquer. Il jeta si brusquement ses hordes sur la place; son

(Suite à la page 28)

CLAUDE
MELANÇON

RAYMOND
TANGHE

MOÏSETTE
OLIER

JEAN
GILLET

BEAUX LIVRES

Les poissons de nos eaux (1)

Il faut noter, en marge des deux volumes que vient de publier M. Claude Melançon, publiciste du réseau national, le souci de la présentation qu'il apporte à chacune de ses œuvres. "Nos animaux chez eux", publié il y a deux ans, en dépit d'une présentation originale et d'une illustration abondante, se vendait néanmoins pour la somme dérisoire de cinquante sous. M. Melançon vient d'accomplir, pour la deuxième fois, le même tour de force. La bonne réception accordée à son premier livre l'a incité à traiter les poissons de la même façon que les mammifères. Sans négliger le caractère économique ou sportif de ces êtres hautement spécialisés, il s'arrête surtout à leur caractère attrayant et pittoresque. S'appuyant sur les données biologiques récentes, il nous montre chaque poisson dans son milieu naturel, au milieu de ses proies et de ses ennemis. Doué d'un sens aigu de l'observation, M. Melançon anime ses sujets d'une plume alerte qui abonde en trouvailles de toute nature; le poisson cesse d'être un animal impersonnel et devient une créature extrêmement curieuse, très bien adaptée à l'élément qu'elle habite et digne d'une observation sympathique.

"Les poissons de nos eaux", ce livre attachant, à la portée de tous, où la nomenclature scientifique, fastidieuse et monotone, est réduite au minimum, dresse l'inventaire de nos fleuves et rivières et vise à nous révéler les richesses de notre faune québécoise et à nous faire pénétrer sans effort dans un monde de merveilles.

Cet ouvrage dans lequel l'auteur a su mettre au besoin sa science au niveau de tous est par ailleurs abondamment et soigneusement illustré par Mlle Germaine Bernier, attachée au Laboratoire de zoologie de l'Université de Montréal, et M. Jacques Bédard, ex-élève de l'École des beaux-arts.

Les amateurs de pêche, ceux chez qui la passion sommeille encore, aussi bien que nos écoliers et nos collégiens trouveront dans "Les poissons de nos eaux" non seulement quelques heures de lecture passionnante, mais aussi et surtout une documentation substantielle, des détails inédits sur un sujet dont nous ignorons à peu près tous les aspects et figures essentielles. M. Melançon aura eu le mérite de combler un vide absolu dans la littérature d'expression française du Canada. C'est quelque chose.

Montréal (2)

M. Raymond Tanghe, docteur en Sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal, a déjà publié "La Géographie humaine de Montréal". Le succès qui a accueilli cet ouvrage a engagé M. Tanghe à développer son étude. C'est ce développement que les Editions Albert Levesque viennent de publier sous le titre laconique *Montréal*.

La première partie envisage l'aspect géographique: la géographie physique: (le site, la forme de l'île, la nature du sol, l'hydrographie, le relief, le climat); la géographie du peuplement (l'occupation du sol, les divisions administratives, le cosmopolitisme de Montréal); la géographie économique (les facteurs de relations, les ressources naturelles, le marché de con-

sommation, le marché financier, le marché du travail).

La deuxième partie est consacrée à l'aspect social. Tout d'abord, la part du facteur ethnique et du facteur religieux. Puis, l'explication de l'organisation de l'enseignement (le mécanisme des commissions Catholique, Protestante et Juive, l'enseignement libre, universitaire, etc.); l'organisation des œuvres de bienfaisance (le corps médical, les hôpitaux, les associations charitables); l'organisation judiciaire (aperçu historique, les cours de justice, le Barreau, le Notariat).

Toute la troisième partie a pour objet l'aspect politique et économique: la Cité, au point de vue administratif (historique, aspects politiques de la charte, mécanisme de l'administration et pouvoirs généraux de la Cité); la Cité, au point de vue financier (budgets, impôts, taxes, emprunts, etc.).

Afin de rendre encore plus sensible la physionomie de Montréal, l'éditeur a fait préparer par l'artiste canadien Arthur Lemay, une série de 15 illustrations qui apparaissent dans le texte et hors-texte.

L'éditeur Albert Levesque se révèle ici l'égal des meilleurs confrères européens. *Montréal* avec sa reliure, (sous chemise de papier illustrée), ses illustrations, son texte bien distribué, est un livre du "premier rayon", selon l'expression consacrée. En vente chez l'éditeur, 1735, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties, pour \$3.00 l'unité.

Mademoiselle Sérénité (3)

Voici un roman canadien perspicace, d'une psychologie sûre, écrit d'une plume alerte, vive et très française. Sans prétention à la profondeur, l'auteur esquisse à larges traits un conflit psychologique vraisemblable. Mme Olier, douée d'un grand sens de l'observation, donne la prééminence au fait sur l'atmosphère. Abordant un genre difficile où la fantaisie doit cependant se plier aux exigences des personnages en scène, Mme Olier présente une suite de tableaux qui sont des modèles de vivacité et de compréhension. Il lui reste sans doute à maîtriser l'art du roman, en servant ses personnages de plus près et en faisant la part plus large au décor, à l'ambiance, mais, tel quel, *Mademoiselle Sérénité* constitue un roman attachant dont la facture, pleine d'une fantaisie allègre, plaira à tous ceux pour qui la lecture est surtout un agréable divertissement.

Brunes et blondes (4)

L'inspiration de M. Jean Gillet s'est arrêtée au titre de son second volume de poésie. *Brunes et blondes* est-il écrit sur la couverture. Et plus bas: *Poèmes. Définition nécessaire, sans laquelle le lecteur non prévenu risquerait fort de confondre ce titre baroque avec celui d'une classification sommaire de bière ou de cigarette.* Or il s'agit de femmes, des femmes brunes ou blondes, nous dit l'auteur, qui m'ont inspiré ces vers.

Cette restriction faite, quant au titre, il reste que M. Gillet possède un beau talent de versificateur, de l'aisance et de la facilité, notamment dans la description. L'ouvrage, précédé d'un liminaire, se divise en qua-

tre parties dont la première est la plus faible: *Aimer, rêver, souffrir, prier*. M. Gillet se complait surtout, tout au long de ses poèmes, dont le thème fondamental est l'amour, à stigmatiser le détail significatif, et, à l'aide du relief sentimental, de lui donner un sens précis. Son inspiration, s'alimentant aux sources de l'amour, sait, à l'occasion, tirer de ce thème toujours nouveau, des accents originaux et non dépourvus d'un frémissement poétique délicat et nuancé.

F. L. LACROIX

RADIO ET EDITION

L'œuvre de Robert Choquette à la radio et le magnifique ouvrage qu'il en a tiré, récemment édité par la Maison Granger Frères, ne font qu'un. Nous avons cru bon de publier sans autres commentaires quelques extraits de la lettre suivante d'appréciation, en marge du programme radiophonique, si goûté, de la National Breweries Limited, lettre qui vaut aussi pour l'édition du *Curé de Village* (5).

Messieurs,

Nous avons aujourd'hui, à la radio, une émission qui, grâce à Dieu, s'adresse à la population canadienne-française catholique de notre province de Québec. Comme curé de paroisse et ayant charge d'âmes, j'ai souvent critiqué les concerts et programmes qui nous sont radiodiffusés car je réalise l'importance et l'influence énorme de cette propagande de la radio.

(...) L'un de nos écrivains et poètes les plus distingués... Monsieur Robert Choquette, a su, avec sa plume facile et ses connaissances approfondies des populations de nos villages et campagnes, dessiner une image parfaite et variée du type canadien-français.

(...) J'ai suivi ces émissions depuis trois ans et jamais, à ma connaissance, le *Curé* et le *Village* ont été nommés, mais les personnages nous semblent réels. (...) et je sais que plus d'une lettre de remerciements a été envoyée en reconnaissance d'une leçon enseignée lors d'un épisode du "Village" et j'ai moi-même demandé à mes paroissiens, en chaire, d'écouter ces programmes pour leur valeur morale et l'intérêt humain qui s'en dégage.

(...) J'approuve l'esprit chrétien de ces émissions. J'aime l'atmosphère de tolérance et l'entente sympathique que ce "Curé de Village" a su inculquer à son troupeau et je tiens à féliciter les commanditaires de ces émissions qui ont su, tout en évitant le vulgaire, amuser et intéresser notre population canadienne-française catholique.

(Signé) Charles PILON, ptre
Curé de St-Vital, Montréal-Nord

(1) Claude Melançon: *Les poissons de nos eaux*, 2 volumes, Editions Granger, Montréal, 1936, \$1.00.

(2) Raymond Tanghe: *Montréal*, Editions Albert Levesque, 1735, rue Saint-Denis, Montréal, 1936, \$3.00.

(3) Moïsette Olier: *Mademoiselle Sérénité*, Editions du Nouvelliste, Trois-Rivières, 1936, \$0.75.

(4) Jean Gillet: *Brunes et blondes*, Poèmes édités par la librairie Beauchemin, Montréal, 1936.

(5) Robert Choquette: *Le Curé de Village*, Editions Granger, Montréal, 1936, \$1.00.



Sani-Flush
fait briller
la cuvette
comme
une neuve

Rien ne peut mieux nettoyer la cuvette que Sani-Flush. Cette poudre inodore est spécialement fabriquée pour cet usage. Vous pouvez faire disparaître les taches et les incrustations de la cuvette sans frotter ni écurer. Éliminez la cause des odeurs du cabinet... tuez les germes.

Vous n'avez qu'à jeter un peu de Sani-Flush dans la cuvette. (Suivez les instructions sur la boîte.) Faites jaillir l'eau... et c'est fait. La porcelaine blanchit comme neige et brille de nouveau telle une neuve. Sani-Flush purifie en outre la conduite cachée que l'on ne peut atteindre d'aucune autre façon.

Sani-Flush est également efficace pour nettoyer les radiateurs d'auto (instructions sur la boîte.) En vente dans les épiceries, pharmacies, quincailleries et magasins à chaîne — 25 et 15 sous. Fabriqué au Canada. Concessionnaires: Harold F. Ritchie & Company Ltd., Toronto, Ontario.

Sani-Flush

NETTOIE LES CABINETS SANS QU'IL
SOIT BESOIN D'ÉCURER



**Les CORS repoussent
plus gros, plus douloureux
À MOINS D'ÊTRE EXTIRPÉS
AVEC LEUR RACINE***

Des milliers de personnes bénissent cette nouvelle méthode scientifique Blue-Jay d'enlever les cors pour toujours. Le petit emplâtre médicamenteux Blue-Jay enlève la douleur immédiatement puis, au bout de 3 jours, tout le cor se soulève, avec sa racine. Blue-Jay s'emploie aisément. Il est tenu en place par l'adhésif Wet-Proof, qui ne se colle pas aux bas. 25c le paquet de 6. Achetez Blue-Jay dès aujourd'hui.

EMPLÂTRE ANTICOR
Scientifique Bauer & Black
BLUE-JAY

* Une sorte de tampon de cellules mortes en forme de racine. Laissez en place, cette racine peut favoriser un nouveau développement.

N'Achetez Pas CE PRODUIT



Essayez ce fameux émollient de la peau avant de l'acheter. Campana désire que vous connaissiez la qualité supérieure et le coût excessivement modique du Baume Italien — sans pour cela déboursier un sou. Il faut que ce produit soit exceptionnel pour jouir de la popularité qui est la sienne partout au Canada depuis des années. Au cours d'une enquête récente dans une grande ville, 97 8/10% des femmes déclarèrent que le Baume Italien avait raison des gerçures plus vite que tout autre produit employé par elles. Et 92 9/10% affirmèrent que l'usage du Baume Italien était moins coûteux que celui de toute autre lotion.



Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

GRATIS

Campana Corporation Ltd.
2 Caledonia Rd. Dépt. C
Toronto, Ont.

MESSEURS: Je n'ai jamais essayé le Baume Italien Campana. Veuillez m'envoyer la bouteille Vanit GRATUITE.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

assaut fut si inattendu, que la garnison de Têlat perdit d'abord la tour d'angle Nord. — Des Afridis d'Achmed en escaladèrent les murs, y massacrèrent les Ecossais de service, démunis de petites armes, et en tournèrent avec célérité les deux mitrailleuses sur la cour intérieure, qui s'emplit aussitôt d'un affreux tumulte.

Têlat, dans cet instant, était perdue sans le dévouement des Sikhs qui se firent massacrer la moitié de leur effectif à reprendre cette tour. L'intégrité des murs retrouvée, Constantine qui avait conduit lui-même en personne cet assaut, avec son habituel bonheur, sortit avec les Irlandais et les débris des Sikhs, et se fraya un chemin à la baïonnette et à la grenade jusqu'aux tranchées adverses, où des réserves du Khan reçurent sa colonne à la mitrailleuse si chaudement, avec tant de détermination, qu'il dut retraiter avant d'être complètement détruit.

Avec trois cents malades et blessés sur les bras, des centaines de morts au pied des remparts, la situation dans Têlat empira. Un tiers à peine de la garnison devait maintenant assumer à lui seul tout le fardeau de la défense: l'eau manqua tout-à-fait le cent vingt-huitième jour du blocus et cependant, inspirée par son inflexible commandant, l'indomptable garnison tenait toujours.

Achmed Khan avait vu lui aussi fondre ses effectifs par des désertions en masse, et son prestige diminuait avec chaque jour additionnel.

Sa haine des Anglais n'aveuglait pas son réalisme. Il demanda une entrevue à Constantine par la voix d'un parlementaire.

Celui-ci garnit les remparts des restes mourants de sa garnison, mit des blessés dans les embrasures vides, s'entoura de ses Sikhs les moins défaits et attendit le dissident, qui parut, comme la première fois, en brillant équipage au milieu de la cour, mit pied à terre et s'avança vers Constantine.

— Allah répande ses bénédictions sur toi et sur tes enfants, Constantine-Sahib, dit-il de sa voix gutturale, en s'inclinant avec élégance.

— Qu'il te conserve une place en son paradis, Achmed Khan.

Ils s'accroupirent l'un en face de l'autre, leurs officiers demeurant hors de portée de leurs voix.

— Il me faudra déplorer bientôt la perte prématurée d'un brillant serviteur de Sa Majesté l'Empereur-Roi, Constantine-Sahib.

— La fortune de la guerre sourit au protégé d'Allah, Achmed-Khan, et jusqu'ici, elle favorise les loyaux serviteurs de l'Empereur-Roi.

— Allah est généreux il aura voulu auréoler de gloire la perte certaine de guerriers aussi vaillants que remplis d'illusions. On ne combat, Sahib, ni la foudre d'Allah, ni le tremblement des montagnes, ni le feu dévastateur, ni l'inondation irrésistible. J'eus déjà l'honneur de le dire, au commandant de Têlat.

— L'illustre Khan s'illusionne lui-même sur la valeur de ses troupes. Le nombre seul ne prend point de places fortifiées comme nous l'avons démontré au Khan.

— Certes... Mais je venais au Sahib avec aux lèvres des paroles de paix.

— Parle, Achmed Khan.

— Bien. Tu retiens ici des troupes dont j'ai besoin ailleurs.

— Voilà précisément la raison de ma résistance.

— Je le sais. Mais Têlat agonise. Tu ne saurais le nier, Constantine-Sahib.

— Mais l'agonie se prolongera de longs jours encore: Des renforts sauront Têlat.

— Peut-être, si c'est la volonté d'Allah, mais les yeux de tes Sikhs brillent de fièvre.

— Ils brillent de rage.

— Ecoute ma proposition. — Qu'Allah m'entende et me juge.

— J'écoute.

— Je laisserai sortir la garnison de Têlat, avec armes et bagages sans la molester en aucune façon, et veillerai à lui laisser le chemin libre jusqu'aux lignes anglaises.

— Ta générosité est grande.

— Avec une condition.

— Laquelle?

— Tu deviendras, toi seul, mon prisonnier sans garantie aucune: ta vie m'appartiendra.

— Tu as bien besoin de Têlat, Achmed Khan; ou bien tes hommes se lassent.

— Vois ma franchise, Constantine-Sahib, ils se lassent. Mais, tu as entendu ma proposition. Pèse ceci: L'eau de tes citernes durera-t-elle plus longtemps que la patience de mes soldats? Si tu le crois, nous laisserons la décision au jugement d'Allah: sinon: la mort de ta garnison dans les tourments de la soif ne retardera que de quelques jours au plus la perte de Têlat, mes hommes demeureront disponibles, ton sacrifice aura été inutile.

L'indéchiffrable regard du colonel se posa sur l'étamine britannique, immobile sur sa drisse, puis reprit sa contemplation du sol. Achmed Khan ne put lire sur cette figure de bronze l'effet de ses propositions. Il se leva enfin — imité aussitôt par le colonel.

— Je te rendrai réponse demain, Achmed Khan, à la même heure.

— A demain donc, s'il plaît à Allah, Constantine-Sahib.

— S'il plaît à Allah, Achmed-Khan.

Un instant, Constantine, observé par trois cents paires d'yeux, demeura immobile au centre de la cour. Puis il pivota sur le talon droit, et rentra au mess, sans satisfaire aucune des curiosités qui luisaient dans tant de regards.

Il fit venir son second, le major MacClure, et le reçut debout dans son cabinet de travail.

— Vous m'avez fait demander, sir?

— Oui, MacClure. Asseyez-vous.

Lui-même prit place derrière sa table nette, ordonnée. Ses yeux bleus insondables cherchèrent ceux de MacClure.

— Dans votre opinion, combien de jours pouvons-nous encore tenir Têlat?

— Tant que nous aurons dix hommes debout.

— Soyez plus précis, major.

— Oui, mon colonel. L'eau a manqué aux hommes valides hier: les blessés recevront demain matin leur dernière ration d'eau.

— Si nous la donnions aux hommes valides?

— En l'enlevant aux blessés?

— Précisément.

— Demain soir, quand même, il ne resterait plus d'eau.

Le major jeta un regard inquiet sur son chef. La fièvre aurait-elle déjà?...

— De sorte que?

— Deux jours, trois au plus, murmura l'Ecossais.

— Que dit le dernier communiqué radiotélégraphique?

Le major eut un rire bref et cita de mémoire, comme une leçon:

«Rien à signaler au secteur du premier corps, qui poursuit activement ses opérations de répression dans le massif de Kast contre les dissidents de Mohamed Singh Khan et d'Achmed Khan».

— Bien, dit Constantine.

Un silence.

— Croyez-vous, major, que nous ayons, en la circonstance, accompli tout notre devoir?

— En conscience?

— En conscience.

— Exiger plus de la garnison qu'elle n'a déjà fait, serait demander l'impossible, mon colonel.

— Aucun renfort ne peut, selon vous, délivrer ou approvisionner la place en temps?

— Vous savez aussi bien que moi, mon colonel, que la chute de Têlat n'est plus qu'une question d'heures: et

que, loin d'être sur le point de nous délivrer, nos troupes n'entameront aucune opération de grande envergure comme le serait indubitablement une trouée vers Têlat, avant le renversement de la mousson.

— Bien major, c'est tout ce que je voulais savoir.

MacClure se leva. Le colonel en fit autant.

— Faites préparer pour demain la garnison à marcher avec tout son équipement ordinaire; tous les blessés transportables seront pansés de frais pour quatre heures de l'après-midi, prêts à être évacués. Une arrière-garde, composée des hommes les plus valides fera sauter les magasins. Brûlez dès cette nuit tous les effets abandonnés, tous les drapeaux, excepté celui du fort même dont je vous confie la garde. Vous jetterez dans le précipice les mitrailleuses supplémentaires, et vous détruirez aussi toutes nos cartes et tous les papiers de service, ainsi que les livrets des morts et les carnets d'ordres.

— Bien, monsieur.

Un étonnement immense arrondissait les prunelles pâles du major.

— Vous commanderez le corps de troupe à partir de quatre heures demain après-midi, par droit d'ancienneté. Veillez à rentrer dans les lignes anglaises avec tout votre monde, les armes et les bagages personnels de chacun, les blessés transportables. Je rends Têlat demain à ces conditions.

— A quel prix? demanda soudain MacClure.

— Cela me regarde seul, major. Vous me connaissez assez pour savoir que ce prix n'implique aucun déshonneur pour moi ou pour les hommes et les officiers servant sous mes ordres.

— Pardonnez-moi, mon colonel? Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles.

— Vous recevrez demain matin, confirmation écrite des ordres reçus, major MacClure, répondit durement Constantine. Vous pouvez vous retirer. L'autre salua, pivota sur le talon.

Constantine demeura assis à sa table, son regard bleu distraitement posé sur la porte refermée.

II

Les restes de la garnison étaient rangés devant les petites casernes, par pelotons qui représentaient des compagnies.

Constantine reçut leur salut et le rendit de la main avec sa précision habituelle. Il resplendissait plus que jamais dans un de ses uniformes neufs, ses «cuirs» brillants, sa culotte courte pressée de frais, le monocle à l'œil, sa tunique pâle admirablement ajustée dessinant les lignes géométriques de ses épaules musclées.

Il parcourut les rangs avec ce calme méthodique qui exaspérait tant ses hommes autrefois; son monocle relevait un sourcil dédaigneux que complétait l'austérité de sa lèvre mince.

Chacun, malgré la fatigue et le soleil, conservait sans broncher la garde-à-vous réglementaire. On pressentait quelque chose d'insolite qu'on n'arrivait pas à se représenter. D'ailleurs les esprits éprouvés par tant d'épreuves, abrutis par tant de misères étaient incapables d'aucun effort de pensée. Constantine, sa revue terminée, et le major à son coude gauche, aussi raide que lui, alla se placer devant le front de la garnison, enleva son monocle, le remplaça.

— Repos, dit-il.

Puis, d'une voix un peu rauque: — Officiers, sous-officiers, soldats, je dois vous quitter maintenant pour me constituer prisonnier d'Achmed Khan. Vous allez laisser bientôt Têlat et retrouver vos frères de l'Inde. Je suis seul responsable d'un abandon qui n'entachera d'aucun déshonneur votre héroïque défense. Vous avez fait ici tout ce que vous pouviez humaine-

ment accomplir avec les moyens dont vous disposez. N'oubliez pas, en retournant vers le Sud, les quatre cents camarades morts que vous laissez ici, je n'ai qu'un souhait à exprimer: Que vous puissiez tous revoir bientôt en vainqueurs cette Têlat dont la soif seule vous chasse. Accordez, je vous prie, à mon successeur, le major McClure, la même obéissance, la même confiance que vous m'avez moi-même montrées. Adieu.

Les troupes, étonnées, restaient immobiles.

— Vive Constantine! hurla un lieutenant.

Un triple hurrah s'éleva brusquement, rompant violemment le pesant silence.

— Merci! dit simplement Constantine.

Le major l'accompagna jusqu'à la porte du fort, que deux sentinelles ouvrirent grandes.

Un instant, les deux silhouettes s'encadrèrent martiales, sur le fond bleu des montagnes. Les troupes virent la répétition mécanique du geste usuel, la main portée brusquement au casque; deux mains liées dans une prise ferme...

Puis les portes lentement refermées.

III

La garnison traversa les passes en deux jours de marche ralentie par le convoi de blessés. Le troisième matin, l'avant-garde Sikh atteignit les avant-postes britanniques. Achmed Khan avait tenu parole. Pas un de ceux qui avaient quitté Têlat ne manquait à l'appel.

Et la renommée de Constantine-Sahib se répandit jusqu'aux confins les plus éloignés de la terre.

IV

— La mauvaise saison empêchera bientôt toute opération sérieuse dans les montagnes, remarqua le Khan à son hôte et prisonnier, le colonel Constantine, qui partageait avec lui un excellent repas de venaison, de fruits et d'eau pure.

— En effet, Achmed Khan.

— Mes hommes pourront alors rentrer se reposer dans leurs foyers. Leurs rêves des voluptés permises troublent leur sommeil; leurs yeux distraits s'entr'ouvrent durant la chaleur des siestes.

Les deux hommes étaient accroupis sur le sol; ils fumaient en silence, leur repas terminé, quand Achmed Khan, les yeux sur la cime des montagnes que le court crépuscule baignait de pourpre veinée, dit doucement.

— Le Sahib est silencieux, ce soir?

— Je songeais, dit Constantine-Sahib avec un rire bref.

— Le songe est l'opium de la pensée, opina sagement le Khan.

Brusquement, un rideau de nuit violette, peint d'étoiles d'argent, glissa au-dessus des montagnes hautes, tiré par une main invisible. Un premier souffle frais coula la flamme des feux de bivouacs, faisant danser sur l'herbe courte et rude les ombres grotesques des soldats qui les entouraient. Une grande paix descendit sur le petit camp — et dans cette paix, la voix gutturale d'un soldat modulant une nostalgique mélodie montagnarde, parut grêle comme un son de flûte après les déchainements de l'orchestre.

— Comme les années passent, Achmed Khan, remarqua soudain Constantine-Sahib. Il me semble qu'hier encore... Quand nous sommes-nous rencontrés pour la première fois?

— Le Sahib fut mon hôte à Bagdad, d'abord, avant d'être échangé.

— Je vous dus cet échange, Achmed Khan.

Le Khan dans l'ombre haussa les épaules.

— Je vous devais la vie Constantine-Sahib.

— Je n'avais pas appris chez moi à frapper l'ennemi tombé. D'ailleurs, j'ai eu tort.

— Non, vous accomplissiez votre destinée.

— Peut-être, Achmed Khan, peut-être. Je ne puis m'empêcher quelquefois d'admirer les desseins mystérieux d'Allah, qui remue les hommes comme le vent du désert modifie le dessin des dunes. Depuis, combien de fois nous sommes-nous rencontrés et toujours en ennemis.

— Nous avons vu ensemble, et cependant hostiles, l'Arabie et la Palestine, la Perse, l'Afghanistan, le Grand Désert. Allah est grand!

— Maintenant, murmura Constantine en boursant sa courte pipe de bruyère, Ceci...

Vingt-deux ans écoulés ne m'ont rapproché une vingtaine de fois d'Achmed Khan que pour me livrer une dernière fois à lui.

— Le Sahib regrette?

— Non, Achmed Khan, je ne regrette rien. J'ai servi fidèlement l'Empereur-Roi, mon maître. Il ne perd en moi qu'un seul de ses innombrables serviteurs. Vous me ferez fusiller un de ces beaux matins, mais j'aurai su ce que je servais...

La manche blafarde du Khan sabra la nuit, violemment.

— Le Sahib implique que je ne connais pas mon devoir. Il se trompe.

La voix du Khan s'assourdit:

— J'aurais pu, imitant les chiens Bengalis, quitter la liberté de mes montagnes et offrir au grand durbār mon hommage et mon tribut à Sa Majesté l'Empereur-Roi. Et j'aurais coulé dans la volupté, des jours paisibles d'esclave soumis. Les Anglais m'ont tout pris, femmes, enfants, terres. Cela peut-être entraînait-il dans les desseins d'Allah! Mais partout, j'ai vu les Fidèles du Seigneur humiliés sous la botte des maîtres du monde.

Jeune, j'ai juré une guerre éternelle aux infidèles tes frères; au milieu de ma course, je poursuis cette guerre. Allah me fasse mourir libre, et fidèle à mon serment. Nous aussi, Constantine-Sahib, nous avons une mission.

Aujourd'hui, du Roc de Gibraltar à la mer Jaune, les fidèles lèvent l'étendard de la révolte.

— L'Empereur-Roi et ses alliés, ont toujours vaincu.

— Peut-être vaincront-ils, cette fois encore: Allah trempe par l'épreuve l'acier dont périront les infidèles jusqu'au dernier.

Il évoqua, pour Constantine silencieux dans l'ombre, l'Inde chaude et palpitante, secrète, aux millions de cœurs patients, les hordes rebelles du Grand Désert, les cavaliers arabes attentifs dans le désert, les feux ouverts de la frontière, l'avance lente et invincible de l'Allié jaune...

Et Constantine, que ces doutes avaient tant de fois torturé, écoutait en silence...

Le Khan se tut.

— Constantine-Sahib, dit-il enfin après un silence qu'aucun bruit du camp, maintenant endormi, ne dépassait plus, que dirais-tu si je t'offrais pour trois mois la liberté à des conditions acceptables même pour l'honneur d'un si grand soldat?

— Quelles conditions?

— Porter mes offres de paix au gouvernement de l'empereur-roi.

— J'écoute...

— Si elles n'étaient pas acceptées, revenir dans trois mois te constituer prisonnier.

— Tes conditions ne seront pas acceptées.

— Tu n'auras qu'à les porter.

— Je serai libre d'aller, de venir.

— Comme l'air. Pour trois mois.

— Tu acceptes ma parole?

— Allah est mon témoin.

— Si je ne revenais pas.

— Allah sera ton juge.

Constantine se leva.

— J'accepte ton offre généreuse, Achmed Khan. Dans trois mois, je serai de nouveau ton prisonnier.

V

Sir Robert Lorrimer, le chef d'état-major général, fit un signe à son planton, rigide, près de la porte.

— Faites entrer, dit-il.

Constantine s'avança vers son supérieur, qui s'était levé, de son pas mesuré de vétéran. Etant en pékin,

il ne salua pas. Sir Robert prolongea une minute, le shake-hand.

— Je suis content de vous voir, Constantine.

— Merci, Sir Robert.

— Vous m'avez demandé une entrevue?

— Oui. Je parais devant vous en qualité d'émissaire d'Achmed Khan; ma parole est donnée de retourner à son camp d'ici trois mois.

Le front du chef se rembrunit.

— Asseyez-vous Constantine, dit-il. Cigarette?

— Merci.

— Qu'est-ce qui vous attend au retour?

— Le mur et dix fusils, si je ne réussis pas.

— Quelles sont ses conditions?

— Il veut l'indépendance pour Mohamed Singh, la possession de Têlat, le retrait de nos troupes à l'intérieur des passes. C'est tout, ajouta ironiquement Constantine.

— Hum. Pas même un protectorat nominal?

— Pas même cette concession-là.

— Il doit pourtant savoir que sa défaite n'est qu'une question de temps. Les passes rouvertes, après les neiges, nous amèneront cinquante mille hommes chez Mohamed Singh.

— Cela le laisse indifférent.

— Je sais, Achmed Khan nous est malheureusement trop connu.

— Il sait aussi bien que vous ou moi, sir Robert, qu'il pose des conditions inacceptables, remarqua tranquillement Constantine. Ma liberté sur parole n'est pour lui qu'une plaisanterie humoristique. Il veut, avant de mourir, se satisfaire sur un point: ce que vaut la parole d'un chien d'infidèle.

— Oh! Ce genre de farce-là?

— Précisément.

Silence.

— Dites donc, Constantine, sérieusement, il n'y a pas moyen d'éluder la parole donnée au Khan?

— Je n'ai pas l'intention de l'éluder.

— Non?

— Non, sir Robert.

— Tout de même, grogna le chef, vous n'imaginez pas que je vais laisser un sale Arabe, que nous avons chassé de Palestine, du Yémen, de Perse, nous fusiller un officier supérieur. C'est... c'est inadmissible.

— Je vois qu'on vous a mal instruit de l'affaire, sir Robert. Il s'est conduit en parfait sportsman. Songez qu'il ne pouvait vraiment savoir ce qui me restait d'eau dans mes citernes. En me faisant sa proposition, il me découvrait son besoin pressant d'une décision et m'encourageait à persévérer si j'avais assez d'eau pour le faire avec quelque chance de succès. La malchance a voulu qu'aucune trouée de votre part ne fût possible en temps. Nous aurions tenu une semaine, deux au plus. Il me demandait ma vie en échange de celle de mes quatre cents survivants. Il a d'ailleurs scrupuleusement tenu sa part du contrat: Dans trois mois, je retourne à Têlat.

— Je suis impuissant! gronda sir Robert, en frappant la table du poing. La frontière est en feu; et la mauvaise saison va incessamment fermer les passes.

— Ne vous tourmentez pas à mon sujet, sir Robert, dit doucement Constantine, qui faisait jouer son monocle entre le pouce et l'index. Je venais, continua-t-il, me mettre à votre disposition pour la durée de ces trois mois.

— Si je vous faisais écrouler par un conseil de guerre, pour désobéissance à des ordres précis?

— Ruse transparente. Achmed Khan ricanera. Epargnez-moi cette disgrâce, sir Robert.

— Bien, vous avez vos trois mois de congé.

Merci.

— Que comptez-vous en faire? demanda l'autre, regrettant aussitôt la curiosité qui l'avait poussé à poser la question.

— Vous avais-je dit que j'étais Canadien d'origine?

— Non.

— Eh bien, avec votre permission, je vais prendre l'avion de la Royal



La meilleure pour l'huilage des trains électriques, voitures, bicyclettes, patins, trottinettes, l'imperméabilisation des ballons et des ballons, le nettoyage et l'huilage des fusils, etc.

3-IN-ONE OIL

Nettoie—Lubrifie—Prévient la rouille

Loue, Vend, Répare, Achète

clavigraphes de toutes marques

Spécialité: Contrat d'inspection mensuelle. Papier carbone, rubans, papeterie

Téléphone: GENERAL TYPEWRITER SERVICE LIMITED
L.A. 7595 1063, rue BLEURY

GRATIS

SET DE TOILETTE, Marmite, Coutellerie, Nappes, Serviettes, Couvertures, Chapelet, Montre, Poupée, etc. Donnés gratuitement aux personnes qui vendront 100 ou plus de nos paquets de graines à 5 cents chacun. Demandez notre catalogue et 100 paquets.

ALLEN NOUVEAUTES, St-Zacharie, Qué.

PILULES PERSANES

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Dutch qui m'emmènera à Manille, par Batavia, Saigon et Hong-Kong. De là, par la Pan-American, l'Amérique en quelques jours. Retour par la même voie, trente, quarante jours peut-être au Canada.

Le grand chef, se leva, tendit la main à son subordonné:

— Comptez sur nous, colonel, pour vous faciliter le voyage de tout notre pouvoir.

— Merci, sir Robert.
— Bonne chance, donc Constantine.
— Au revoir, sir Robert.
— Dites donc, colonel, un mot.
— Oui sir Robert?
— Vous êtes un rude type?
— Merci, mon général.

VI

Loin de ces terres troublées, Saint-Maxence mirait dans les eaux tranquilles du Richelieu la verdure renaissante de sa rive boisée, dominée par le petit massif solitaire qui en indiquait la place sur la large plaine. Aucun événement hors-saison ne troublait ici le cours pacifique de l'existence. De lents attelages traînaient dans les champs les semailles croissantes; les fenêtres ouvertes de l'école laissaient échapper les psalmodies en-



Le dessin Deauville, Community Plate, belle illustration de la tendance moderne en argenterie. Les fabricants de la marque Community recommandent Silvo pour conserver à l'argenterie sa splendeur.

Fait Ressortir la Beauté de l'Argenterie

Vous êtes fière à juste titre de votre superbe argenterie et vous pourrez en jouir chaque jour si vous en préservez l'éclat à l'aide de Silvo.

D'action rapide et douce, Silvo rehausse la beauté qui fait de votre argenterie un bien qui vous reste cher pendant tout le cours des ans.

Demandez-nous par lettre un échantillon gratuit de 72 F.

Silvo

POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

RECKITT'S (Oversea) Ltd, 1002, rue Amherst, Montréal



Femmes, Jeunes Filles...

Améliorez votre santé, augmentez vos forces et soyez bien portantes. Prenez le tonique ZYMOPHOS qui développe les globules rouges du sang,



renforce les os, calme les nerfs, raffermis les muscles et aide la digestion.

Le tonique ZYMOPHOS vous remettra sur pieds, vous donnera une nouvelle vigueur, rapidement et sûrement. Procurez-vous en une bouteille aujourd'hui même.

En vente dans toutes les pharmacies \$1.00 la bouteille, ou expédié directement sur réception du prix.

LABORATOIRES LORRIS ①
Boîte postale 424, Station M, Montréal

ZYMOPHOS

Le tonique des Nerfs et de la Digestion

nuyées d'une marmaille avide de grand air et de liberté; l'abolissement d'un chien au passage poussiéreux d'un auto, l'occasionnel cri d'un coq, rompaient seuls, de temps à autre la paix matinale.

Paul Rouvier quitta la table de travail à laquelle il était assis depuis six heures du matin, et, par une porte-fenêtre, passa sur la terrasse dallée qui occupait tout l'arrière de sa belle maison de Saint-Maxence. Son déjeuner — qu'il prenait à onze heures — l'y attendait servi près de la balustrade. Il pouvait, de là, contempler l'étendue veloutée de la pelouse qui étendait son tapis vert en pente douce jusqu'à la rivière. Des arbres serrés bordaient en colonnade vénérable cette large ouverture.

Le courrier toujours volumineux d'un directeur de grand journal, s'offrit à son attention.

N'ayant rien de mieux à faire, car il attendait sa fille, Arlette, toujours en retard, pour le repas, il se mit à dépouiller sa correspondance. Il rejetait impatiemment les lettres — toutes d'affaires, lorsque l'enveloppe jaune d'un télégramme attira son regard :

« Arriverai 16 juin, Saint-Maxence, pour bref séjour, me fiant sur vieille amitié. — John Constantine. »

Constantine! Ce nom évoqua brusquement d'autres noms et d'autres paysages. L'Inde en 1913! Deux jeunes subalternes frais émoulus de l'école militaire, partageant leurs premières émotions de service. La grande guerre: Gallipoli, la Palestine, l'offensive de 1918 sur le front de l'Ouest, la victoire, la séparation en 1919. Rouvier, démissionnaire, marié durant la guerre, allant fonder au Canada son grand journal, Constantine poursuivant sa carrière dans le Proche Orient, puis dans l'Inde. Une correspondance suivie, malgré la distance, les années. Trois visites de l'exilé volontaire durant ses congés: la première en 1922, lorsque Hélène vivait encore, la seconde en 1927, la dernière, trois ans auparavant, quand Arlette achevait ses études à Genève. Et maintenant? C'était bien le même chevaleresque Constantine de jadis. Rouvier lui avait souvent reproché ce qu'il appelait la stérilité de cette existence de soldat dans ces longues lettres où il mûrissait sa part de leur vieille et solide amitié. Les nouvelles de Télet, pendant le siège, après, avaient réveillé en lui le soldat de jadis. Stérile existence! Il n'en était plus si sûr! Songeant à ses seize années de lutte pour la vérité, la justice, l'honneur contre les préjugés, l'indifférence, la haine, les jalousies de son milieu, songeant aux faibles résultats de tant de travaux, il sentait grandir en lui un noble regret d'une existence qui couronnait une carrière d'ordre, de discipline, de foi dans son métier, par l'apothéose d'un aussi beau geste que le sacrifice de Constantine, dont la liberté sans doute n'était due qu'à une circonstance fortuite, qu'il s'expliquait mal. Il enviait, à celui qu'il appelait jadis, amicalement, « un mercenaire », la grandeur de son geste lors de la reddition, la simplicité de l'accomplissement, la netteté d'une vie qui permettait de croire assez à l'amitié pour justifier un télégramme comme celui-ci :

« Arriverai, le 16... »

Il prit un journal, le déploya. Aujourd'hui le 16? Déjà! Il se leva, fit lentement le tour de l'immense veranda, se rassit, et pour se donner contenance se versa du café: sa main tremblait. Avec John Constantine, c'était tout l'héroïque passé, la jeunesse, Hélène, l'hôpital d'Alexandrie où il l'avait rencontrée qui revenaient le toucher à l'épaule. Lui aussi Constantine l'avait aimée la Française riieuse, pareille dans ses voiles à un rayon de soleil. Là peut-être résidait le secret de cette longue recherche d'anonymat et d'oubli dans les cadres rigides du service.

VII

— En retard, papa? demanda une voix gaie. Oh! si semblable à celle de l'Hélène de jadis qu'il en tressaillit.

— Ne me boudez pas. Soyez gentil, ne me grondez pas.

Elle se tenait debout devant lui, brune, grande, ses yeux noirs moqueurs et caressants. Lui, levant les yeux de son télégramme, la vit, dans le soleil, si semblable à l'Autre dans sa fraîche robe de tennis, avec ses bras nus, frais, bronzés par le soleil. Elle le baisa au front, prit place devant lui, agita la sonnette qui fit jaillir Jacques de son poste près de la porte-fenêtre.

— Le déjeuner, Jacques. Je suis pardonnée, petit père? Il sourit, vaincu. Et ce sourire accusait la jeunesse conservée de son masque glabre et ferme qui contrastait si curieusement avec ses tempes grisonnantes.

— Vingt minutes de retard, Arlette. Gageons que tu te lèves à peine.

De nouveau, l'éclatant sourire illuminait la figure brune, jeune.

— Hélas petit père!

Elle haussa les épaules.

Rouvier avait l'esprit ailleurs :

— J'attends quelqu'un aujourd'hui, dit-il, attaquant avec résolution son pamplemousse.

— Vrai?

— Oui.

— Un de vos écrivains, ou cette barbe de Gagnon, l'administrateur.

— Mais non. L'ami que j'attends n'est pas une « barbe », il ne discute jamais politique ou littérature, et je crois qu'il me garde dans son cœur un peu de mépris pour mon métier sédentaire, si peu actif.

— Si peu active votre vie! protesta-t-elle aussitôt. Je voudrais bien l'y voir, quel qu'il soit.

— Toujours loyale Arlette?

— Non, je vous admire. On n'en fait plus comme vous, père.

— Merci, un fossile, à t'entendre!

Elle lui accorda un nouveau sourire très tendre.

— Si vous saviez comme ils sont vides et laids, ceux d'aujourd'hui, dit-elle doucement. Plus que vous ne sauriez croire. Vulgaires, hypnotisés par l'argent, le succès matériel, la jouissance à tout prix, le luxe; sans âme, sans idéal, sans espoir.

Elle ajouta, rêveusement, plus pour elle-même que pour lui :

— J'ai cherché en vain, parmi tant de jeunes gens que j'ai rencontrés, un seul dont le vernis, les succès sportifs, la fortune, le travail même, ne recouvrirent pas seulement la nullité essentielle de l'âme, du cœur...

Troublé, il oubliait de manger, à l'écouter. Elle s'en aperçut, éclata de rire.

— Allons, finissons, qui est l'invité?

— John Constantine, dont je t'ai souvent parlé.

— L'homme de Télet?

— Le même.

— Racontez-moi en détail ce que vous savez de l'affaire papa.

Et lui conta les exploits de Constantine, et, inspiré par le sentiment de sa vieille amitié, lui dit, sur son compagnon d'armes bien d'autre chose encore.

Ils avaient depuis longtemps terminé leur repas qu'il parlait encore, faisant revivre pour son auditrice fascinée et silencieuse, les années de sa jeunesse; le plaisir de se confier colorait ses paroles, ressuscitait le passé, déjà si lointain, avec ses espoirs, ses brefs bonheurs, la part qu'y avait prise Constantine, l'écroulement à la mort d'Hélène.

Il s'interrompit enfin, consulta sa montre.

— Ouf! s'exclama-t-il. Pauvre petite qui se meurt d'ennui et n'ose le dire. Décidément je vieillissais la seconde enfance et ses ennuyeux radotages.

Elle ne protesta point. Son père, en qui elle avait admiré le demi-dieu auréolé du prestige de l'expérience, du succès, de l'autorité, lui apparaissait pour la première fois différem-

ment. Ainsi raconté par lui-même, il prenait soudain forme humaine devant elle. Elle se sentit grandie par cette confiance d'un homme qui se confiait si peu.

Ils se levèrent.

— J'ai hâte, dit-elle, de revoir le colonel Constantine.

— Merci Arlette, je compte sur toi pour lui rendre inoubliable son séjour.

— Je ferai préparer la grande chambre, naturellement?

— Certes.

— Et pour le dîner?

— Qu'on se surpasse. La vieille argenterie, les plus anciennes bouteilles.

Tout le tremblement enfin.

— Oui, papa. Ma toilette?

— De soignée. Tu connais peu Constantine, ou tu ne poserais pas la question.

— A tout-à-l'heure donc.

— A tout-à-l'heure.

VIII

Ils prenaient le thé sur la terrasse quand Jacques, solennel comme toujours, annonça Constantine.

Arlette posa sa tasse et se leva toute droite, instinctivement.

Quant aux deux hommes, ils s'étaient avancés l'un vers l'autre et se tenaient la main.

— Sois le bienvenu, mon vieux John, comme toujours, disait Rouvier.

L'autre répondit dans un français impeccable, à peine scandé par une pointe d'accent :

— Merci, Paul. Je disposais de deux mois de congé, et j'ai songé à la seule maison qui représente pour moi, le home.

Rouvier se retourna :

— Ma fille, Arlette: Arlette, John Constantine.

Arlette sentit le poids presque insoutenable de ces yeux bleus posés sur elle. Le regard, direct, semblait chercher au travers d'elle quelque chose de très lointain, de très précieux. Elle avait cru rencontrer, après neuf ans, quelque vétérans au visage marqué de whiskey, d'ennui et d'âge. Ce grand garçon, dont chaque geste trahissait l'intense virilité, au masque durement modelé dans le bronze des tropiques, d'allure martiale dans son complet sombre, la prit au dépourvu.

— Allons, serrez-vous la main, dit Rouvier, étonné de leur immobilité.

Génés, ils échangèrent une poignée de main et se détournèrent.

— Une tasse de thé, colonel?

— Avec plaisir, mademoiselle Arlette.

Le regard du vétérans enveloppa avec gourmandise la scène délicieuse: la maison avec ses vignes, ses grandes fenêtres, la pelouse veloutée, la rivière bleue sous le ciel pâle, les arbres dont le jeune feuillage tamisait les rayons dorés d'un soleil de cinq heures. Il revint se poser sans hâte sur la jeune fille, dont les paupières baissées cachaient le trouble. Ils causèrent, se remettant au courant de leurs existences, Constantine gardant le silence sur la parole donnée au Khan. Le sens de leurs paroles échappait à Arlette, dont l'oreille étudiait seulement le son de la voix nouvelle, à la fois sonore et calme, pleine de mâle assurance.

Un silence tomba sur le petit groupe, rompu plus tard, par un mot de Rouvier.

— A quoi songes-tu Arlette?

— A rien, papa, à rien, je vous assure, répondit-elle, une rougeur colorant ses pommettes.

— Nous t'ennuyons, je gage, avec nos souvenirs.

— Je vous en prie, papa.

— Comme elle ressemble à la « mem-sahib », murmura John Constantine. Son vivant portrait...

Rouvier soupira.

— Notre pauvre Hélène aurait été si heureuse de te voir encore une fois notre hôte, John.

— Voyons, Paul, n'allons pas nous laisser attrister: surtout en cette occasion-ci. Que veux-tu? Nous vieillissons: le moment approche pour nous

du choix définitif: la retraite avec ses rhumatismes ou, il sourit dédaigneusement montrant ses dents intactes, ou la camarade, comme vous l'appellez vous autres. Vivons joyeusement notre reste de jeunesse.

Rouvier se leva.

— Le tour du propriétaire? suggéra-t-il.

— Je veux bien, si mademoiselle nous excuse, répondit l'officier.

Arllette acquiesça d'un sourire, et demeura immobile, le coude sur la balustrade, le regard lointain...

IX

Constantine nageait avec une élégance paresseuse, se gorgant de sensations presque oubliées, lorsqu'une forme juvénile interposa sa sveltes silhouette entre son regard et l'horizon. Il dressa la tête hors de l'eau, s'assura que c'était Arlette et lui fit signe de la main. Elle lui rendit son salut et fit trois pas sur le tremplin avant de s'élever dans le vol bref de son plongeon. Reparaissant à trente pieds de la rive, elle nagea vers lui. Il l'attendait, debout dans l'eau, appréciant en connaisseur la parfaite coordination de ses mouvements, leur grâce aisée. Ensemble, ils revinrent au petit quai, après avoir décrit un grand demi-cercle dans l'eau pure et froide. Ils s'assirent d'un commun accord les pieds dans l'eau, heureux de ce bonheur un peu animal qui suit un effort physique, à cette heure matinale.

— Vous nagez bien, observa-t-elle, les yeux observant, sur l'autre rive, la dentelure des arbres et des maisons contre le bleu intense du ciel.

Son ton exprimait une certaine surprise.

— Cela vous étonne?

— Mon Dieu, oui, à...

— Vous alliez dire: «à votre âge?»

— Oui.

— J'ai quarante et un ans, dit-il simplement en réponse à cette franchise brutale, le double de votre âge.

— Pas tout-à-fait le double. Presque. La vie de frontière conserve apparemment fort bien son monde; on vous en donnerait trente.

— Comme tout autre existence, celle qu'on mène là-bas possède ses compensations.

Il jeta un long regard autour de lui; sur l'allée triomphale de la rivière entre ses hautes rives boisées, que tachait ici et là la peinture claire d'une maison; sur la pente veloutée de la pelouse que dominait la maison des Rouviers, dont la pierre grise semblait partie du paysage; sur sa compagne qui agissait dans l'eau claire ses longues jambes droites. Elle avait enlevé son bonnet et ses cheveux de jais couvraient ses épaules nues. Il détourna d'elle son regard troublé et dit en se levant:

— Le déjeuner sera prêt.

— Allons, répondit-elle.

Paul Rouvier, du perron, les regardait monter vers la maison, accordant leurs pas, riant et plaisantant. Leurs figures brûlées contrastaient avec l'éclatante blancheur de leurs robes de bain. Il songea avec une pointe d'envie à la jeunesse d'allure de l'officier.

— Hâtez-vous! leur cria-t-il, tout sera froid.

Et ils se mirent à courir comme deux enfants.

— Le devoir m'appelle, remarqua l'éditeur, le repas terminé.

— Par ce temps, papa?

— Hélas! Tu m'excuses, John?

— Comme tu voudras, Paul. Mais souviens-toi. Tennis à quatre heures, sans faute.

— J'y serai. A propos, tu ne t'ennuies pas?

— M'ennuyer? Ici? Avec cette paix, au milieu de cette nature? Si tu savais comme on apprécie sa première matinée au pays, après trois ans d'exil. Vous autres, vous acceptez tout ceci parce que c'est le cadre naturel de votre existence. De nouveau, les yeux bleus errèrent sur la scène tranquille et riante, dont ils ne se rassasiaient pas. Revenant se poser sur le père et la fille, leur gravité démentait le sourire des lèvres.

— Je me suis demandé bien des fois, dit-il doucement, lequel de nous deux avait le mieux choisi.

— Moi de même, John, répondit Rouvier en se levant. Nous avons tous à nos heures de ces doutes.

— Doutes futiles sans doute. D'ailleurs, il est maintenant trop tard. A d'autres, il montra Arlette, à d'autres plus jeunes sont passées et la responsabilité et l'occasion du choix.

— Vous retournerez donc là-bas, colonel Constantine? demanda Arlette. L'officier haussa les épaules.

— Bien sûr, mademoiselle Arlette. Bonne ou mauvaise, je ne connais qu'une seule voie.

Il soupira.

— Nous voilà bien sérieux, dit-il.

Arllette se leva.

— Il faut que j'aille m'habiller, dit-elle.

— A tout-à-l'heure, dit Rouvier du seuil de sa bibliothèque où il rentrait s'enfermer.

— Allons, de la gaieté mon colonel, songez que vous avez un grand mois devant vous.

— Un mois! pensa Constantine, en allumant sa pipe, elle trouve cela long, la petite.

Arllette, rieuse devant les deux hommes, grimpa en vitesse l'escalier, s'enferma dans sa chambre.

— Un mois! dit-elle. Oh! mon Dieu! un mois!

Elle étouffa dans son oreiller les sanglots qui la secouaient.

X

Remplis et brefs, les jours comptés de leur bonheur à trois coulèrent un à un dans le sablier du temps inexorable. Et Constantine, chaque matin au lever se disait:

— Encore aujourd'hui, Constantine, encore un jour, amuse-toi bien. Utilise chaque heure, chaque minute, chaque seconde. Exprime toute leur douceur car demain ne t'appartient pas.

Arllette sautait du lit, hâtait sa toilette, murmurant son refrain intérieur:

— Les jours passent et rien n'arrive. Rien. Peut-être sera-ce pour aujourd'hui.

Rouvier, lui, souriait indulgent à leur frénésie de tennis, d'auto, de danse, de promenade. Quelquefois, dans sa bibliothèque, les éclats de rire cristallins d'Arllette, soulignés par la basse grave de Constantine, pénétraient jusqu'à lui. Posant sa plume, il rêvait alors au beau passé enfui que ce bonheur des autres ressuscitait un peu.

XI

— Vous conduisez trop vite! remarqua Constantine en souriant.

— Vous trouvez?

Ses cheveux noirs flottaient au vent; elle riait, ses dents éclatantes dans sa figure brune. Toutefois, elle ralentit un peu:

— Un de ces beaux matins, continua son compagnon, vous vous trouverez mêlée de façon inextricable aux ferrures de cet engin de destruction, qu'on devra vous enterrer ensemble avec l'épithète: «Ci-gisent, inséparables dans leur dernier sommeil comme durant le cours de leur vie, Arlette et son auto».

— Quelle imagination morbide!

— Quel sens des réalités, Arlette, au contraire!

Elle freina au bord du fossé, indiqua d'un geste la rivière.

— Voilà ce que je voulais vous montrer, dit-elle.

Telle une corbeille de verdure abandonnée au fil du courant, une île boisée divisait ici le cours de l'eau. A droite de la route, les verts tendres des moissons nouvelles se fondaient à l'horizon dans la buée violette où naissait l'azur pâle du ciel. Le soleil allongeait sur le miroir liquide de la rivière les ombres obliques des arbres qui en bordaient la rive la rive opposée. Un léger mirage déformait devant eux la perspective géométrique de la route, droite entre la fantaisie de cette île jaillie de l'eau claire, et le

Rouleaux au jambon avec sauce au fromage



Un mets peu coûteux... et facile à préparer

APPÉTISANTES rondelles de pâte floconneuse et de jambon bien assaisonné — avec une exquisite sauce au fromage. Voici, pour le souper de ce soir, une suggestion qui sera appréciée. Essayez-la!

Rouleaux au jambon avec sauce au fromage

2 tasses farine	¼ tasse lait ou moitié lait
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"	moitié eau
½ c. à thé sel	1 tasse jambon moulu
4 c. à soupe shortening	2 c. à soupe beurre mou
	1 ½ c. à soupe moutarde préparée

Ajoutez beurre et moutarde au jambon moulu et mélangez bien. Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et sel; ajoutez le shortening et mélangez bien avec une fourchette. Ajoutez le liquide pour faire une pâte molle. Jetez légèrement sur planche enfarinée jusqu'à ce que la surface paraisse lisse. Roulez à ¼" d'épaisseur en une grandeur de 12" x 10", puis étendez à la surface le mélange de jambon. Roulez sur la longueur, comme un gâteau-rouleau à la gelée. Coupez en tranches de 1 ½" d'épaisseur et abaissez-les ensuite à 1". Cuisez à four chaud dans une léchefrite graissée (475° F.) environ 14 minutes. Suffisant pour 8 convives.

Sauce au fromage

Faites fondre 2 c. à soupe de beurre; ajoutez 2 c. à soupe de farine et 1 c. à thé de sel, puis brassez jusqu'à mélange parfait. Ajoutez lentement 2 tasses de lait, brassant jusqu'à consistance épaisse et lisse. Faites bouillir 2 minutes. Ajoutez ½ tasse de fromage râpé et brassez jusqu'à ce que le fromage soit fondu.

GRATIS! LE LIVRE DE CUISINE "MAGIC" — Ecrivez à Gillett Products, Fraser Ave., Toronto 2, Ont. Dépt LM-2.

Rappelez-vous que si vous voulez avoir une pâte savoureuse et floconneuse, qui fond littéralement dans la bouche, vous devez employer la Poudre à Pâte "Magic". Les plus grandes autorités canadiennes en art culinaire l'emploient et la recommandent parce qu'elle assure toujours une levée parfaite et uniforme. Essayez aujourd'hui la "Magic".



NE CONTIENT PAS D'ALUN — Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni d'alun, ni ingrédient nuisible.

Fabriquée au Canada

DEMANDEZ

La Petite Revue

en vente partout

15c

Le médecin dit: Prenez la prescription

REINOL

Pour nettoyer votre rein et soulager le mal de dos. En vente partout - 50¢ la boîte

Ce GROS CUBE, avec sa SAVEUR TRÈS RICHE, TRÈS AGRÉABLE,

fait instantanément un délicieux breuvage. Il ajoute la vertu nutritive du bœuf de première qualité à tout plat de viande.

CUBES

OXO



Un cube par tasse d'eau chaude.

A28F

LES ESCALIERS L'EFFRAYAIENT

Ce qu'une rhumatisante redoutait le plus

Un des plus grands ennemis des rhumatisants est la difficulté qu'ils ont à monter et descendre les escaliers. Il en était ainsi pour cette femme avant qu'elle prit du Kruschen, mais aujourd'hui tout va bien. Lisez ce qu'elle dit:—

«Depuis plus de douze mois, la première chose que je prends le matin est une demi-cuillerée à thé de Kruschen dans de l'eau chaude et je m'en trouve toute rajeunie. Je souffrais atrocement de rhumatisme dans les genoux et le dos et j'avais aussi de violents maux de tête. Les escaliers m'effrayaient; je suis heureuse de dire qu'il n'en est plus rien maintenant et que ces douleurs ont pour ainsi dire disparu. Ma santé est meilleure qu'elle ne l'a été depuis des années.» — (Mme) G. M.

Deux des ingrédients des Sels Kruschen contribuent surtout à dissoudre l'acide urique. Les autres ingrédients du Kruschen aident la nature à éliminer de l'organisme cet acide dissous.

Par suite d'un VOEU

Je fais connaître, à toutes les personnes de mon sexe qui souffrent douloureusement au moment de leurs périodes, le moyen d'arrêter instantanément et économiquement ces douleurs. Ecrire à Mlle A. Roussel, 5189 Coolbrook, Montréal ou téléphoner à L.A. 0315.

R La prescription
BILOCOLATE
aux sels biliaires
Soulage les douleurs du
foie et élimine les
poisons de
l'intestin.

50¢
la boîte.

2 En vente partout.



Prenez
SVELTA
POUR RESTER
élégantes et
sveltes

AROLAB
Casier 52—Sta. T
MONTREAL
Tél. HA. 5641

CHEZ VOTRE
PHARMACIEN
30 capsules, \$1.25
150 capsules,
\$4.50



**NÉURALGIE
RHUMATISME
RHUME
GRIPPE**
seront immédiatement enrayés par
l'usage des capsules

U-No
En vente partout:
en boîtes de 25c, 60c, \$1.00, \$2.00
Laboratoire U-No, Montréal
Distributeurs: LYMAN'S Ltd.

Demandez...
"LA PETITE REVUE"
chez votre dépositaire

Achmed, le Magnanime

rayonnement irrégulier des champs. Arlette soupira, en se laissant glisser sur le siège.

— Ça vous va?
— Oui, beaucoup. Plus que vous ne sauriez croire.

— Avec vous, John, on sait à quoi s'en tenir. Vous croyez chaque mot que vous prononcez.

— Ironie?
— Non, je vous assure.

Elle dit, rêveusement:

— Des fois, tout de même, je vous aimerais plus bavard.

— Et moins sincère? demanda-t-il avec douceur.

— Vous avez réponse à tout.

— Non Arlette. Pas à tout. Sans quoi...

— Sans quoi?

Il considéra un instant le jeune profil pensif de sa compagne d'un dessin si pur.

— Rien. Mais je peux vous dire combien je vous admire Arlette, combien je vous suis reconnaissant d'avoir su rendre mon séjour à Saint-Maxence inoubliable.

— Je ne suis qu'une fillette, dit-elle tristement, et vous abusez de vos privilèges d'hôte en vous moquant ainsi de moi.

— Je ne me moque point, Arlette. On ne se moque pas de celle qui réunit en elle les plus beaux traits des deux êtres qu'on a le plus aimés au monde.

— Vous l'aimiez?

Elle parlait de sa mère. Il le comprit ainsi et répondit, avec simplicité:

— Je l'aimais. Mais pour elle, je n'existais pas. Dès notre première rencontre elle me parla de votre père. Je fus le confident: vous savez, comme dans Shakespeare, utile mais secondaire.

— Pauvre grand ami, murmura la jeune fille, que cette franchise avait troublée, voilà la raison de ce long exil?

— Un peu. Et puis, je ne connaissais rien d'autre que mon métier. Il m'offrait l'oubli, l'aventure, la vie physique dont j'avais besoin. L'habitude, le manque d'attaches firent le reste. Voilà vingt-deux ans que je guerroyais. Si quelquefois j'ai maudit ma solitude, je ne puis dire que je me sois jamais ennuyé. Mon existence fut mouvementée; mais les détails vous ennuieraient. A quoi songez-vous?

— A ce que vous dites.
— Comme vous voyez, il n'y aurait pas eu grande place pour une femme dans ma vie.

— Maintenant?

— Il a bien été question de moi, pour un poste intéressant et plus sédentaire au grand état-major.

— Vous l'avez refusé? demanda-t-elle étonnée.

— Je n'avais pas le choix, fut la brève réponse.

Elle sentit que sa question avait rappelé un souvenir pénible et dissipé l'intimité qui les enveloppait de douceur, un moment auparavant.

— Nous rentrons?

— Si vous voulez, Arlette, il se fait tard.

Le retour fut silencieux.

XII

Des affaires urgentes rappelaient Rouvier en ville, des affaires qui le garderaient peut-être jusqu'au lendemain. Il s'en expliqua à son ami dans la salle de billard, après le grand déjeuner, le front sombre, malheureux d'abandonner Constantine en cette dernière soirée:

— Je suis furieux, dit-il. Mais qu'y puis-je? Il s'agit d'un nouvel imbroglio dans cette malheureuse situation internationale. Ma présence est nécessaire. Service commandé, comme nous disions autrefois. Tu comprends cela, toi, n'est-ce pas?

Constantine sourit, visa avec soin, fit coup double, releva la tête:

— Va, mon vieux. Bonne chance et merci. Comme tu dis, je comprends cela, moi.

Il ajouta, très bas:

— Trop bien.

Les adieux terminés, Arlette vint le rejoindre:

— Une partie, John? offrit-elle.

Ils jouèrent en silence quelques minutes.

— Vingt, compta-t-elle. Vous gagnez encore. Revanche?

— Sans doute.

Ils se retrouvèrent plus tard dans le grand salon, devant le foyer où pétillaient les bûches d'érable. Les hautes fenêtres encadraient de nobles et tristes perspectives de grands arbres immobiles sous une pluie diluvienne. Elles ne versaient dans la pièce qu'un jour appauvri de toute luminosité. Déjà, des angles, une pénombre montait. Ils se taisaient, oppressés par le poids de leurs pensées secrètes.

Constantine dit enfin:

— Vous souvenez-vous du jour de mon arrivée, Arlette?

— Oui, répondit-elle, vous portiez le même complet sombre, la même cravate. Vous paraissiez tellement plus jeune que je ne m'attendais. Neuf ans écoulés vous ont laissé le même.

— Vous vous souveniez de moi? demanda-t-il, surpris.

— J'ai attendu neuf années votre retour, dit-elle simplement. Pour vous je n'étais alors qu'une fillette en mal d'adolescence, sans doute laide et bête à faire peur... Oui, je me souvenais de vous. Vous ferai-je une confession, qui vous paraîtra ridicule?

— Je vous écoute.

— Pas un de vos faits et gestes ne m'est étranger.

Il eut un geste d'incrédulité.

— Vous ne me croyez pas? Ecoutez. En 1922, attaché à l'état-major dans l'Hadramaout, cinquième blessure, quatre durant la guerre, en 1924, capitaine adjudant de la garnison de Têlat, sixième blessure, en 1925, major, en garnison à Amritsar, en 1926, attaché au résident du Népal, de 1929 à 1931 — la passe du Khaibar, commandant un bataillon d'infanterie indigène, 1933, congé, 1934, nommé, en qualité de colonel au commandement de la place avancée de Têlat, en territoire dissident.

— Comment savez-vous toutes ces choses? Votre père m'avait dit...

Elle rougit:

— C'est le seul secret que j'aie eu pour mon père. Je lisais secrètement vos lettres, durant ses absences. Il les garda dans le second tiroir de gauche de sa table de travail.

— Je vois, dit-il.

Il contemplait de sa place, le visage de médaille, sans pouvoir deviner le corps perdu dans la grisaille de l'après-midi mourant. La tête même d'Hélène, mais plus belle encore! Son cœur, qu'il avait cru enterré à Alexandrie, revivait victorieux, ironique, depuis son arrivée à Saint-Maxence.

Mais la pente de ses rêveries aboutissait toujours à l'abîme. Chaque fois, songeant à l'avenir, une voix gutturale interrompait ses entretiens avec lui-même, une voix qui disait, comme si elle eût deviné d'avance:

— Allah sera ton juge.

— A quoi songez-vous, John? demanda soudain Arlette.

Il tressaillit, sentit plutôt qu'il ne vit, dans l'ombre maintenant victorieuse, le regard brûlant de la jeune fille.

— Je songeais, dit-il, lentement, comme à regret, à une parole de notre Shakespeare qui la met dans la bouche d'Othello.

— «The pity of it, Iago, the pity of it».

— Oui.

— Pourquoi?

— Je regrettais que ma vie ne m'appartint plus, je regrettais que mon vieil ennemi Achmed Khan m'eût accordé ce sursis de trois mois.

C'était la première fois qu'il révélait la nature du pacte étrange qui le liait au Khan.

Dans un éclair, elle comprit tout.

Elle se dressa; il l'imita instinctivement et ils se trouvèrent debout l'un devant l'autre.

— Voilà pourquoi...?

Elle n'acheva pas.

Il fit signe que oui, de la tête.

Elle se rapprocha de lui et brusquement le voile d'indifférence étudiée qui les séparait depuis plus d'un mois, se déchira, les laissant étrangement seuls et faibles, dans la nuit venue, que l'œil rouge de la braise observait ironique.

Un sanglot comprimé secoua les minces épaules, si près de lui, qu'il les eût pu enserrer de son bras.

— Ne pleurez pas, dit-il, vos larmes... Je vous aime, Arlette.

Il l'attira contre lui, et sa main libre caressa les cheveux parfumés, dont le flot soyeux envahissait son épaule. Elle paraissait si petite, si frêle! Une grande pitié déborda de son cœur si longtemps fermé, qu'il avait cru pour toujours insensible. Il tenta de l'apaiser, avec les mots malsadroits et tendres, que prononçaient mal ses lèvres habituées aux ordres brefs, ou aux conversations indifférentes des mess et des fumoirs.

— Dites encore que vous m'aimez? murmura-t-elle, étouffant ses sanglots.

— Je vous ai aimée, Arlette, dès l'instant où je vous vis sur le balcon avec votre père.

Il ajouta:

— Il ne faut pas pleurer, petite. Vous avez toute une vie devant vous. Toute une vie.

— Voyez, je ne pleure plus, John.

Elle dit encore:

— Rien ne peut vous retenir?

— Me voudriez-vous trahir à ma parole? demanda-t-il.

Il ajouta doucement:

— Même pour vous?

Elle leva vers lui, des yeux, dont les larmes brillèrent dans l'ombre.

— Non, John.

— Merci, Arlette. Maintenant, allons nous habiller pour le dîner.

XIII

Il l'attendit au bas de l'escalier. Elle parut et lui sourit, en descendant. Sa longue robe, un nuage de mousseline blanche autour de ses chevilles minces.

— Nous dinons dans la bibliothèque, dit-elle. Sans papa, nous serions perdus dans la salle.

Quatre chandeliers éclairaient la nappe neigeuse, l'argenterie d'une petite table carrée devant le foyer.

Jacques les servit, comme un fantôme qui ne se détachait jamais tout-à-fait de la pénombre qui les entourait. Contre leur attente, le dîner fut gai, dépourvu d'allusions à leurs pensées secrètes.

Constantine, cravaté de noir, plastonné de marbre, se mit en frais et, lui si taciturne au mess qu'on le disait presque muet, trouva pour la jeune fille des mots éloquentes et révélateurs, des images heureuses, pour raconter quelques-unes des expériences les plus pittoresques de sa carrière. Elle, reconnaissante de cet effort, soutint sans peine le rôle qu'un accord tacite lui assignait.

Jacques les laissa en tête-à-tête devant leurs coupes de vin intactes, le café fumant et leurs cigarettes mêlant leurs arômes.

— Un toast? proposa Constantine.

— Un toast! accepta la jeune fille.

— A la santé d'Arlette Rouvier, dit-il. Souhaitons-lui les nombreuses années de bonheur auxquelles lui donnent droit sa beauté, son grand cœur, sa jeunesse.

— Colonel, vous êtes charmant, mais j'oppose mon veto.

— Cependant...

— A notre bonheur, John! Puisse-t-il triompher même de l'impossible.

— A notre bonheur, Arlette.

Ce rappel dépouilla l'atmosphère de sa gaieté artificielle et protectrice.

(Suite à la page 42)

CE QUE VEUT LA MODE

7156

Voici une petite robe d'imprimé d'une parfaite simplicité, sans prétention, et qui, à toute heure du jour, se porte bien sous un manteau chaud. Les fronces du corsage et des manches autour de l'empècement rond, en font toute la parure; jupe à plis. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de soie imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

7152

Petite robe d'imprimé plus habillée, et dont les couleurs vives seront aussi brillantes que le printemps sous un manteau d'hiver. Tout à fait ce qu'il faut pour le lunch ou les matinées. A noter: le joli détail de l'encolure,



7156



7152

POUR

1937

la longueur des manches, l'ampleur de la jupe. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de soie imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.

7180

Robe d'une note originale pour les 5 à 7 et pour les réunions intimes du soir. Ses manches courtes, la coupe du corsage, la ceinture croisée en font un modèle de choix, d'une haute nouveauté. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de soie imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.



7180

LES ROBES et l'originalité

DES DÉTAILS



7192

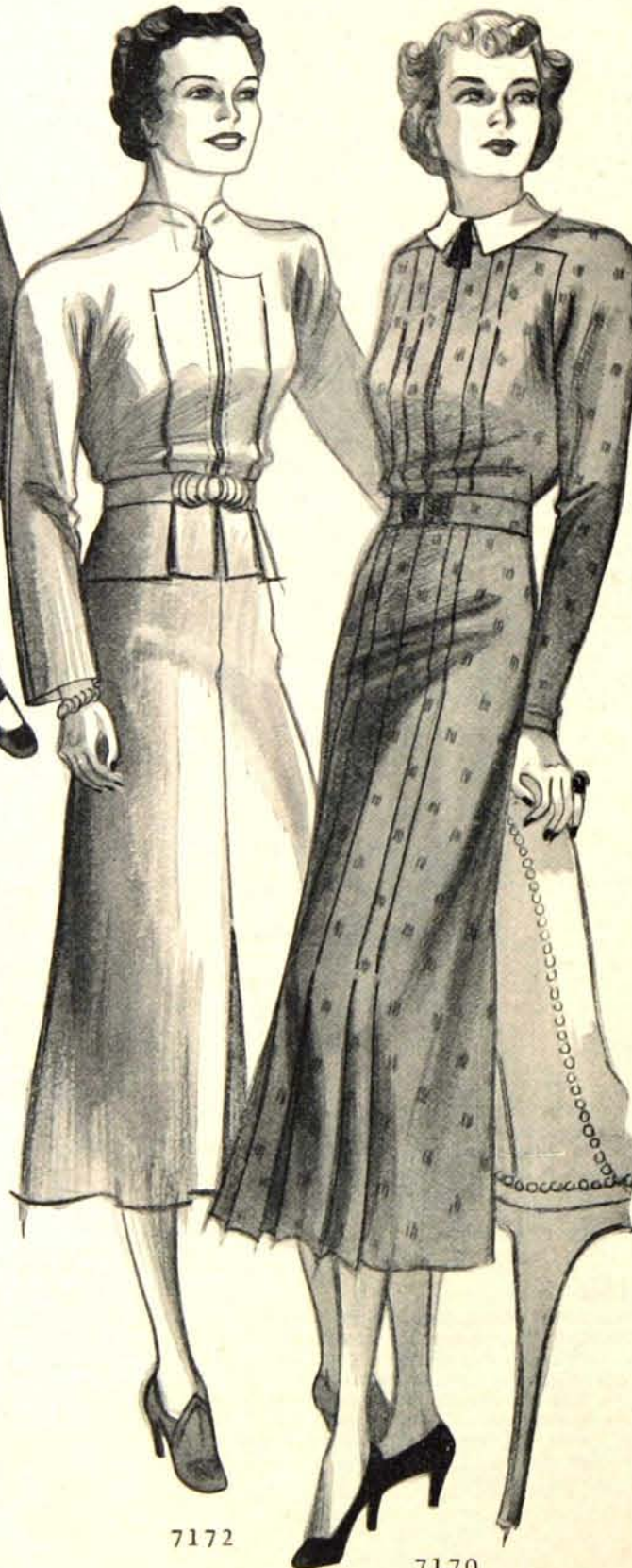
Modèle élégant, quoique de lignes simples, avec sa jupe ondulante, ses manches raglan à plis, sa parure de sou-tache à l'encolure et aux poignets. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4 $\frac{1}{2}$ verges de rayonne imprimée en 39 pouces et $\frac{1}{2}$ de verge de tissu contrastant en 35 pouces plus ou moins. 12 à 20 ans et 30 à 40. Prix: 45 sous.



7155

7155

Pour les adolescentes dans toute leur fraîcheur, et pour les jeunes filles. Cette robe à empiècement fait mieux ressortir leur grâce juvénile. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3 $\frac{1}{2}$ verges d'étoffe en 39 pouces et $\frac{1}{4}$ de verge de tissu contrastant en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 45 sous.



7172

7172

Une robe deux-pièces avec peplum, est toujours facile à porter, et notre modèle a beaucoup de cachet avec le panneau du devant du corsage, les plis du dos et les manches kimono. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{1}{2}$ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.

7170

Cette robe prend sa personnalité dans le détail des plis piqués jusqu'à une certaine hauteur de la jupe et du corsage, et qui de là s'ouvrent pour leur donner de l'ampleur. L'empie-cement et les manches sont coupés d'un seul morceau. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2 $\frac{1}{2}$ verges de lainage léger en 54 pouces et $\frac{1}{4}$ de verge de toile en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 25 sous.



7170

SOIE IMPRIMÉE

LAINAGES PASTEL

BEAUX CRÊPES

7184

Robe d'une coupe nette et simple, de lignes amincissantes, et qui fait très jeune, par la largeur des épaules, l'ampleur de la jupe, l'encolure drapée en V et les manches trois-quarts. Métrage: pour un 40, 4 $\frac{1}{4}$ verges de crêpe de soie en 39 pouces. 34 à 48. Prix: 45 sous.

7188

Dernière nouveauté: des bandes en bordure des jupes de robe, des manches et même de l'encolure. Ainsi traitée, cette petite robe d'imprimé a beaucoup de genre avec sa jupe à godets, son encolure froncée et ses manches lanterne. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{1}{4}$ verges de crêpe imprimé en 39 pouces et $\frac{1}{4}$ de verge de tissu contrastant en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.

7186

Modèle spécialement destiné aux femmes de petite taille et aux hanches fortes. L'élargissement des épaules, le plastron du devant et les manches trois-quarts sont des détails seyants. Métrage: pour un 40, 4 $\frac{1}{4}$ verges de crêpe imprimé en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

7148

Robe élégante pour les réunions d'après-midi. Les fronces donnent une douce ampleur au corsage et aux manches; la jupe est ondulante. Le contraste de la ceinture de ruban est d'un joli effet. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 $\frac{1}{4}$ verges de crêpe épais en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 35 sous.

7190

La coupe de cette robe de lignes princesse lui donne un effet tailleur d'une grande simplicité. Elle est montée sur un haut empiècement dont les lignes se réunissent à celles de la jupe; un ruban borde l'encolure, les épaules sont carrées. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{1}{4}$ verges de crêpe de soie en 39 pouces, et $\frac{1}{4}$ de verges de tissu contrastant en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



Document Humain No 405

EXTRAIT D'UNE LETTRE ACTUELLE

"Tonique ou reconstituant des jeunes et des vieux, quel que soit leur état de santé, il fait partie de mes ordonnances quotidiennes et ce sera encore aussi longtemps qu'on maintiendra l'intégrité de sa composition, ce que je pourrais juger pour moi-même, puisqu'il fait partie de ma diète quotidienne."

37-9F

BOVRIL peut vous aider aussi!



REGA

poireaux, mêlez-les à une épaisse béchamel bien beurrée. Ajoutez du sel, du poivre, du gruyère râpé. Disposez dans un plat à gratin, recouvrez de fromage râpé, parsemez de quelques morceaux de beurre, un peu de chapelure, faites gratiner quelques minutes au four. C'est un plat excellent, très sain et très recommandable.

ROTIES A L'ALLEMANDE

Battez un œuf très légèrement, ajoutez une demi-tasse de lait et une pincée de sel. Trempez-y des tranches de pain rassis et faites frire jusqu'au brun dans le beurre. Un excellent plat pour le déjeuner, mangé avec du beurre. C'est aussi un très bon dessert, mangé avec de la gelée, des confitures ou quelque sauce de pouding.

JULIENNE AUX CHAMPIGNONS

Coupez en bâtonnets deux carottes, deux navets, deux pommes de terre, des poireaux. Passez tous ces légumes dans le beurre, quand ils ont pris belle couleur, ajoutez du bouillon en quantité suffisante. Laissez bouillir; les légumes doivent être cuits mais sans tomber en purée. Une demi-heure avant de servir, ajoutez des champignons épluchés et coupés en filets comme la julienne. Versez le potage sur des petits croûtons dans le beurre.

DESSERT AUX POMMES ET AU TAPIOCA

Un tiers de tasse de tapioca, 3 pommes acides, coupées en tranches minces, 2 1/2 tasses d'eau chaude, 1 tasse de raisins sans pépins, 1/2 cuillerée à thé de sel, 1/4 de tasse de mélasse, 1/2 tasse de sucre, 1/4 de cuillerée à thé de muscade, 1/2 cuillerée à table de beurre.

Saupoudrez le tapioca sur les pommes déposées au préalable dans une casserole beurrée. Ajoutez l'eau, les raisins, le sel, cuisez à four modéré 375 F. l'espace de 20 minutes en remuant toutes les 5 minutes. Ajoutez la mélasse, le sucre, la muscade, la cannelle, le beurre et cuisez encore 20 minutes ou jusqu'à ce que les pommes soient tendres. Servez chaud ou froid avec de la sauce au citron, à l'éclairable ou avec de la crème fouettée. Cette recette sert 6 personnes.

BAISERS MEXICAINS

Deux tasses de sucre brun, une demi-tasse de lait évaporé, deux cuillerées à table de Crisco, une cuillerée à thé de vanille, une pincée de sel et une tasse de cerises confites.

Cuire le sucre et le lait en tournant jusqu'à dissolution complète du sucre. Continuez à cuire lentement en tournant continuellement jusqu'à 236 degrés F (consistance de balle molle dans l'eau). Ajoutez le Crisco, laissez refroidir un peu puis ajoutez la vanille, le sel, les cerises et battez jusqu'à consistance crémeuse. (Battre jusqu'à ce qu'ils puissent garder leur forme). Laissez tomber par cuillerées sur du papier glacé.

SAUCISSON LYONNAIS

Prendre 2 livres de bœuf tendre. Le hacher avec un quart de lard, un quart de jambon. Ajouter un peu de râpure d'oignon et du persil très finement haché. Mélanger le tout. Lier avec un jaune d'œuf de façon à obtenir une pâte épaisse. Rouler alors cette pâte en forme de saucisson, tremper dans du blanc d'œuf, rouler dans la panure et faire frire.

CORNETS AU JAMBON

Une demi-livre de poulet cuit, une demi-livre de pois verts cuits, 1 cuillerée à table de carottes bouillies et écrasées, sel et poivre au goût, tranches minces de jambon, mayonnaise, feuilles de laitue, 2 cuillerées à table de bouillon de poulet, 1 cuillerée à thé de gélatine, 2 onces de champignons frits et hachés.

Faites autant de cornets de papier que vous désirez de cornets au jambon. Coupez le poulet en dés. Mêlez avec les champignons, les carottes, les pois, mouillez avec la mayonnaise. Salez et poivrez au goût. Incorporez la gélatine dissoute dans le bouillon de poulet. Roulez les tranches de jambon en cornets plus petits que les cornets de papier et placez à l'intérieur de ceux-ci. Remplissez avec le premier mélange. Laissez prendre. Avant de servir, défaites avec soin les cornets de papier. Servez chaque cornet sur une feuille de laitue. Cette recette est suffisante pour 6 personnes.

GRATIN DE POIREAUX

Prenez une grosse botte de poireaux bien blancs. Faites bouillir ce blanc dans de l'eau salée, la cuisson faite, mettez les poireaux sur un tamis et laissez égoutter une grosse heure pour qu'il ne reste plus d'eau du tout. Hachez grossièrement ces

LES ESSENCES CULINAIRES

JONAS

NE SE REMPLACENT PAS

Elles sont plus pures, plus riches, plus fortes et plus économiques.

EN VENTE PARTOUT



PILULES MATERNELLES

Dr JOSEPH COMTOIS, B.A.S.
Pharmacien-Chimiste
SAINT-BARTHELEMY,
Comté de Berthier, P. Q.
ou à Montréal à la
Pharmacie MONTREAL
Tél. HARbour 7251



Les mères de famille n'ont plus raison de ne pas nourrir leurs enfants maintenant qu'elles ont ces Pilules à leur portée. Celles-ci augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses menstruations. Elles donnent la santé à la mère et à l'enfant et ne sont jamais dommageables.

L'expérience de nombreux médecins depuis plusieurs années a démontré que les Pilules Maternelles sont presque spécifiques dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses chez les femmes et jeunes filles. Ces Pilules étant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., elles favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille.

Pour 100 PILULES MATERNELLES (33 jours de traitement), envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr Jos. Comtois, B.A.S., St-Barthélemy, P. Q., qui vous les enverra franco.

CONSULTEZ VOTRE MEDECIN

Cosmétiques d'effets merveilleux

Les nouveaux maquillages donnent au visage un effet exotique et mystérieux

Une spécialiste en beauté nous assure que les cosmétiques seront plutôt d'une teinte framboise, riche et bien accentuée. La combinaison de la crème foncée et la poudre claire, est tout ce qu'il y a de plus nouveau en fait de maquillage. Elle fut d'abord lancée à Londres et immédiatement adoptée par les anglaises, à cause de sa subtilité exotique qui fait très jeune et qui est vraiment d'une douceur féminine.

Ce maquillage exige le fard et rouge à lèvres de teinte foncée, et un mascara bleu-vert pour ombrer les yeux. C'est un maquillage parfait pour porter avec une toilette noire. Il est aussi d'un effet attrayant pour le soir.

Le principal maquillage créé et lancé par Helena Rubinstein pour cet hiver est celui qui s'harmonise également avec la nouvelle mode des chapeaux hauts. Il demande une application habile et un choix de cosmétiques pour réussir à remonter les sourcils; le rouge aristocratique des lèvres et celui qui ombre les yeux.

Toutes les femmes désireuses de porter des robes de lignes «princesses» devraient adopter ce maquillage qui convient si bien à cette mode. Le maquillage des yeux et les crèmes spéciales pour le cou et le menton devront être appliqués avec soin.

JOUEZ LA GUITARE HAWAIIENNE GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplômes, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIIENNE
251 W RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



POILS Partis

FIGURE LEVRES MENTON

Heureuse! Quand j'avais de vilains poils sur la figure et le menton... j'étais délaissée... découragée. Dépilatoires, cires, liquides, rasoir même, tout échouait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit! Ce secret a rendu la beauté et le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT "Comment se débarrasser des poils superflus", explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzetta, 93-95, rue Church, Dépt. C-678, Toronto, Ontario, Canada

LONS-NOUS

PETITES TARTES A LA CITROUILLE

3 œufs, 1 tasse de sucre, 3 tasses de citrouille, $\frac{1}{4}$ de cuillerée à thé de gingembre, $\frac{1}{4}$ de cuillerée à thé de cannelle, $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel, 1 grande boîte de lait évaporé ou $1\frac{1}{2}$ tasse de lait et $\frac{1}{2}$ tasse de crème.

Battez les œufs en mousse. Ajoutez le sucre, la citrouille et les assaisonnements, puis le lait. Versez dans des petits moules à tartes ou à muffins revêtus de pâte et faites cuire à four chaud 450 degrés F. pendant 10 minutes. Abaissez la chaleur à 325 degrés F., et faites cuire jusqu'à ce que la composition soit prise — environ 25 minutes. Servez avec de la crème fouettée.

POUDING DUCHESSE AU CHOCOLAT

Un tiers de tasse de sucre de confiseurs, $\frac{1}{2}$ cuillerée à table de farine, $1\frac{1}{2}$ carré de chocolat non sucré, fondu, $1\frac{1}{2}$ cuillerée à table de beurre, 2 jaunes d'œufs, légèrement battus, 2 blancs d'œufs, très bien battus, quelques gouttes de vanille, une pincée de sel.

Combinez ensemble le sucre et la farine, ajoutez au chocolat dans la partie supérieure du bain-marie. Mélangez. Enlevez du feu, ajoutez le beurre et les jaunes d'œufs. Incorporez la vanille, les blancs d'œufs, le sel. Déposez dans des moules beurrés, les remplissant au $\frac{3}{4}$. Couvrez le moule légèrement et cuisez à la vapeur 30 minutes. Servez chaud avec une sauce au chocolat. Cette recette sert 6 personnes.

SURPRISE AUX DATTES

3 tasses de farine tamisée, 2 cuillerées à thé de poudre à pâte, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel, $\frac{1}{2}$ de tasse de beurre, $\frac{1}{2}$ tasse de cassonade bien pressée, 1 œuf bien battu, 1 cuillerée à thé de vanille, $\frac{1}{2}$ de tasse de lait.

Tamisez la farine 1 fois, mesurez, ajoutez la poudre à pâte et le sel, tamisez encore. Défaites le beurre en crème parfaitement, ajoutez le sucre graduellement puis défaites ensemble jusqu'à ce que le mélange soit léger. Ajoutez l'œuf et la vanille, puis la farine en alternant, avec le lait une petite quantité à la fois. Laissez refroidir parfaitement. Roulez ensuite à un épaisseur de $\frac{1}{8}$ de pouce. Coupez avec un emporte-pièce de $2\frac{1}{2}$ pouces de diamètre.

Mettez une cuillerée à thé de remplissage aux dattes sur le biscuit, couvrez avec un autre biscuit en pressant. Faites cuire sur lèche-frite non beurrée dans un four chaud 450 F. l'espace de 10 à 12 minutes. Cette recette donne environ 3 douzaines de biscuits.

POUDING DE POISSON

Ingrédients: 2 tasses de poisson cuit, 1 tasse de lait chaud, 2 œufs, 1 cuillerée à table de sauce anglaise "Worcestershire", 2 cuillerées à table de farine, 1 cuillerée à table de beurre, $\frac{1}{4}$ de cuillerée à table de jus d'oignon, assaisonnement.

Mode de préparation: Enlever les peaux et les arêtes du poisson, l'émietter. Fondre le beurre, y ajouter le jus d'oignon, la farine; étendre peu à peu avec le lait chaud; mijoter quelques instants. Bien mélanger le poisson, la sauce, les œufs battus, la sauce anglaise et l'assaisonnement. Ver-

ser la préparation dans un moule, couvrir d'un papier graissé. Cuire à la vapeur au four chaud 25 à 30 minutes. Démouler et servir avec sauce blanche ou aux tomates. Décorer le plat de petites balles de pommes de terre et de persil frais.

MUFFINS (BISCUITS) AU FROMAGE

2 tasses de farine, 3 cuillerées à thé de poudre à pâte, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel, $\frac{1}{2}$ tasse de fromage râpé, 2 cuillerées à soupe de beurre, fondu, 1 œuf, 1 tasse de lait.

Mélangez et tamisez ensemble la farine, la poudre à pâte et le sel; ajoutez le fromage râpé; incorporez le lait et l'œuf battu, puis le beurre. Remplissez jusqu'aux $\frac{3}{4}$ les moules beurrés de ce mélange et faites cuire dans un four modéré (375 degrés F.) pendant 25 minutes.

SAUCE AU LAIT ET AU JUS D'HUITRES

6 cuillerées à table de beurre; 6 cuillerées à table de farine; $1\frac{1}{2}$ tasse de lait; $\frac{1}{2}$ tasse de jus d'huitres; sel et poivre.

Fondre le beurre, ajouter la farine puis le lait et le jus d'huitres que vous avez fait chauffer au préalable. Cuire doucement et assaisonner.



Les Petits Fours Magiques qui Tirèrent d'Embarras... MACARONS DE MARGOT MAGIQUE A LA NOIX DE COCO

$\frac{1}{2}$ tasse de Lait Eagle Condensé Sucre
2 tasses de noix de coco déchiquetée.
Mélangez le Lait Eagle Condensé Sucre avec la noix de coco. Ajoutez de la vanille, si vous le désirez. Faites tomber à la cuiller sur une plaque beurrée, en laissant environ un pouce d'espace entre les macarons. Faites cuire 10 minutes

au four modéré (350° F.) ou jusqu'à ce qu'ils soient délicatement dorés. Enlevez-les tout de suite de la plaque. Pour 24 macarons.
AVIS! Vous ne pouvez réussir—et vous ne réussirez pas cette recette avec du Lait Evaporé. Employez le Lait Eagle Condensé Sucre—Le Lait Magique.



GRATIS! Un livre de cuisine en rotogravure, avec recettes magiques en raccourci

Tartes! Gâteaux! Bonbons! Petits Fours! Poudings! Crèmes Glacées (sorbière ou réfrigérateur automatique)! Sauces! Salades! Tous faits par des moyens raccourcis, magiques, nouveaux et d'une simplicité merveilleuse! Toujours réussis! Adressez-vous à The Borden Company, Limited, Dépt. MF-R1 Yardley, House, Toronto 2, Ontario.

Nom _____
Rue _____
Ville _____
(Ecrire nom et adresse lisiblement.)
Ce coupon peut être collé sur une carte-postale à un sou.

L'heure des enfants

DES SOINS SPÉCIAUX EN TOUT
DEPUIS DES JOUETS SPÉCIAUX . . . JUSQU'À UN LAXATIF
SPÉCIAL . . . C'EST POURQUOI LES ENFANTS SE
DÉVELOPPENT MIEUX AUJOURD'HUI



VOYEZ-VOUS CE JOUET?

C'est un jouet *spécial* . . . créé pour enseigner aux tout petits à penser et à se servir de leurs mains. Les médecins recommandent aujourd'hui de ne donner aux enfants que des choses faites spécialement pour eux. . . même leur laxatif.



Et n'est-ce pas le bon sens même? Au point de vue laxatif, par exemple, il est évident que le système délicat d'un enfant ne peut supporter l'effet violent d'un laxatif pour adultes. Aussi les médecins recommandent-ils le Castoria—le laxatif préparé spécialement et *seulement* pour les petits.

Le Castoria produit surtout son effet dans l'intestin inférieur, dont il stimule doucement le mouve-



ment musculaire. Il le dégage sans violence, sans causer d'irritation. Le Castoria ne détraque pas non plus

l'estomac délicat d'un bébé. Il n'agit pas avec précipitation dans son petit système digestif et ne cause ni diarrhée ni colique. Il ne contient pas de drogues drastiques pas de narcotiques, mais seulement les ingrédients les plus purs. Un célèbre spécialiste pour les enfants avouait un jour qu'il lui serait impossible de composer une prescription supérieure au Castoria.

Le Castoria a aussi un bon goût que les enfants aiment. C'est un avantage dont les mamans ne doivent pas sous-estimer l'importance dans un laxatif, car forcer un enfant à prendre un remède qui lui répugne peut affecter sérieusement son petit système nerveux.



Imitez donc les millions de mères qui ont déjà mis leur confiance dans le Castoria. Ayez-en toujours à la maison. Vous le trouvez dans toutes les pharmacies du pays. Achetez de préférence la grosse bouteille de famille. Elle dure plus longtemps et est plus économique.

CASTORIA

Le laxatif préparé spécialement pour les bébés et enfants en croissance

La marque Castoria est déposée au Canada

Le coin des enfants

L'imprudence de Francine

Francine se leva de table, récita ses grâces, fit pieusement le signe de la Croix et entra dans la cuisine en sautant.

— Maman, ai-je le temps de jouer avant ma classe?

Sa mère regarda l'heure. Il était midi et demi.

— Oui, tu peux jouer quelques minutes; je t'avertirai lorsqu'il sera l'heure de partir.

Joyeuse de ce moment de liberté, Francine courut à son petit frère, un bel enfant de deux ans assis dans un coin de la cuisine au milieu d'un régiment de soldats de plomb.

— Veux-tu jouer à la bataille, Jean? D'un coup de main, l'enfant renversa tous les soldats et, de sa voix gazouillante, il répondit:

— Bataille, Francine! Bataille! La petite fille rangea les soldats en deux camps, les bleus d'un côté, les rouges de l'autre. Puis, elle expliqua au petit garçon comment faire avancer son régiment.

— Quatre par quatre, Jean. Tiens, comme ceci. Et de chaque main, elle poussa deux soldats.

Jean essaya de l'imiter. Gauchement, il poussa à son tour les soldats, en heurta plusieurs et brisa la ligne. La fillette voulut reformer les rangs, mais la voix de sa mère vint interrompre le jeu.

— Francine! Viens te préparer... Avec un soupir de regret, la petite fille se leva, laissant Jean à ses inhabiles manœuvres et un peu désempoigné de cet abandon.

— Ne joue pas le long du chemin, lui recommanda sa mère en donnant son sac à l'écolière dont on ne voyait que les yeux entre le bonnet de laine et le cache-nez.

— Non, maman, ne craignez pas. Et heureuse du baiser de sa mère elle s'en alla en agitant sa main en guise de bonjour.

Tout emmitoufflée, Francine ne paraissait pas plus haute que ça sur la route. Petite et délicate, à sept ans elle paraissait en avoir à peine cinq. Gaie, toujours prête à sauter et à courir, elle était légère comme un papillon. Tout l'amusait. Elle aimait la neige et la tempête, patiner et glisser l'enthousiasmaient, elle bravait le froid comme une petite esquimaude, elle était infatigable au jeu et ne se lassait jamais d'amusements. Cependant, Francine était une craintive qui n'allait avec confiance qu'aux personnes qu'elle connaissait bien; elle ne parlait jamais aux inconnus et une défiance innée la mettait naturellement en garde contre les étrangers.

Elle filait son chemin comme une grande fille, fidèle à sa promesse, se hâtant pour ne pas arriver en retard.

Il faisait un froid sec; un soleil brillant étincelait sur la neige, la fumée des cheminées traçait des sillons dans le ciel bleu, et les moineaux s'alignaient sur les toits, sur les clôtures, sur les branches nues. Francine s'en allait éblouie de ce clair midi qui disait de belles choses à son âme claire, et n'entendait pas le tintement des grelots d'une voiture qui se rapprochait. Les rues du village qu'habitait Francine n'étaient pas larges. La «traîne» frôla presque l'enfant au passage.

— Holà, petite! Il fait un froid de loup, tu vas te geler.

Francine regarda avec surprise l'homme qui lui adressait ainsi la parole. C'était un vieillard à barbe blanche, aux yeux noirs et perçants sur lesquels retombaient d'épais sourcils. Debout dans la «traîne», il retenait les guides en commandant au cheval d'arrêter.

— Tu vas au couvent? Embarque, je passe par là et tu seras plus vite rendue.

— Merci, monsieur, murmura timidement Francine en reculant.

— N'aie pas peur, dit l'homme en souriant. Je connais bien ton père... tu es la fille de Venant Doret, n'est-ce pas?

Francine inclina la tête et se sentit rassurée. Un vieillard qui connaissait son père ne pouvait lui faire de mal et ce serait si agréable un tour de voiture! Sa logique enfantine venait de résoudre la question, croyait-elle. La petite fille sauta dans la «traîne» et s'appuya à un des «bâtons».

— Enveloppe-toi bien dans la couverture, lui recommanda l'homme.

Mais Francine, qui n'était pas frioleuse, dédaigna cette recommandation.

La voiture filait bon train; chaque mouvement du cheval agita joyeusement les grelots et les sabots frappaient en cadence la neige durcie. Elle descendait rapidement la rue au grand plaisir de la petite fille qui s'amusait à regarder les maisons entourées de neige, les fenêtres fleuries de géraniums, d'œillets et de rosiers, les grands arbres noirs aux branches glacées. La voiture contourna bientôt la terrasse de l'église toute blanche sous la jolie dentelle de givre jetée sur ses pierres grises et là-bas, tout au fond, l'on voyait déjà dans un blanc décor, se silhouetter le vieux couvent. L'homme ne parlait pas. Francine pensa qu'il pourrait l'oublier et, gentiment, pour lui rappeler qu'elle était là, elle lui dit:

— Voici le couvent, monsieur... et l'enfant se leva pour descendre.

Mais le vieillard qui semblait n'avoir rien entendu, fit claquer son fouet et le cheval partit au grand galop. En un clin d'œil, il dépassa le chemin du couvent et prit celui qui conduisait au lac, du côté de l'île Perrot. L'enfant comprit qu'elle courait un danger. Aussitôt, comme l'éclair qui, illuminant le ciel d'orage, appelle les grondements de la foudre, la pensée de Francine jaillit en un jet lumineux qui fut son courage sans qu'il y eût la moindre part de réflexion ou de raisonnement. Elle ne calcula ni son élan, ni ses conséquences, elle ne songea pas que le vieillard pouvait la poursuivre et la rejoindre, elle n'eut peur ni de la chute, ni du mal qu'elle pouvait se faire. Elle se sauvait... c'était tout! S'approchant tout au bord de la «traîne», Francine s'élança sur la glace où elle tomba à genoux.

Elle se releva et se mit à courir si vite, si vite, qu'elle sentait sauter son cœur dans sa poitrine. Elle escalada la côte en quelques bonds et — guidée sans doute par son bon Ange Gardien — elle bissa vers le couvent en passant sur les clôtures enneigées. Elle courait la petite Francine, comme une pauvre brebis poursuivie par un loup. Elle passa devant le parterre sans voir la statue de saint Joseph dans sa niche de glaçons. Mais en tournant au coin du couvent, elle aperçut la grande ombre noire d'un gros capot d'ours à quelques pas derrière elle. La petite fille ouvrit la porte d'entrée des élèves et se jeta dans le corridor en poussant un si grand cri de détresse, que la maîtresse des petites sortit de la classe juste à temps pour la recevoir dans ses bras et apercevoir, par la porte restée ouverte, le méchant vieillard qui grimaçait un sourire et qui, à la vue de la religieuse, s'enfuit.

Francine avait échappé par miracle au danger dans lequel elle s'était imprudemment jetée. L'épreuve lui fut salutaire; de craintive qu'elle était, elle devint prudente et sage, et ne s'exposa jamais plus à de semblables périls.

Petits enfants, profitez de cette leçon. Le même danger existe encore aujourd'hui comme au temps de Francine. Par votre réserve et votre prudence, évitez de tomber dans les pièges que tendent ces méchantes gens.

MARJOLAINE

Une question et sa réponse

— Où vas-tu Lina?

— Je vais à la grocerie acheter du ségo, une can de tomates et des paparmanes. Viens-tu avec moi Eva?



Petits enfants qui soignez votre langage, comment auriez-vous répondu à cette question si vous aviez été Lina?

Le tirage se fera lundi le 15 février, à midi, et l'enfant que favorisera la chance, recevra un bel album illustré. Ce petit travail ne vous prendra que quelques minutes et il ne dérangera pas vos études, bien au contraire.

Ecrivez la réponse corrigée bien lisiblement, sur un seul côté du feuillet, mettez vos noms et adresse, et faites parvenir avant le 15 février à

MARJOLAINE,
LA REVUE MODERNE,
320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

A mes petits amis

Clairette Langlois — Monique De-
bien — Gérard Chapdelaine — Fa-
bienne Cartier — Thérèse Danis —
Pauline P. de Beaujour — Catherine
Germain — Marie-Berthe Robin —
Grégoire Roy — Jacqueline Poitras —
Charlotte Poulin — J. P. Bélanger —
Thérèse Letourneau — Thérèse Pro-
vencher — Pauline Sauvageau — Hé-
léna Saint-Denis — Suzanne Tardy —
Sarah Ste-Marie — Pierre A. Gosse-
lin — Gabrielle Aubry — Françoise
Bertrand — Marc Trépanier — Mi-
chelle Gravel — Pierre Lachapelle —
Madeleine Marotte — Cécile Quesnel —
Jeannine Mc Corkill — Cécile Pois-
sant — Pierre Girard — Colette Al-
bert — Liliane Labelle — Gisèle Gi-
rard — Anita Prévost — Alphonse
Dubé — Marthe Renaud — Françoise
Méthot — Solange Brosseau — Thé-
rèse Bertrand — Jean-Marie Ther-
riault — Hervé Bélanger — Simone
Thibault Dufour — Marie-Marthe Pa-
gé — Henriette Dufresne — Paul Eu-
gène Laguerre — Raymond B. Cham-
pagne — Hélène Bourgeois — Geor-
gette Langlais — Thérèse Dionne —
Claire Dionne — Jeannine Beaudin —
Alice Dupuis — Huguette Legault —
Lise Trépanier — Liliane Roy —
Paule Bolduc — J. Claude Sylvestre —
Augustine Rousseau — Louise Tel-
lier — Thérèse Boucher — Lucille
Racicot — Marthe Paquet — Yvon-
ne Beauregard — Josette Côté —
Murielle Fréchette — Yolande Proulx

— Gilbert Desjardins — Andrée Mo-
net — Yolande Poulin — Jean-Jacques
Lapointe — Jacqueline Courte-
manche — Colette Laliberté — Coli-
nette Gagnon. — Merci petits enfants
de l'intérêt que vous portez à votre
page. Je vous réunis tous aujourd'hui
dans un bonjour affectueux et vous
souhaite bonne chance pour les con-
cours à venir.

Louise Tellier. — Merci pour vos
jolis souhaits.

Lucette. — Je compte vous retrou-
ver fidèlement au coin que vous ai-
mez. Blanche Chartier. — Vous m'é-
crivez une aimable petite lettre, reve-
nez-moi. Marie de G. — Je ne vous
ai pas oubliée, l'espace faisait défaut;
mais j'espère que le courrier de mes
petits amis aura dorénavant sa place.

Marie-Alice Vézina — Rossignolet —
Madeleine Lacerte — Géraldine Bé-
land — Alice Bélanger — Gisèle
Huard — Yolande Leclerc — Mon
bonjour, chers enfants, en attendant
que je puisse dire à chacun et cha-
cune le petit mot attendu. Je prends
note de votre suggestion, Rossignolet.

Myosotis — Guillemette Paradis —
Marie G. — Ghislaine Benoit — Phi-
lippe Beauvais. — Les petites lettres
jointes à vos réponses m'ont fait plai-
sir, merci. Je vous souris. Au revoir.

MARJOLAINE

Pour vous amuser

UN METAGRAMME

Sur six (6) pieds, je suis ville; le chef changé, je deviens
prénom.

Cherchez bien quelle ville d'un pays d'Europe peut devenir
prénom féminin en changeant la première lettre de son nom, et
vous aurez la réponse au métagramme.

Le tirage se fera mardi le 16 février. Un joli souvenir est offert
comme prix. Adressez la solution lisiblement et proprement écrite,
avec vos noms et adresse, à

MARJOLAINE,
320, rue Notre-Dame est, Montréal



La Petite Poste

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots
abrévés. La direction n'accepte aucune formule
FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher
ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir pour le rensei-
gnement de la direction, outre le pseudonyme les
nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE.

Les annonces doivent nous être adressées avant le
doux du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désirent se faire adresser leur courrier
à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques
timbres en plus, pour que nous leur en fassions
l'expédition. Le courrier non réclamé, après une
période soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser:

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message
pour les correspondants. La correspondance
doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est
ABSOLUMENT inutile de demander le nom
et l'adresse véritables des correspondants, et
qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux
lettres de ce genre.

La Direction

* * *

Désirent des correspondants, les jeunes
filles dont les noms suivent—

Mesdemoiselles:

MARCELE BREAU. — (Corr. sérieux,
inst. de 20 à 45 ans; but: connaissance).
320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ANDRÉE ROYAL. — Jeune fille de bonne
famille, aimable. (Corr. bon chrétien, célib.
ou veuf, 35 ans ou plus; position ass.). 320,
rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MONA GONTRAND. — (Corr. corr'tes,
inst. dist. aimant musique, 25 à 35 ans;
but: corr. amicale. Réponse ass.) St-Joseph
d'Alma (Lac St-Jean), P. Q.

LISSETTE CHOQUETTE. — Jeune fille
dist. 26 ans. (Corr. dist. 26 à 40 ans; ré-
ponse ass. But?) 320, rue Notre-Dame est,
Montréal, P. Q.

K. MARADE. — Amie des livres, litté-
rature, musique, conversations intellectuelles,
sérieuses. (Corr. mêmes goûts, 38 à 45 ans,
désirant compagnie sincère, désintéressée).
C. P. 2094, Montréal, P. Q.

MIMI. — Brunette dist. (Corr. dist. sé-
rieux de ville ou campagne, 36 à 40 ans).
320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

GINETTE DE BOYERES. — Jeune fille
inst. dist. (Corr. 25 à 35 ans; but: assez
sérieux, par plaisir ou passe-temps). 320,
rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SYLVIA MANING. — Jeune fille dist.
(Corr. et corr'tes inst. et intéressantes; fran-
çaise ou anglaise). Eustis (Sherbrooke), P. Q.

RENEE VIVIEN. — Inst. à l'aise. (Corr.
intellectuels avec sens d'humour). 320, rue
Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

CLAUDE DU PERRY. — Jeune fille dist.
honn. 22 ans. (Corr. inst. dist. français ou
anglais; but: ?). 1569, Parc Lafontaine,
Montréal, P. Q.

VIOLETTE. — 21 ans. (Corr. de 20 à 35
ans; but: échange d'idées, rép. ass.). Dou-
cet, (Chapleau), P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs
dont les noms suivent—

Messieurs:

PIERRE PARENT. — Célib. inst. sérieux.
(Corr'tes inst. sérieuses, dist. de ville ou
campagne). 320, rue Notre-Dame est, Mon-
tréal, P. Q.

HENRI BIGRAS. — 28 ans, situation;
mineur. (Corr'tes 18 à 25 ans). Kapuskasing,
Ont.

M. EDOUARD. — Jeune homme d'aff-
aires, dist. (Corr'tes jeunes filles dist. but:
faire conn.). 320, rue Notre-Dame est, Mon-
tréal, P. Q.

PIERRE LEBRUN. — Etudiant (Corr'tes
inst. ville ou campagne, but: nous verrons
Réponse à toutes). 320, rue Notre-Dame
est, Montréal, P. Q.

JEAN. — Jeune garçon dist. sob. honn.
ayant position. (Corr'tes filles ou veuves,
inst. dist. but sérieux). 320, rue Notre-Dame
est, Montréal, P. Q.

LUCIEN HEBERT. — Veuf sans enfant.
(Corr'te agréable et intéressante; but:
sérieux). Station "G", 40, avenue des Pins
ouest, Montréal, P. Q.

CLAUDE DUBUC. — Jeune homme dist.
(Corr'tes inst. 18 à 21 ans). C. P. 343,
Sorel, P. Q.

Voici comment on aide à EVITER BIEN des RHUMES



Cette Médication Scientifique Se Répand

VOUS avez, dans le nez et l'a-
rière-gorge, une grande région
dangereuse—où les trois-quarts des
rhumes débutent.

Le Vicks Va-tro-nol est préparé
spécialement pour stimuler les dé-
fenses de la Nature dans cette région.

Lorsque vous mettez du Va-tro-nol
— quelques gouttes dans chaque na-
rine—vous sentez le picotement que
produit cette médication scientifique,
à mesure qu'elle se répand dans la
zone dangereuse.

Employé à temps (au moindre re-
niflement, éternuement, ou irritation
du nez), le Va-tro-nol vous aide à
éviter bien des rhumes, et à vous
débarrasser des rhumes de cerveau
dans leurs phases de début.

Dégage Rapidement la Tête

Lorsque l'irritation a été négligée, et
que le nez est bouché, le Va-tro-nol
diminue l'enflure des muqueuses, dé-
tache les mucosités accumulées et
vous permet de respirer de nouveau.

**VICKS
VA-TRO-NOL**

Vous trouverez dans votre paquet de
Va-tro-nol l'intéressante histoire du
Système Vicks Pour Mieux Maîtriser
les Rhumes chez soi. Au cours d'essais
pratiqués sur 17.353 personnes, ce
Système a réduit de plus de moitié les
maux dus aux rhumes.

Suivez le Système Vicks Pour Mieux
Maîtriser les Rhumes

FAITES DE L'ARGENT

... Apprenez à dessiner et peindre par
correspondance. Cours complet. Mé-
thode nouvelle entièrement en français.
Examens, Diplôme, etc. Matériel de des-
sin **gratuit** fourni avec la première leçon.
Termes de paiements faciles. De nom-
breux jeunes gens et jeunes filles suivent
avec succès notre cours et le recom-
mandent.

ECRIVEZ-NOUS POUR DETAILS

École de DESSIN pour tous
59-H - RUE ST-JOSEPH, QUEBEC.

Demandez

LA PETITE REVUE

en vente partout

15¢

MME C. H. L. — Je vous ai adressé pour éviter le retard qui aurait pu vous donner à penser que je vous oubliais. Je vous remercie de votre intérêt et de votre amabilité pour moi.

SUZY. — Votre nom inscrit au courrier, c'est votre place toujours gardée et la certitude d'un affectueux accueil en tout temps. Les circonstances nous barrent souvent le chemin; nous restons en panne malgré tous les efforts de notre volonté et la sincérité de notre désir. Soyez sans inquiétude, je comprends. — Les difficultés actuelles sont déprimantes. On a besoin de tout son courage pour travailler à les surmonter, et je crois qu'il n'est pas de sages tentatives inutiles. Ce que vous désirez est légitime, vous ne faites qu'obéir à la loi commune. Cependant, les conditions sont de plus en plus pénibles, et de quelque côté qu'on se tourne, on ne voit qu'obstacles. Je n'ai pas reçu la visite annoncée; peut-être un peu plus tard? Vous auriez eu ma réponse plus vite. Votre idée est excellente si vous croyez qu'"après" vous pourriez vous en servir chez vous. A Montréal, il n'y a guère d'issues. Tout va plutôt bien durant les études; ensuite, c'est moins certain. C'est ce qu'il vous faut peser avant de prendre une décision. Demandez à la sainte Vierge de vous aider à trouver votre voie; Elle décidera pour vous. Ne vous excusez pas; je vous ai lue avec un sincère intérêt et non moins sincèrement, je voudrais trouver pour vous. — Votre lettre est arrivée trop tard pour le courrier du mois dernier; vous me lirez en décembre et j'espère que vous ne serez pas trop déçapointée. — Je vous remercie de demander pour moi "des jours de paix"; je les désire aussi pour vous, petite amie, dans le meilleur succès. Au revoir.

MARIETTE. — Vous êtes gentille, petite amie, merci, et plus de gêne, n'est-ce pas? Ici, nous causons intimement et en toute confiance. — "Je n'ai pas connu de mauvais jours", m'écrivez-vous. J'ai lu et relu cette petite phrase presque inconnue de nos jours! Vous êtes une privilégiée, Mariette, une gâtée de la vie, vous le dites bien. Remerciez le bon Dieu d'être ainsi choyée et ne perdez rien de ce bon temps. Si plus tard à quelque croisade du chemin, vous vous trouvez en face du malheur, la douceur du passé fera le présent moins amer, parce que votre courage aura conservé ses forces "neuves". — Oui, Dieu a passé chez nous et depuis, je cherche ce que je ne retrouverai jamais! Mais l'union des âmes reste comme consolation et peut-être y avoir plus étroite union? Merci, petite amie, de votre pensée sympathique et du bonheur que vous désirez pour moi. — Revenez-moi bientôt, j'aime la chanson de votre bonheur.

ARIANE. — Ca me fournissait l'occasion de vous saluer et de vous assurer de mon souvenir, ce m'était donc un plaisir. — La part est peut-être égale, seulement les conditions sont bien différentes. Le repos vous a donné des forces pour reprendre la tâche; ménagez-les, Ariane, la besogne va vous tenir rudement sur la brèche pour quelques semaines. — Puisse l'amélioration, se continuer, se maintenir et durer; rien n'est impossible au bon Dieu, et la séparation est si dure! — Au revoir, mon amie; je ne vous oublie pas.

PETITE CRAINTE. — A mon avis, le meilleur moyen pour vaincre cette timidité, c'est de ne pas penser à la gêne et de faire les choses tout naturellement, avec simplicité, délicatesse et réserve. Ne vous arrêtez pas à chercher si c'est bien; la politesse et l'amabilité plaisent toujours. — Vous aimez la lecture... lisez surtout pour vous cultiver, pour former votre goût, pour mûrir votre esprit et pour "élever votre cœur". Il lui faut mieux que des choses futiles et vides, beaucoup de mots et de phrases qui ne disent rien. Lisez l'article: "Au cœur de la lumière" que vous trouvez dans cette revue; pénétrez-vous de son sens, approfondissez sa signification. Je suis certaine que vous voudrez votre cette lumière et que vous ferez en sorte de la garder dans votre cœur. Dites-m'en un mot dans votre prochaine lettre, voulez-vous? — Je vous souris, petite amie.

FRANCE. — Mon amitié a reçu le message de la vôtre. Il a trouvé la même chaleur qu'au départ. Merci pour votre pensée fidèle.

ENCENS DE LA PAGODE. — La route est longue quand le cœur a froid! Et pourtant, combien s'en vont ainsi par les routes désertes, ou perdus au milieu de la foule, sans jamais voir poindre la plus petite lueur réconfortante. Toutes ces douleurs — du moins le plus grand nombre — se réfugient au plus intime de l'âme, à l'ombre du courage, convaincus qu'elle "existe" par la volonté de Dieu. La vôtre est de celles-là, ma petite amie, et le généreux désir de faire du bien qui stimule votre activité sera toujours votre meilleure consolation. Les choses surviendront quand même, l'angoisse vous brisera encore, mais la réaction sera plus facile parce que vous serez moins désespérée. Puis, viendra nécessairement l'amélioration: rien n'est éternel ici-bas, votre cœur retrouvera "sa sphère" dans une condition normale. Ne perdez rien, ma petite amie, amassez, encaissez pendant ce que c'est l'heure, vous doublez la valeur de votre vie. — Je ne connais pas la mentalité de cette ville, mais je devine un peu. C'est le problème général, un peu exagéré parfois, c'est vrai. Mais il est des limites qui doivent exister, adoucies par l'affabilité, et qui doivent être respectées d'autre part. — Vos souhaits m'ont touchés; c'est si bien cela! Je vous remercie pour la double part. Puisse la mienne tenir haut mon courage, et en retour, le vôtre tenir bon jusqu'au bout. Que



Marie vous protège dans vos "luttas", qu'Elle soit votre espérance. C'est le souhait d'amitié de votre "grande amie".

JEHANNE. — Cela n'est pas impossible, je le répète, pourvu que la raison sache peser le pour et le contre. Il faut être prêt à "tout" quand, au lendemain de l'enchantement, la vie retombe dans la pleine réalité. Le pas fait, c'est l'impossibilité de retourner en arrière, c'est l'obligation d'avancer, de faire son chemin au milieu des joies et des peines, même si le bras protecteur avait la faiblesse de se dérober! Réfléchir n'est pas seulement sonder la sincérité du sentiment,

Le récit de vos "petites excursions" a agité des projets remis indéfiniment. Que de choses nous voudrions que nous ne pouvions tenir et qui s'éloignent sans cesse! Je vous remercie de la pensée pieuse que vous nous avez donnée lors de votre pèlerinage. Nous avons prié à toutes les deux, ma sœur et moi, il y a quelques années. — Que Dieu conserve la santé de votre cher missionnaire pour qu'il continue longtemps son œuvre d'évangélisation, qu'il vous conserve la vôtre pour tous les vôtres, et qu'il fasse la température favorable à votre voyage que je désire autant que vous. — Merci pour votre bon billet, vos bons souhaits et votre fidèle

ment. L'idéal est une grande force morale puisque le posséder c'est posséder le courage, et avec le courage que ne fait-on pas dans la vie. Autant il est dangereux de se faire un idéal, autant il est bon, je dirai grand, d'avoir de l'idéal, et il y a une grande différence entre les deux. Le premier se concentre sur une idée, un but unique; l'autre rayonne sur le devoir, les obligations de la vie, les circonstances qu'elles qu'elles soient. Celui-ci fait aimer la vie, en fait ressortir la valeur, et accepte sincèrement la couleur des jours parce qu'il est la lumière qui les éclaire tous également, qu'ils soient gris ou bleus. Je ne saurais vous dire combien il m'a été bon de vous lire et combien ce me l'est de vous faire une place dans mon amitié, de vous nommer ma petite amie, puisque cela vous "manquait". — Sans ce malheur, je crois qu'il les aurait tous dépassés; il n'a pu donner la valeur de son talent, sa lyre s'est trop tôt brisée; les derniers accents plaintifs, douloureux, touchaient déjà l'abîme sans perdre leur beauté. Alors, vous pouvez conclure, n'est-ce pas? — Je vous souris et vous attends bientôt.

BERNADETTE L. — ROSETTE — C'EST MOI — MME SANS-GENE — VOTRE LECTRICE — UNE AMIE DE VOTRE COURRIER. — Mon meilleur merci pour les beaux souvenirs reçus. Je suis touchée de vos aimables attentions et je voudrais être fée pour le dire à chacune de vous plus directement qu'au courrier. Que 1937 vous le rende pour moi en douces joies.

PAPILLON DE VELOURS — JEHANNE — MARIE M. — RACHEL — ENIGME — BERENGÈRE — PETITE MÈRE SANS EPOUX — SCEPTIQUE — MICHAELA — ELLEN — TULIPE NOIRE — BIGN D'HERBE — ANNETTE — GEMME — SILENCIEUSE — GEORGES FRANC — HUMBLE VIOLETTE — VIF ARGENT — THERESINE MARJO — JEANNE DE LA VALLEE — YANE — BRUYERE — DRAPÉE D'OMBRE — JE ME SOUVIENS — UNE ANCIENNE — ARIANE — UNE AMIE — POURQUOI PAS? — OLIVE — COMTESSE MERCEDES — ROBERTE — MARIE-JEANNE M. — MOURON ROUGE — COEUR AIMANT — YVONNE — MIRZA — SOLITAIRE — CAMPANULE — SUZIE — MARIE-BLANDINE — REINE-MARIE — ARLETTE DU CHATEL — MME D. B. — PETITE LECTRICE — DISCRETE. — Merci pour vos jolies cartes, vos bons souhaits, vos consolantes paroles, vos mots du cœur qui m'ont réconfortés et ont adouci les jours aux souvenirs pénibles. Je demande pour chacune de vous tout ce que la nouvelle année a de meilleur.

MON SECRET. — J'ai su tard et un peu par hasard votre geste délicat envers ma sœur. Ma petite fille, je ne sais comment vous remercier. J'ai prié sur sa tombe deux semaines plus tard; vos fleurs n'y étaient plus, mais je suis certaine qu'ELLE ne l'oubliera pas plus que moi. Merci aussi pour vos souhaits... que Dieu les exauce, ma petite amie, et qu'il vous donne le bonheur que je désire pour vous. Mon amitié. — Voulez-vous me donner votre adresse?

CLAIRE. — Ah! la curiosité! Elle est heureusement facile à satisfaire la vôtre. La température était plutôt défavorable, vous vous souvenez? En tout, nous ne formions pas la douzaine, il en manquait cinq. Je ne compte pas les visiteuses jointes au groupe, et qui ont tenu à leur incognito. Il y avait 244 jouets pour 225 enfants joyeux et ravis, dont les yeux pétillaient de plaisir, et même les bébés ont eu les leurs. — Je ne saurais vous dire quel sera le sort des almanachs non vendus de 1936. (Je puis m'informer si vous le désirez). J'aime beaucoup les almanachs, mais comment choisir dans le lot? Ils sont généralement très intéressants. — Merci pour vos bons souhaits et j'espère que votre curiosité vous ramènera au courrier.

ESMERALDA. — Vous êtes une délicieuse petite amie. Votre lettre m'a été bonne; je l'ai relue. Elle a évoqué tout un passé si profondément enraciné, qu'il est devenu la plante vivace de l'amitié. Je sens ma solitude peuplée de pensées amies, dont la vôtre si fidèle; c'est sans doute ce qui me permet de continuer mon travail quand même. Merci, Esmeralda; que sur votre route rayonne l'étoile de l'espérance. Mon amitié.

PICCIOLA. — Il y a en effet bien longtemps, et il y a aussi bien longtemps que je cherche quelle main amie m'avait alors adressé cette pieuse offrande. Voyez-vous, "Une qui se souvient" ne pouvait m'aider à trouver. Je vous ai alors remercié dans mon cœur. Mais je trouve bon de le faire directement aujourd'hui et de vous dire que je ne vous ai pas oubliée. "Je suis restée ce que vous voulez que je sois". Picciola, que ces mots m'ont fait du bien! La fermeté de votre volonté a été une belle victoire morale, et si j'ai parfois été inquiète de vous, je suis maintenant que vous n'hésitez pas à aller de l'avant. — Vos souhaits et votre cadeau m'ont touchés. Je ne sais ce que Dieu me donnera cette année, mais je suis certaine que vous n'aurez pas demandé en vain. Merci mon amie; revenez-moi plus souvent, si vous le pouvez, et soyez heureuse "d'un retour attendu". Mon souvenir.

GLAND D'OR. — J'ai bien reçu et en parfait ordre. Merci pour ce généreux souvenir accompagné de si bons souhaits. Les jours ont été pénibles, vous le savez, mais adoucis de si sincères amitiés que je ne me sentais plus seule. La vie a des attentions consolantes, j'en ai fait l'expérience. — J'aimerais bien à vous suivre durant ces jours, ne craignez pas d'être importun; je vous attends donc, mon ami. Bonne chance et amical souvenir.

MARJOLAINE

Echos du 27 décembre

Sensible au geste généreux des lectrices de LA REVUE MODERNE et de sa Direction, la révérende Mère Supérieure de la Maison Saint-Janvier prie les donatrices et donateurs d'accepter ses plus sincères remerciements pour le magnifique arbre de Noël offert aux petits de la Crèche de cette Maison le 27 décembre dernier.

Il y avait 244 jouets pour 225 enfants ravis, dont les yeux pétillaient de plaisir et dont la joie naïve était vraiment touchante. Sur tout ce petit monde souriant, il semblait tomber du bonheur jeté à pleine main, bonheur qui s'extériorisait par des cris de joie et des éclats de rire.

Rien que d'entendre le merci qu'ils balbutiaient d'une voix entrecoupée de soupirs au milieu de l'entrain général, on se sentait heureux de leur joie. C'était de la part des bienfaiteurs et des bienfaitrices, inscrire un acte de bonté à la dernière page de l'année qui s'achevait et s'ouvrir un crédit à celle du lendemain.

Qu'en retour, ce geste appelle sur chacun le vrai et simple bonheur.

MARJOLAINE

c'est surtout sonder sa force, chercher s'il peut résister aux mille frictions quotidiennes, plus difficiles à supporter qu'un gros choc. — Il faut toujours espérer un sort meilleur, il faut aussi travailler à l'obtenir; le contraire est de l'apathie, presque de l'insouciance. Alors, l'effort ne serait jamais compris, y avez-vous pensé? — Le secours ne vient que de Dieu, mais il faut le demander avec confiance, petite Jehanne. Tout ce que donne le monde est éphémère, puisque tout passe ici-bas. Mais ce qui vient de Dieu demeure éternellement. Priez donc, petite amie, pour que votre bonheur soit l'œuvre divine; aimez, croyez et espérez, c'est "le chemin sans ombre". Je ne vous oublie pas.

QUEBECQUOISE. — Comme le bonheur n'est jamais complet! Il manque au vôtre celui de ceux que vous aimez! Et il en est toujours ainsi dans la vie. Il y a heureusement les compensations, et la bonne nouvelle que vous m'annoncez en est une. J'espère que l'inquiétude ne reviendra plus vous assaillir et que l'"avenir" sera de toute quiétude. — Je sais que plus rien ne sera de ce qui a été, et tous les jours je demande à Dieu de me donner du courage. En le remerciant des consolations dont il m'entoure. Comme vous, je voudrais tout le monde heureux. Mais, ici encore, je sais que le malheur frappe les hommes à tour de rôle, et que demain noiera de pleurs les yeux rayonnants d'aujourd'hui. Il est comme la mort, il n'a pas de préférence. Vivre ses joies n'est pas égoïsme, Québécoise, puisque elles nous viennent de Dieu. — Le printemps favorisera "cette tâche", ne vous inquiétez pas, et ne vous arrêtez pas aux idées noires. Attendez l'appréciation d'abord... mais j'avoue que je préférerais l'action chez nous. — Au revoir, mon amie, et retour d'amitié.

REVEUSE SENSITIVE. — Qu'y a-t-il donc de changé dans le cours des jours que maintenant les instants de loisirs se font partout plus rares? La remarque est générale. On commence la journée de bonne heure pour la finir tard, sans pouvoir trouver un cinq minutes bien à soi. Je comprends que vous preniez sur vos "heures de sommeil"; seulement, le repos est aussi bien nécessaire et nous tenons à vous garder. —

souvenir que je vous rends de tout mon cœur.

ROSE EFVEUILLEE. — Ne doutez pas, je me souviens de vous, et il m'a fait plaisir de recevoir votre "gai bonjour". J'adresse votre lettre à qui de droit — vous aurez sans doute reçu une réponse lorsque vous me lirez — tous mes vœux en retour des vôtres, et soyez assurée qu'il m'est agréable de vous rendre ce léger service.

FERNANDE G. — Votre fidèle souvenir m'est sensible, merci. Je vois que vous habitez la métropole, mais où? Donnez-moi donc votre adresse, voulez-vous?

MME J. T. B. désirerait se procurer la Revue Moderne du mois de décembre 1929 et paierait volontiers un dollar (\$1.00) pour un exemplaire de cette édition. Si cette offre intéresse quelque lectrice, je ferais parvenir à destination les lettres qui me seront adressées à cet effet.

IMMORTELE. — Vous êtes la bienvenue, je ferais mon possible pour que votre place chez nous soit toute ensoleillée et largement fleurie, pour vous faire oublier que la vie vous blesse et pour essayer de guérir cette plaie sans cesse élargie. Confiez le tout à la sainte Vierge; il n'est pas de secours plus consolateur que celui d'En Haut quand il passe par Marie. Merci de vos pensées sympathiques, de vos prières pour ELLE, pour moi, de votre aimable surprise. Votre "amitié immortelle" m'est précieuse... je vous attends bientôt.

IDEALISTE. — Quelle douceur que de vous lire! Si bien que je vous ai relue. Idéaliste, si je pouvais être ce que vous dites, comme je serais fière! "Mettre du bleu" dans les âmes, c'est les aider à monter, les aider à tenir haut leur courage, à garder vive au fond de leur cœur la divine lumière de l'espérance, et ce que nous en avons besoin de nos jours. La vie m'a fait faire l'étude dont vous parlez; j'ai payé mon expérience comme tous ceux qui luttent, et je crois que c'est ce qui m'a appris à l'apprécier. Votre part de bonheur est celle des privilégiées. Idéaliste, votre route est embellie de douces clartés, et la pensée de Victor Hugo l'explique délicieuse-

UN ENTRE CENT

Grandeur 38

Mesures des vêtements terminés.

Blouse. — Tout le tour sous bras, 38 pouces. De l'épaule au bras du vêtement, 19 pouces. Longueur de la manche, couture sous bras, 55 pouces.

Tension du point. — 8 m. égalent 1 pouce. 9 rangs égalent 1 pouce.

Matériel

Laine Andalusian, 13 balles "Sea Crest", 1 balle "Everglade", 1 paire d'aig. No 9, 1 paire d'aig. No 11, 1 jeu (4 aig.) No 11, 1 crochet médium.

BLOUSE

Dos. — Comm. au bas avec aig. No 11 et laine "Seacrest", monter 118 m. Tri. en côtes (1 et 1) pour 3 1/2 pouces, dim. 1 m. au dernier rang (117 m.).

Changer aux aig. No 9, tri. en point "Jersey" aug. 1 m. à chaque bout de l'aig. tous les 8e rangs j. c. q. il y ait 129 m. sur l'aig.

Tri. égal j. c. q. l'ouvrage mesure 12 1/2 pouces à partir du comm. finir avec 1 rang à l'env.

Comm. le patron:

1er rang. — Tri. 60 m., 9 m. à l'env. tri. jusqu'à la fin.

2e rang. — Tri. 1 m., et à l'env. jusqu'à la dernière m., tri. 1 m.

Rep. ces 2 rangs, 4 fois.

Façonner l'emm. Tri. en point "Jersey" rab. 14 m. au comm. des 2 rangs qui suivent, puis dim. 1 m. à chaque bout de l'aig. tous les 2e rangs, 6 fois.

Rang suivant. — (l'endroit). Tri. 24 m., 9 m. à l'env., tri. 23 m., 9 m. à l'env., tri. 24 m.

Rang suivant. — Semblable au 2e rang. Rep. ces 2 derniers rangs 4 fois.

Tri. 14 rangs en point "Jersey".

Rang suivant. — Tri. 8 m., 9 m. à l'env., tri. 23 m., 9 m. à l'env., tri. 23 m., 9 m. à l'env., tri. 8 m.

Rang suivant. — Semblable au 2e rang.

Rep. ces 2 rangs, 4 fois.

Tri. en point "Jersey" j. c. q. l'emm. mesure 5 1/2 pouces à partir de la 1ère diminution.

Rang suivant. — Tri. 29 m., rab. 31 m. (le cou) tri. jusqu'à la fin. Tri. comme suit:

1er rang. — Tri. 1 m., à l'env. jusqu'aux 2 dernières m. tri. 2 m. ens.

2e rang. — Tri. 2 m. ens., tri. jusqu'aux 6 dernières m., tourner.

3e rang. — A l'env. jusqu'aux 2 dernières m., 2 m. ens. à l'env.

4e rang. — Tri. jusqu'aux 12 dernières m., tourner.

5e rang. — A l'env.

6e rang. — Tri. jusqu'aux 18 dernières m., tourner.

7e rang. — A l'env. Rab.

Tri. l'autre épaule pour correspondre.

Devant. — Semblable au dos j. c. q. les dim. de l'emm. soient complétées. (89 m. sur l'aig.).

Rang suivant. — Tri. 24 m., 9 m., à l'env., tri. 23 m., 9 m. à l'env. tri. 24 m.

Rang suivant. — A l'env. excepté la 1ère et la dernière m. à l'end.

Rep. ces 2 derniers rangs, 4 fois.

Tri. 14 rangs en point "Jersey".

Rang suivant. — Tri. 8 m., 9 m. à l'env., tri. 17 m., rab. 21 m., (le cou) tri. 17 m., 9 m. à l'env., tri. 8 m.

L'épaule droite

1er rang. — Tri. 1 m., à l'env. jusqu'aux 2 dernières m., tri. 2 m. ens. à l'env.

ABBREVIATIONS DES TERMES EMPLOYES

tri. — tricoter	end. — à l'endroit
tri. à l'end. — tricoter à l'endroit	env. — à l'envers
tri. à l'env. — tricoter à l'envers	d. c. — double crochet
m. — mailles	ens. — ensemble
ch. — chaîne	aig. — aiguille
s. c. — simple crochet	L'astérisque (*) indique que le travail décrit doit être répété.
p. m. g. p. — passez la maille, glissez pardessus	



2e rang. — Tri. 2 m. ens., tri. 14 m., 9 m. à l'env., tri. 8 m.

3e, 5e et 7e rangs. — Semblables au 1er rang.

4e rang. — Tri. 2 m. ens., tri. 12 m., 9 m. à l'env., tri. 8 m.

6e rang. — Tri. 2 m. ens., tri. 10 m., 9 m. à l'env., tri. 8 m.

8e rang. — Tri. 2 m. ens., tri. 8 m., 9 m. à l'env., tri. 8 m.

9e rang. — Tri. 1 m. et à l'env. jusqu'à la fin.

Tri. égal en point "Jersey" sur la balance des 26 m. j. c. q. l'emm. mesure semblable au dos.

Faire l'épaule gauche pour correspondre.

Manches. — Comm. au bas avec les aig. No 11 et laine "seacrest" monter 82 m. Tri. en côtes (1 et 1) pour 1 pouce.

Changer aux aig. No 9 et tri. en point "Jersey", aug. 1 m. à chaque bout de l'aig. tous les 6e rangs j. c. q. il y ait 92 m. sur l'aig. Tri. 2 m. ens., à la fin de chaque 2e rang j. c. q. il reste 26 m. Rab.

Bande du cou. — Joindre le vêtement aux épaules et avec 2 aig. du jeu No 11 et l'end. de l'ouvrage vers vous, ram. et tri. 110 m. autour du cou. Tri. en côtes (1 et 1) pour 1 1/2 pouce. Rab. sans serrer.

Bibelots

La mode entend supprimer de nos demeures les bibelots encombrants qui les ornaient jadis. Si nous avons déjà un certain âge, ne suivons pas aveuglément ses prescriptions. Ne nous encombrons pas, mais conservons autour de nous quelques témoins du cher passé. Ils mettent de la poésie dans notre demeure.

Il est possible d'accommoder agréablement hier et aujourd'hui sans que le charme de l'ensemble en souffre.

UN ENTRE CENT

Meilleurs TRICOTS À LA MAIN et Moins Couteux

POUR TOUS LES MEMBRES DE LA FAMILLE

Les laines de qualité REGENT répondent à tous les besoins. Toutes grosseurs, variétés et couleurs. Employez toujours les laines REGENT. Demandez le nouveau LIVRE REGENT No. 11 de Tricots à la main— 35c

Plus DE VERGES DANS CHAQUE PELOTON et ÉCHEVEAU

SEA GULL · SEASIDE · SEA BEACH
ANDALUSIAN · BOUCLE DE LUXE etc.

Laines REGENT

24 pelotons, y compris celui de bout, 6000 yards marchand ou environ 35c au D. P. T. M. 10 THE REGENT KNITTING MILLS LIMITED MONTREAL

fil de coton, lin, soie pour tous les ouvrages de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité supérieure couleurs solides



LES GENERATIONS PASSENT-LA MARQUE D·M·C DEMEURE

Achmed, le Magnanime

(Suite de la page 32)



L'hiver impose un plus grand effort aux enfants

La vitalité est diminuée. Les épidémies les guettent. C'est à ce moment qu'une constitution virolisée est précieuse, car le Virol fortifie le système et renforce les parties faibles, conséquemment, améliore le pouvoir de résistance aux rhumes, frissons et infections d'hiver.

VIROL
forme pour la VIE

36/5F

— Pardonnez-moi, dit-elle, je ne voulais pas vous peiner.

Elle se laissa tomber sur le sofa. Lui parcourait la pièce à grands pas, s'efforçant de maîtriser la révolte de son cœur contre l'ironie d'un sort qui ne leur révélait leur amour que pour le leur enlever.

Il s'assit auprès d'elle. Sa voix rauque et dure, qui hachait les paroles, éveilla de courts échos dans la bibliothèque.

— Vous oublierez, Arlette. Je le veux. Il ne faut pas qu'un moment de faiblesse de ma part vous coûte une vie de bonheur. Si j'étais parti sans me trahir, vous n'eussiez pas permis à un amour non partagé de ruiner votre existence. Un autre eût recueilli le trésor que je vous ai injustement dérobé, et vous auriez apporté le bonheur. Promettez, que, moi parti, vous ne verrez dans tout ceci qu'un beau rêve dont le souvenir s'efface peu-à-peu à mesure qu'avance le jour.

— Dites-moi que vous m'aimez?

— Oui, je vous aime, Arlette. J'aurais dû vous aimer assez pour ne jamais vous le dire.

— Comme vous ne comprenez pas!

— Moi?

— Vous, John. Ne voyez-vous pas que je suis heureuse. Tellement. Quel que soit l'avenir, il ne peut rien m'apporter de plus magnifique que ce don de votre cœur. Regardez...

Et, penché sur elle, il vit qu'elle souriait et qu'un grand bonheur brillait dans ses yeux noirs, illuminait son visage rapproché.

Alors, il se tut, et les minutes précieuses glissèrent à pas si doux qu'ils ne les entendirent pas.

Minuit, lentement égrené par une horloge de la maison, les tira de leur silencieuse extase. Accordant leurs pas ils atteignirent ensemble l'escalier vaguement éclairé par une seule lampe.

— Adieu donc, Arlette.

— Au revoir, John! murmura-t-elle.

— Vous ne devez plus espérer...

— Croyez-vous en Dieu, John?

— Je crois en Dieu, Arlette.

— Lui seul connaît l'avenir, dit-elle.

Au revoir donc, très cher ami, à Saint-Maxence ou ailleurs.

Elle lui offrit ses lèvres, et ils échangèrent leur premier baiser.

Comme une ombre blanche, elle monta le grand escalier; comme une ombre fugitive, elle disparut. Les doigts sur les lèvres, comme pour y retenir ce baiser, il rentra dans la bibliothèque.

Paul Rouvier, n'ayant pu revenir, John Constantine quitta Saint-Maxence à l'aube sans les avoir revus.

— Parle, Constantine-Sahib. Qu'as-tu trouvé chez tes frères?

— Je n'ai trouvé que pour perdre, Achmed Khan Le Memsahib n'a pas voulu d'une vie qui l'appartient.

— Je lui donne cette vie, Constantine-Sahib.

Il toussa douloureusement. Une sueur perla à son front.

— A une condition?

— Elle sera fidèlement tenue, Achmed Khan.

— Je le sais... Tu vivras de longs jours, Constantine-Sahib. Tels sont mes ordres. Mais rends à Achmed Khan, ce que tes frères lui ont jadis enlevé.

— Parle.

— Promets à Achmed que ton fils perpétuera son nom.

— Mon fils s'appellera Achmed, dit doucement Constantine.

Le mourant retomba, épuisé par l'effort.

Le soleil disparaissait, sanglant, derrière les pics altiers. Chacun se prosternait vers l'Ouest et une voix monta du camp silencieux, lança vers le ciel pourpre les mots triomphants de la prière du soir.

— Allah est grand, psalmodiait la voix et Mahomet est son prophète.

La main du Khan dessinait son étreinte sur les doigts de Constantine.

Celui-ci se redressa, salua militairement l'indomptable et chevaleresque adversaire dont les dernières paroles venaient de lui donner la vie.

— Allah est grand, Achmed Khan, dit-il lentement, et, jusqu'à la troisième génération les enfants de Constantine béniront son nom et celui de son illustre serviteur Achmed Khan le Terrible.

Il dit, et les guerriers silencieux s'écartèrent pour lui livrer passage.

XV

— Voilà donc le secret qu'il me cachait, dit Paul Rouvier.

— Oui, papa.

— Tu l'aimes?

— Oui.

Ils partageaient, comme d'habitude, leur déjeuner sur la terrasse, et ce matin-là, pressée de questions par un père qu'inquiétaient sa pâleur et le cerne qui soulignait ses yeux, elle lui avait ouvert son âme.

— Pauvre petite!

Cette confession le laissait oppressé de chagrin. Il ne trouvait rien d'autre à dire, tant il craignait d'aviver cette plaie qu'il devinait saignante, peut-être mortelle.

Autour d'eux la nature en fleurs riait sous le soleil d'août; et le bruissement des feuilles agitées par la brise et le miroitement de l'eau et le chant des oiseaux parlaient aux sens d'amour, de fécondité, de joie de vivre. L'antithèse ironique de leur peine et de cet épanouissement n'échappa point à Rouvier. Son cœur déborda de pitié pour cette chair qui souffrait à nu devant lui et devant laquelle il demeurerait impuissant.

— Télégramme pour mademoiselle, annonça Jacques de sa voix de croquemort.

Il la vit déchirer fébrilement l'enveloppe, parcourir des yeux le message, le relire et blêmir.

Comme elle ne disait rien, il lui prit le papier jaune des mains et lut:

«Arriverai le 20, train de cinq heures. Par miracle sain et sauf. Votre premier fils s'appellera Achmed. Baisers.

John Constantine.»

Il y eut un long silence.

— Achmed! grogna Rouvier, pour dire quelque chose. Quel nom ridicule!

Deux larmes glissèrent le long des joues brunes d'Arlette, deux larmes de bonheur, lourdes et chaudes.

— Achmed Constantine! dit-elle, si bas qu'il l'entendit à peine, quel nom charmant!

Maurice D'AUTEUIL

Pilules de Beauté
de Madame SYBIL
BEAUTÉ — FERMETE DE LA POITRINE

Le traitement de MADAME SYBIL est garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales. IL DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la POITRINE. Peut être pris en tout temps, pendant la MATERNITE, MENSTRUES, etc.

Excellent pour personnes MAIGRES et NERVEUSES. Bienfaisant pour la santé comme TONIQUE pour RENFORCER. Convient à la JEUNE FILLE comme à la FEMME.

PENDANT L'INTRODUCTION, BOUTEILLE de \$1.50 pour TRAITEMENT DE 6 BOUTEILLES POUR \$5.00 **\$1.00**

Pour renseignements confidentiels gratuits téléphonez à LA. 1015 ou passer au bureau de 2 h. à 9 h. p. m. tous les jours. Expédition sous enveloppe ordinaire. Livraison rapide et courtoise dans toutes les parties de la ville.

LE LABORATOIRE "J.-A. NOSSIOP Enrg."
124 est, Boulevard St-Joseph — Lancaster 1015

Dept. 10
Caser Postal No 27
Station B-Montréal



La Dentellière Belge
ENREGISTRÉE

RIDEAUX DE LUXE
de toute largeur

SOIE — BRUGES
FILET, etc.,
et toutes dentelles véritables.

NAPPES
COUVRELITS
AUBES
SURPLIS

Modèles nouveaux et exclusifs

Démonstration à domicile.

Tél. CH. 6160



1831, de Lasalle, Montréal

Concours d'enseignes artistiques

Le Syndicat d'Initiative de la Mauricie invite tous les artistes du Canada, professionnels ou amateurs, à participer à un concours qu'il a institué en vue de grouper des dessins intéressants dont pourront s'inspirer ceux qui veulent redonner à notre province son cachet français.

Les concurrents pourront soumettre cinq projets de grandeur uniforme: 8 1/2" x 10" ou 8 1/2" x 14".

Les dessins se diviseront en deux catégories: dessins à l'encre de Chine ou dessins en couleurs.

Ce concours prendra fin le lundi, 15 février 1937. Les noms des gagnants seront communiqués à la presse canadienne.

Tous ceux qui en feront la demande, recevront gratuitement une brochure contenant des suggestions de titres et de projets d'enseignes. Les intéressés y trouveront nombre de détails susceptibles de les inspirer.

LE COMITE DU CONCOURS D'ENSEIGNES

Le Syndicat d'Initiative de la Mauricie,
Près du Flambeau,
Les Trois-Rivières, P. Q.

XIV

Achmed Khan, atteint par une balle perdue lors d'une escarmouche, se mourait dans Têlat conquise, entouré de ses plus fidèles guerriers. Le dernier jour du pacte allait s'évanouir derrière les montagnes, lorsqu'un coup de feu, aux avant-postes, le fit se soulever sur sa couche.

— Constantine-Sahib, murmura-t-il si bas que son aide dut se pencher pour l'entendre. Amenez-le-moi.

Une lueur de joie, incompréhensible aux rudes spectateurs, ralluma le feu demi-éteint de ses prunelles. La haute silhouette de Constantine s'encadra presque aussitôt dans l'ouverture de la porte, qu'elle obscurcit un instant.

— Que la paix d'Allah soit sur toi, Achmed-Khan.

— Sur toi et sur tes enfants, Constantine-Sahib, répondit le mourant. Approche-toi.

Constantine s'agenouilla auprès de son vieil adversaire.

— Puis-je quelque chose pour toi, Achmed Khan?

Il montra les montagnards barbus et farouches qui les entouraient, et dont les mains crispées sur leurs poignards n'indiquaient que trop leurs intentions.

LA MOITIÉ DU HOUBLON CULTIVÉ AU CANADA

*est achetée par
les Brasseries Dawes,
Dow et Boswell*

C'EST le mélange du houblon qui détermine le goût d'une bière, car le houblon de chaque pays et de chaque région a ses caractéristiques propres. Les Brasseries Dawes, Dow et Boswell de The National Breweries Limited achètent plus d'un million de livres de houblon par année de cinq pays différents.

Pour que le Canada reçoive sa juste part des achats considérables effectués par la Compagnie, The National Breweries Limited, encourage fortement les cultivateurs canadiens, depuis plusieurs années, à produire plus de houblon et un houblon toujours meilleur.

Prix équitables, maintenus au moyen d'une prime spéciale pendant les années où les prix courants furent excessivement bas . . . renseignements et conseils aux houblonniers . . . coopération avec le gouvernement dans sa campagne éducative sur la culture du houblon . . . tout cela a contribué à établir une florissante industrie houblonnière en Colombie britannique et à activer l'industrie déjà existante dans l'Est du Canada.

Chaque année, des officiels de la Compagnie visitent eux-mêmes les champs de houblon de



l'Est. On fournit gratuitement aux houblonniers toile à sacs et corde, pour l'expédition, ainsi que tous les renseignements et conseils dont ils peuvent avoir besoin.

La compagnie a toujours coopéré étroitement avec le ministère fédéral de l'Agriculture et c'est beaucoup à elle qu'on doit la publication d'un ouvrage du gouvernement destiné à renseigner les cultivateurs sur la culture du houblon.

The National Breweries Limited achète la moitié de tout le houblon cultivé au Canada.

BRASSERIE DAWES
BIÈRE
BLACK HORSE

BRASSERIE DOW
BIÈRE
DOW OLD STOCK

BRASSERIE BOSWELL
BIÈRE EXPORT
BOSWELL

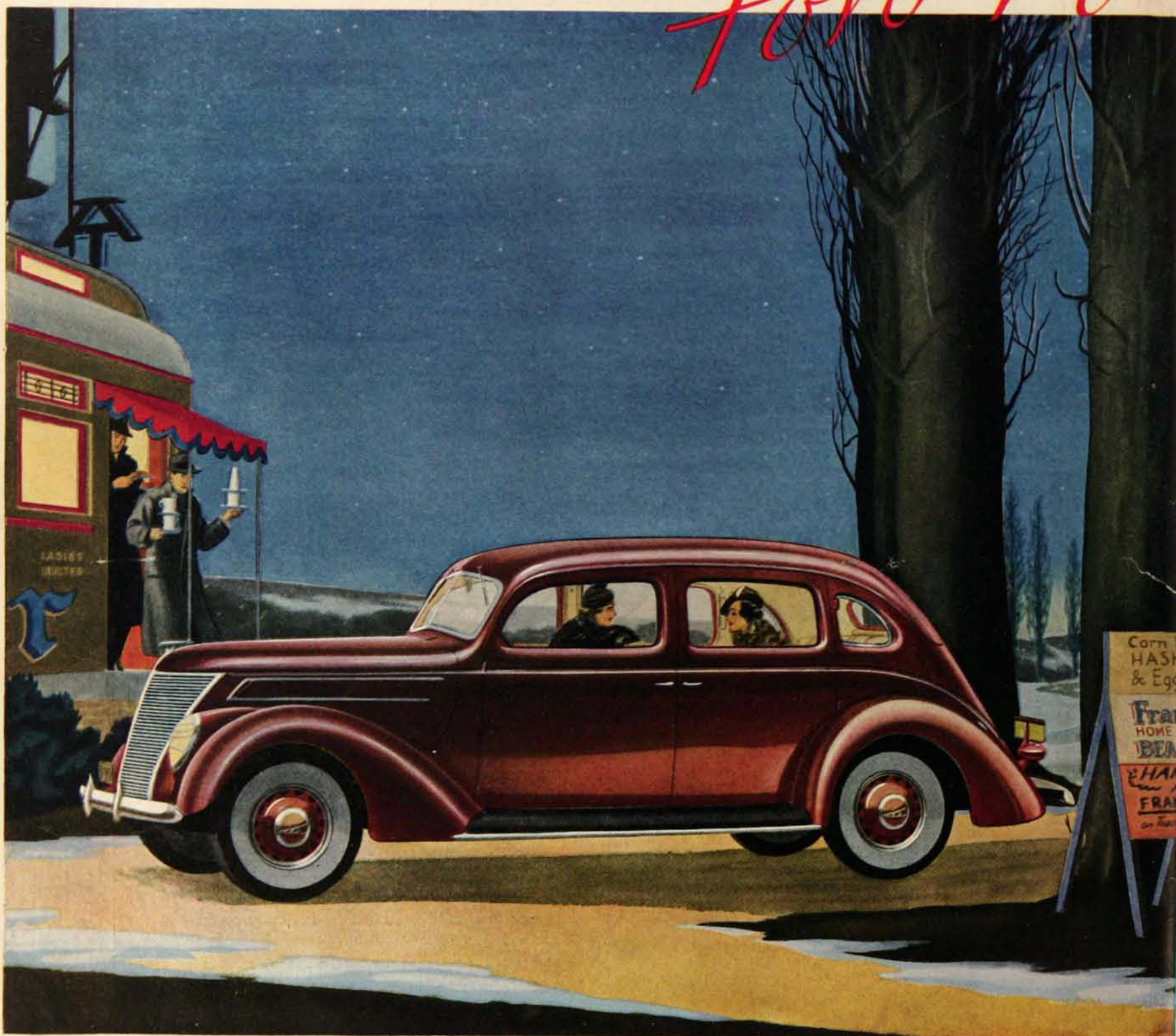
exploitées par

THE NATIONAL BREWERIES LIMITED — MONTREAL

**L'AUTOMOBILE DE GRANDE CLASSE
DANS LE DOMAINE DES PRIX MODÉRÉS**

1937

Ford V.8



CHACQUE ligne de la V-8 Ford de 1937 en atteste la supériorité. Ses courbes sont harmonieuses et savamment étudiées. Ses phares AV sont dissimulés dans les bavolets des ailes. L'élégant pare-brise oblique peut être ouvert dans toutes les conduites intérieures. Aucun relief ne brise le contour du toit d'acier.

Cette supériorité n'est pas moins manifeste dans le fonctionnement et les autres organes de la V-8 . . . les Freins de Sûreté Ultra-Dociles agissent instantanément—le voyageur "jouit de la sécurité d'un mécanisme d'acier, de la pédale à la roue" . . . les carrosseries (armature, côtés, faite et base) sont une monocoque d'acier à l'autogène . . . les intérieurs, agencés avec

un goût très sûr, et où règnent silence et confort, sont plus spacieux . . . enfin, les sièges ont été rapprochés du centre du véhicule.

Le moteur perfectionné (85 c.v.), à 8 cylindres en V, est cependant la preuve définitive de cette supériorité. Grâce à lui, le Fordiste est assuré des reprises nerveuses, de la vitesse ouatée, de la consommation d'essence exceptionnellement modique auxquelles la Marque Ford est redevable de son renom.

La V-8 Ford de 1937 est à la montre de tous les dépositaires Ford. La voir, c'est—irrésistiblement—vouloir en prendre le volant et SE METTRE EN ROUTE!

